Sciences Humaines

Les Grands Dossiers Sciences Humaines

LES AVENTURIÈRES

Elles ont bravé les dangers et brisé les stéréotypes

DOM/S : 10,9 € - DOM/A : 12,30 € - BELUX : 10,5 € - CH : 16 FS - CAN : 17,95 $CA - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 10,9 € - MAR : 110 MAD - TOM : 1420 XPF - TUN : 16,9 TND





Jane Goodall, primatologue : « J'ai fait ce que personne n'avait fait avant moi. »

ÉDITORIAL

L'appel de l'aventure


© collection personnelle - Tour de l'Annapurna, 2017

Quel aventurier êtes-vous? baroudeur? sportif? ou encore scientifique? Ou peut-être simplement lecteur ou lectrice, fascinés par les exploits de ces femmes qui, bien avant les révolutions féministes récentes, ont parcouru le monde en transgressant les normes pour endosser des rôles traditionnellement considérés comme masculins.

Les manières de voyager ont évolué au fil du temps. Peut-on encore se dire aventurier à l'heure des transports intercontinentaux ultrarapides, de l'explosion des agences touristiques qui proposent « d'organiser l'aventure », à l'heure aussi où les femmes peuvent se le permettre – presque – autant que les hommes ?

« *Un jour, sans doute, des express transasiatiques emporteront des touristes confortablement installés dans des trains de luxe, mais alors une grande partie du charme aura disparu et, pour ma part, je me réjouis d'être allée de Ceylan à la Mongolie avant que ce temps soit venu* », écrivait Alexandra David-Neel, première européenne à atteindre Lhassa en 1924.

À partir du 20e siècle, les visages de l'aventure se sont transformés. L'exploration a laissé place aux recherches scientifiques ou à des exploits sportifs encore jamais réalisés. Bénéficiant de leur émancipation progressive au cours des derniers siècles, les femmes s'y sont engouffrées. Elles sont devenues ethnologues, archéologues, géographes, primatologues... ou se sont attelées à des exploits sportifs dans lesquels leur détermination, leur résistance, leur goût du risque n'avait rien à envier à ceux des hommes. Déjà, certaines de leurs aïeules avaient montré leur goût pour l'inconnu et l'incongru, et leur curiosité de découvrir le monde. Longtemps restées dans l'ombre, on les découvre aujourd'hui grâce aux travaux historiques récents qui s'attachent à redonner une visibilité à celles qui constituent juste la moitié de l'humanité.

Ce sont les tribulations passionnantes et toutes différentes de quelques-unes de ces femmes que nous vous livrons ici, en sachant que notre sélection nous a contraints à en laisser beaucoup d'autres de côté... C'est pourquoi, en vous souhaitant bonne lecture, on peut gager que l'aventure continue! ●

MARTINE FOURNIER

Elles ont participé à ce numéro


1


2


3


4


5


6


7


8


9

1 Hélène Blais est professeure d'histoire contemporaine à l'École normale supérieure (Paris) et membre de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC). Elle a été commissaire, avec Olivier Loiseaux, de l'exposition « Visages de l'exploration au 19e siècle. Du mythe à l'histoire » à la BnF (2022). Elle a également coordonné, avec Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat, *L'Exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes*, dirigé par Romain Bertrand (Seuil, 2019).

2 Amélie Gastaut est conservatrice en chef des collections « Design graphique et publicité » du musée des Arts décoratifs et commissaire générale de l'exposition « L'Histoire des grands magasins ».

3 Jane Goodall est éthologue et primatologue. Pionnière dans les recherches sur les rapports humain-animal, elle s'investit dans la préservation de la vie animale sauvage d'Afrique. En 1977, elle fonde l'Institut Jane Goodall pour la protection de la biodiversité, l'aide au développement durable et l'éducation. Elle est l'autrice de *Les Chimpanzés et moi* (1971).

4 Anne Hugon est historienne, spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Afrique et de l'histoire des femmes et du genre. Son dernier ouvrage, *Être mère en situation coloniale : Gold Coast, années 1910-1950*, a paru aux Éditions de la Sorbonne en 2020.

5 Elisabeth Jolys-Shimmels est conservatrice en chef du patrimoine au musée national de l'Histoire de l'immigration depuis six ans, où elle dirige le service des collections. Elle est spécialiste de la préservation des témoignages et des mémoires.

Sabrina Krief, vétérinaire de formation et professeure au Muséum national d'histoire naturelle, elle mène des recherches scientifiques ancrées dans le 21e siècle. Elle a découvert que les chimpanzés se soignent par les plantes, et aussi, malheureusement, qu'ils sont victimes de la pollution.

6 Delphine Lebourgeois a conçu la couverture de ce numéro. Elle travaille pour la presse et l'édition (*Nouvel Obs*, *Le Monde*, *Philosophie Magazine*, *The New Yorker*, Flammarion, Penguin). Son travail personnel s'inspire de la cause féministe et ses personnages, souvent rebelles, ne sont pas dénués d'humour. Elle expose en Angleterre, aux États-Unis et à travers le monde.

7 Christel Mouchard est écrivaine, spécialiste de l'histoire des voyages au féminin. Autrice, entre autres, de *L'Aventurière de l'Étoile. Jeanne Barret, passagère clandestine de l'expédition Bougainville* (Tallandier, 2020).

8 Caroline Riegel est écrivaine et réalisatrice. Membre de la Société des explorateurs. Elle a publié *Du Baïkal au Bengale* (2 vol., Phébus, 2008) et réalisé des films plusieurs fois primés : *Semeuses de joie* (2015), *Zanskar, les promesses de l'hiver* (2021), *Ouganda, aux sources du Nil* (2019). Elle vient de publier *Une histoire des grandes exploratrices* (Glénat, 2023) offrant une cinquantaine de parcours singuliers de femmes aventurières des 19e, 20e et 21e siècles

9 Marie-Ève Sténuit est historienne. Elle a publié, entre autres, *Femmes pirates. Les écumeuses des mers* (Le Trésor, 2015).

Les Grands Dossiers SCIENCES HUMAINES

38 rue Rantheaume – 89004 Auxerre Cedex

RELATION CLIENTS
VENTES ET ABONNEMENT
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Heloïse Lhérété @HeloiseLherete
COORDINATION ÉDITORIALE
Martine Fournier
martine.fournier@scienceshumaines.fr
Sophie Gherardi
gherardisophie@gmail.com
Catherine Halpern
pour le Cahier Culture
halperncatherine@gmail.com
RÉDACTEURS
Maud Navarre
Cécile Peltier
Adèle Cailleteau
Thibault Le Hégarat
Chloé Rébillard
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Frédéric Peylet
Renaud Beauval
CONCEPTION GRAPHIQUE ET DIRECTION ARTISTIQUE
Sophie Villette
GRAPHISTE
Catherine Verchère-Julia
ICONOGRAPHIE
Camille Pillias

CHEF DE PROJET WEB
Steve Chevillard
ASSISTANT WEBMESTRE
et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême

PROMOTION PUBLICITÉ
Patricia Ballon
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total
COMPTABILITÉ
Carole Charreau

RESPONSABLE DES LIVRES
Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Nadia Latreche

Siences Humaines est édité par
Sciences Humaines Communication
SAS au capital de 214 790€
RC Auxerre B379865975
Siège social : 38 rue Rantheaume 89000 Auxerre
ACTIONNAIRE MAJORITAIRE ET PRÉSIDENTE
Philo Editions sas
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Nadia Latreche

DIFFUSION
MLP - Réassort dépositaires et diffuseurs de presse, joindre TBS services : 01 40 94 22 23
IMPRESSION
Imprimerie SIEP ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suisse
Taux de fibres recyclées : 63 %
Certification: PEFC
«Impact sur l'eau»: Ptot 0,010 kg/t






Conception de la couverture : Sophie Villette
Illustration de couverture : © Delphine Lebourgeois d'après les photos de © Getty images (Alexandra David Neel), © Anita Conti / Fonds Anita Conti / Agence VU (Anita Conti), © San Diego Air and Space Museum Archive (Gertrude Bell), © Pictorial Press Ltd / Alamy (Mary Kingsley), © Locke, H. R. / Library of congress (Calamity Jane), © Topical Press Agency / Getty Images (Amelia Earhart)

Commission paritaire : 0228 D 87599
ISSN : 1777-375X
Dépôt légal à parution

Un encart «Sciences Humaines» est broché sur une partie des magazines.

SOMMAIRE

LES AVENTURIÈRES

Elles ont bravé les dangers
et brisé les stéréotypes.





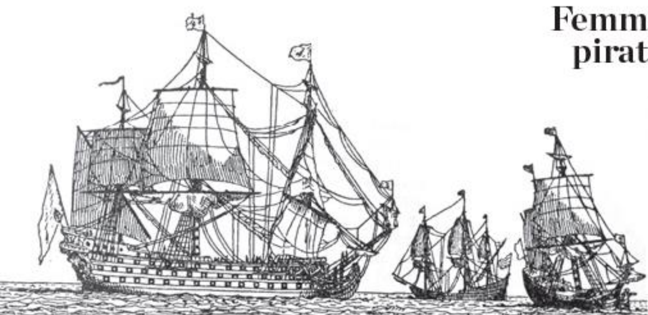
AVANT 1850

PION-NIÈRES





Extrait Elle s'éprend de la culture arabe, initie les fouilles archéologiques de Palmyre et devient pour les Européens une précieuse source de connaissance.



DE 1850 À 1900

EXPLO-RATRICES





Extrait Première Européenne à être entrée dans Lhassa, ville alors interdite aux étrangers. Sa quête spirituelle accompagne ses longues marches à travers les montagnes himalayennes.











Page 56

ENTRETIEN AVEC CAROLINE RIEGEL

«Plus le chemin est difficile, plus il est enrichissant»





20^E^-21^E SIÈCLE

CONTEMPORAINES

Page 62

LES ETHNOLOGUES

Odette du Puigaudeau
1894-1991

Margaret Mead
1901-1978

Germaine Tillion
1907-2008

Page 74

L'AVIATRICE

Amelia Earhart
1897-1937

Aviatrice charismatique







Page 58

Ella Maillart
1903-1997

L'Asie au cœur



Page 70

LES NAVIGATRICES

Anita Conti
1899-1997

Ada Blackjack
1898-1983

Jéromine Pasteur
Née en 1954

Sylvie Earl
Née en 1935









De gauche à droite et de haut en bas : © Michael Clarke / Unsplash © Vincent Calmel / Jane Goodall institute © … Adobe stock © Jean-Michel Krief

cahier culture



© Docpix / Palais de la Porte Dorée

L'AVENTURE au féminin

Voyageuses, exploratrices, puis scientifiques ou sportives à partir du 20e siècle, les aventurières sont longtemps restées dans l'ombre… L'historiographie récente permet de découvrir leurs exploits passionnants et de leur apporter une reconnaissance bien méritée.

Les unes ont voulu faire le tour de la Terre, certaines se sont installées dans des régions encore inexplorées, et d'autres encore ont traversé les mers ou les déserts, toutes animées par une curiosité insatiable, un désir irrépressible d'arpenter d'autres mondes, de découvrir d'autres peuples, un goût du risque, voire parfois une recherche d'exploit. Toutes peuvent être qualifiées «d'aventurières», sachant que ce terme englobe celui de voyageuse, d'exploratrice, et plus tard de scientifique ou de sportive au fur et à mesure que la possibilité du voyage s'ouvrait à la gent féminine.

Certes, quelques-unes ont eu des destins tragiques. La flamboyante aristocrate hollandaise Alexine Tinne fut assassinée à 34 ans par des voleurs au cours d'une expédition dans le Sahara; l'intrépide Mary Kingsley fut frappée à 38 ans par une épidémie de typhoïde en Afrique du Sud; Isabelle Eberhardt, journaliste en Algérie et grande amie du général Lyautey, trouva la mort à 27 ans, noyée dans la crue d'un oued; Amelia Earhart, aviatrice passionnée, disparut au cours d'un vol à 39 ans…

D'autres, en revanche, après une vie de périples qui forcent l'admiration, devinrent d'alertes centenaires. Alexandra David-Neel avait fait refaire son passeport à l'âge de 100 ans! L'ethnologue Germaine Tillion qui, entre ses missions en Algérie, avait connu l'expérience de la Résistance et de la déportation s'éteignit à 101 ans. Plusieurs firent preuve d'une belle longévité telles Daisy Bates (92 ans) après avoir vécu quarante années parmi les Aborigènes d'Australie ou Ella Maillart, la grande arpenteuse des déserts d'Asie (95 ans).

Au fil des évolutions sociales, des contextes politiques et notamment de la période de colonisation européenne sur le reste du monde, au fil aussi des avancées techniques entre les années 1750 et le 21e siècle, les conditions du voyage se sont transformées. Quoi de commun entre Anita Conti qui, au 20e siècle, put s'imposer comme une océanographe admirée et reconnue, et la petite paysanne Jeanne Barret qui dut se travestir en homme et se faire passer pour le valet du botaniste Philibert Commerson pour s'octroyer un «tour du monde à la voile» (non sans danger d'être démasquée)? Aux 17e et 18e siècles, beaucoup de ces transfuges – faux soldats, faux marins ou pirates, faux cow-boys… – sont restées inconnues à jamais.

LE FASTE DES VICTORIENNES

Au 19e siècle, une véritable «épidémie de globe-trottisme» se fait jour chez les Européennes. Contemporaines de la reine Victoria, on les surnomme les «victoriennes» bien qu'elles ne soient pas toutes anglaises. Ayant bénéficié de l'instruction réservée à leur milieu social, dotées de grosses fortunes, des aristocrates montent de vastes expéditions, à l'instar des explorateurs masculins. Soucieuses de respecter les convenances de leur monde, elles n'abandonnent pas corsets, crinolines et chapeaux! Dans cette période de colonisation du monde, elles peuvent se doter d'un personnel nombreux – guides et porteurs embauchés sur place – pour transporter au cœur de la savane ou dans les déserts de lourdes malles contenant tous les accessoires d'apparat et de confort: «*Elles prennent leur bain dans des vasques de cuivre, boivent le thé à cinq heures, se changent et se parfument… pour souper seules en robe du soir, tandis qu'alentour blatèrent les chameaux et beuglent les hippopotames*», raconte Alexandra Lapierre (1). Outre ce qui pourrait paraître frivolités, il faut aussi prévoir des armes, des vivres, des médicaments, des cadeaux pour les populations locales, car ces aventurières préparent avec minutie leurs expéditions; elles s'enquièrent de la géographie, apprennent les langues ou les dialectes locaux.

L'engouement pour l'exotisme de territoires encore largement méconnus en Europe est au goût du jour. Les journaux de bord et les récits de celles qui vont s'avérer de véritables exploratrices deviennent de précieuses sources de connaissance pour les colonisateurs. À la fin du 19e siècle, certaines commencent à être reconnues et invitées – non sans réticences souvent – par les sociétés savantes. Gertrude Bell, admirée par Lawrence d'Arabie dont seul le nom a été retenu, sera conviée par le gouvernement anglais à participer aux négociations sur la création de l'Irak et promue « *Oriental secretary* » pour ses connaissances sur l'Arabie.

L'OUVERTURE DES POSSIBLES

Au tournant du 20e siècle, les voyages se démocratisent. Alors que les études commencent à être ouvertes aux femmes, les nouvelles voyageuses de la Belle Époque sont issues de la bourgeoise et s'introduisent dans des domaines – la culture, la science, la politique ou les exploits sportifs – auparavant réservés aux hommes. Pour beaucoup de ces pionnières, la littérature est devenue une source d'inspiration et de motivation. Figure emblématique de l'aventure, Alexandra David-Neel avouait avoir longtemps rêvé d'être un héros de Jules Verne et accéda de son vivant à la célébrité par ses articles dans la presse et le succès de son livre *Une Parisienne à Lhassa* (1927) qui fit la fortune des éditions Plon.

Le 20e siècle est aussi celui de l'émancipation progressive des femmes. Lorsqu'elles accèdent aux études secondaires et supérieures, l'aventure se professionnalise. Plusieurs vont devenir ethnologues, telles Odette de Puigaudeau au Maroc, Germaine Tillion en Algérie, ou l'Américaine Margaret Mead dans les lointaines îles du Pacifique, qui deviendra la figure de proue de l'anthropologie culturaliste. À partir des années 1960 arrivent les primatologues telles Jane Goodall, qui à 90 ans milite toujours pour la défense de la faune sauvage ou aujourd'hui Sabrina Krief, également spécialiste des chimpanzés. De leur côté, les exploits des sportives sur les sommets du monde, dans les airs, les océans ou sur la banquise deviennent plus médiatisés.

ENFIN ON PARLE D'ELLES !

Pendant longtemps, l'histoire a été écrite au masculin. Les travaux historiographiques récents apportent aux aventurières, restées longtemps d'illustres inconnues, une visibilité qui leur était refusée jusqu'à peu. «*La virilité, indissociable de la figure de l'explorateur dans la culture du 19e siècle, cède un peu de terrain à d'autres voix*», constate la chercheuse Hélène Blais.



« J'aime cette vie où je ne me sens ni homme ni femme, mais un être humain qui se tient debout sur ses jambes. »
Odette du Puigaudeau

Certes moins nombreuses que les hommes, ces femmes ont non seulement participé à la connaissance du monde, mais aussi, par leur liberté et leur détermination, ont été des actrices de l'émancipation féminine. «*J'aime cette vie où je ne me sens ni homme ni femme, mais un être humain qui se tient debout sur ses jambes*», déclarait Odette du Puigaudeau en traversant pieds nus le désert de Mauritanie. Certaines furent colonialistes épousant l'air de leur temps alors que d'autres avaient un regard plus critique. Les unes revendiquaient leur identité de femmes quand d'autres se déclaraient résolument antiféministes: vaste paradoxe, car toutes ont transgressé les normes imposées à leur sexe!

«*Faire l'histoire des femmes, c'est regarder le temps autrement*», nous dit l'historienne Michelle Perrot. C'est aussi leur apporter la reconnaissance et l'admiration dont elles ont longtemps été privées. ●

(1) Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde. Les grandes aventurières, 1850-1950*, Artaud, 2007.

MARTINE FOURNIER

“ Flanqué de son valet, le botaniste et libertin Philibert de Commerson monte à bord de l’*Étoile*. Mais il faudra atteindre Tahiti avant que l’équipage ne commence à soupçonner l’identité de ce “valet” aux joues tachées de son... ”

CHRISTEL MOUCHARD

PIONNIÈRES

AVANT 1850



Aux 17e et 18e siècles, pas question pour les femmes d'intégrer la marine ou l'armée, domaines réservés aux hommes. Pourtant, on retrouve les traces de faux soldats, faux marins, faux pirates…
Ces transfuges risquaient la peine de mort si elles étaient démasquées. En général d'extraction modeste et souvent illettrées, beaucoup ont disparu sans laisser de traces.

C'est aux récits du comte de Bougainville, chargé par Louis XV d'un voyage d'exploration scientifique autour du monde, et du naturaliste de l'expédition Philibert Commerson que nous devons l'histoire extraordinaire de Jeanne Barret, cette petite paysanne travestie qui réussit à faire le voyage avec eux ! À l'âge d'or de la piraterie, le destin de Mary Read et d'Anne Bonny fut certes plus cruel, mais leur vie tout aussi passionnante. Quant à Esther Stanhope, elle annonçait déjà les grandes épopées des victoriennes du 19e siècle.

Jeanne Barret
1740-1807

— La passagère clandestine

Par **Christel Mouchard**

Comment cette petite paysanne, déguisée en homme, a-t-elle pu participer à la première expédition française autour du monde, à l'heure où les femmes travesties étaient sévèrement punies? Sa sagacité et ses talents de botaniste finiront par lui sauver la mise et même la rendre célèbre.

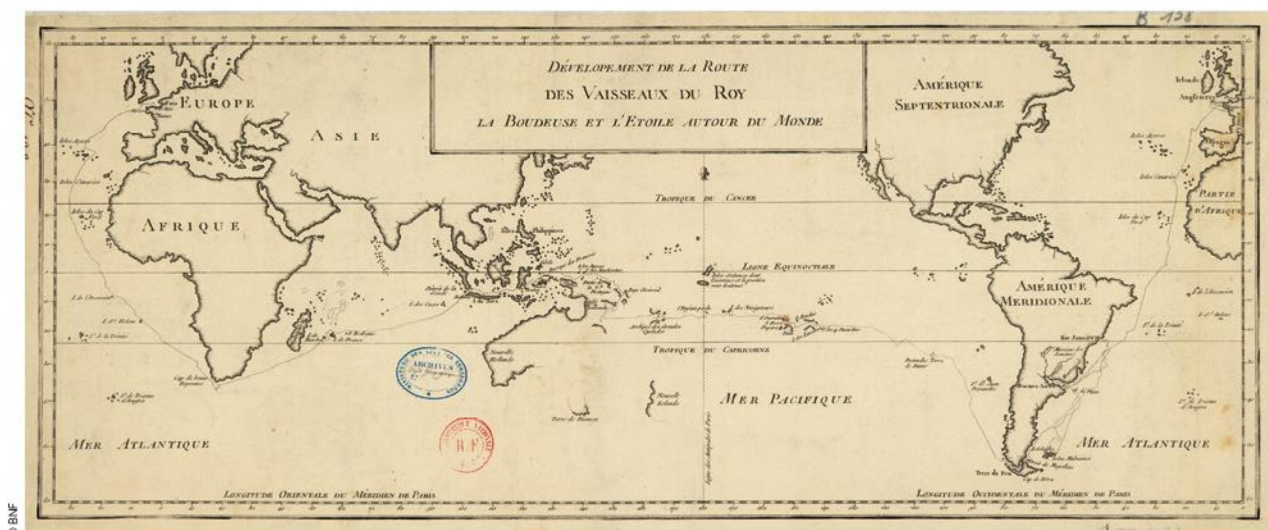

Jeanne Barret en costume de marin, auteur inconnu (1816).

Au soir du 28 mai 1768, les deux navires la *Boudeuse* et l'*Étoile* se trouvent dans l'ouest de l'océan Pacifique, en route vers les détroits qui contournent les terres australes. Le commandant ouvre son journal de bord, note comme tous les jours la latitude observée et l'état de la mer, puis, après une hésitation, signale sa découverte dans un *nota*: le valet du botaniste du bord, Philibert Commerson, est en réalité une femme. Il le sait parce qu'«*en conformité avec les ordonnances du roi*», il a finalement fait comparaître la suspecte, dont il résume la déclaration: «*Elle m'a assuré, les larmes aux yeux, qu'elle était fille, qu'elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment de son embarquement; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère et qu'elle avait pris le parti de déguiser son sexe.*»

Ainsi Jeanne Barret (1740-1807) entre-t-elle dans l'histoire en proférant un mensonge, énorme mais héroïque puisqu'il est fait pour protéger Philibert Commerson, son amant. Comment aurait-elle pu, en effet «*tromper son maître*» alors qu'elle vivait avec lui depuis trois ans? Mensonge aussi inventé pour laisser croire que sa famille est d'origine bourgeoise, elle dont le père n'était qu'un simple manouvrier dans une des régions les plus pauvres du royaume de France.

Le seul point incontestable de sa déclaration est sa naissance en Bourgogne puisqu'on en trouve mention dans le

Christel Mouchard est écrivaine, spécialiste de l'histoire des voyages au féminin. Autrice, entre autres, de *L'Aventurière de l'Étoile. Jeanne Barret, passagère clandestine de l'expédition Bougainville*, Tallandier, 2020.



De 1766 à 1769, les vaisseaux la *Boudeuse* et l'*Étoile* accomplissent le premier tour du monde de la marine française.

registre paroissial du village La Comelle, dans le sud du Morvan, à la date du 27 juillet 1740. Vingt ans plus tard, la jeune paysanne est domestique dans une petite ville proche de La Comelle. Philibert Commerson l'a engagée pour prendre soin de son enfant après la mort de son épouse.

Une servante séduite par son maître? L'histoire pourrait être tristement banale. Mais ni Philibert ni Jeanne ne sont des personnalités banales. Le premier est un savant aventurier et libertin brièvement assagi par son mariage, philosophe adepte de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), botaniste reconnu et représentant du grand Carl von Linné (1707-1778) en France, donc en correspondance avec tout ce que l'Europe compte de naturalistes. La seconde, quant à elle, n'a pas grand-chose d'une victime. On sait par les témoignages des marins de l'expédition Bougainville qu'elle est forte en gueule et habituée à se défendre. Il est possible aussi que son enfance pauvre l'ait familiarisée avec la cueillette des herbes, un savoir-faire qui fera le socle d'une liaison somme toute plutôt heureuse.

Très vite, en effet, Philibert a employé Jeanne pour récolter, sécher et coller le résultat de leurs herborisations communes, et très vite elle a appris les bases du métier de botaniste. Ainsi est née une interdépendance dans laquelle la domination sociale a perdu au fil des mois de son efficience. Elle est à prendre en compte pour estimer la force des sentiments qui unissent les amants, et la décision prise par Philibert Commerson d'emmener Jeanne avec lui à Paris, quand il part y chercher un emploi digne de ses talents.

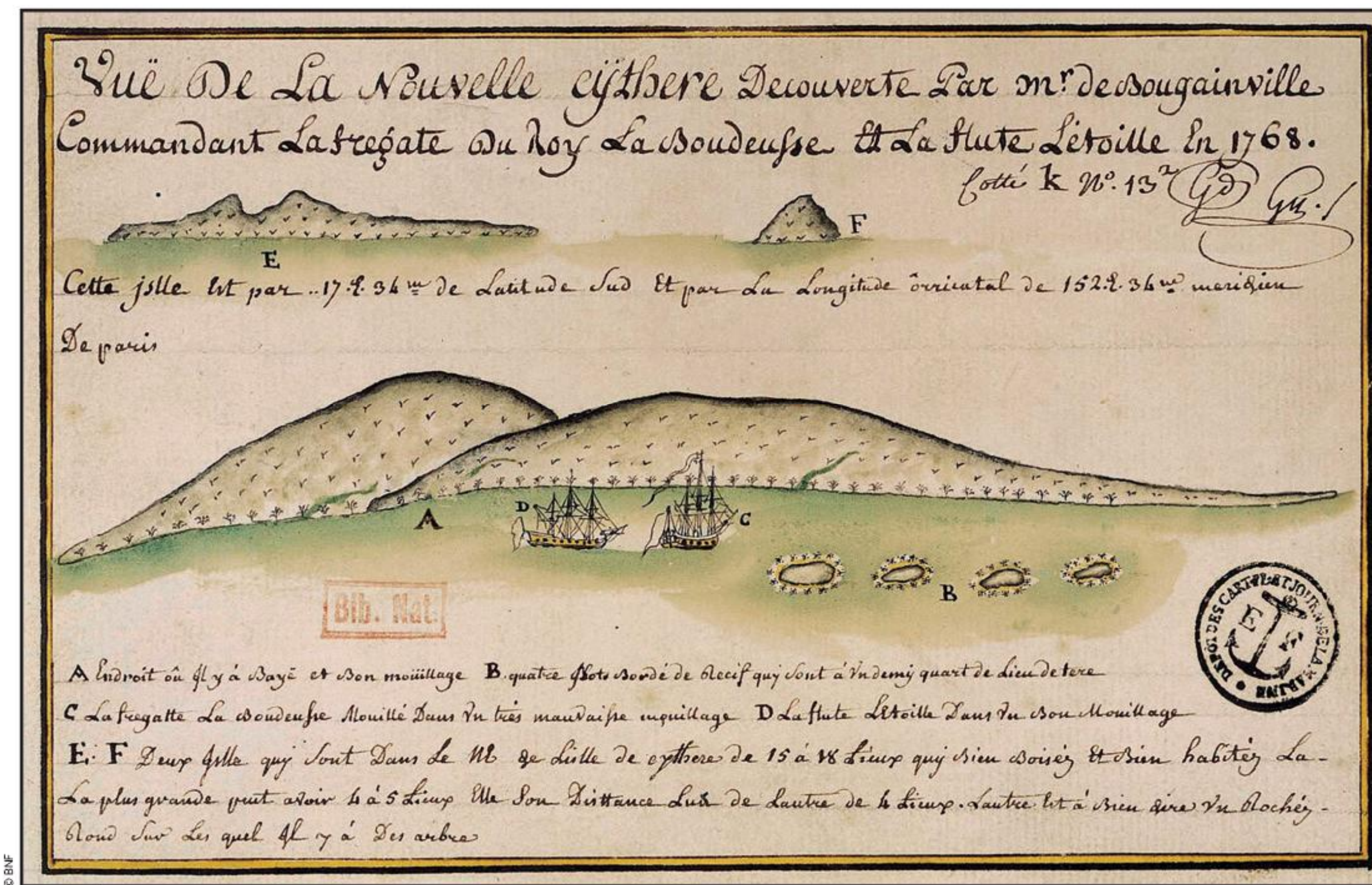
Promue «gouvernante», la servante et aide-botaniste est maintenant indispensable à son maître. Non seulement elle tient sa maison et le soigne quand il est malade, mais c'est elle qui met en ordre ses herbiers, car le savant est aussi brouillon que génial. Le couple est inséparable, les amis de Philibert Commerson le savent. Aussi comprennent-ils son dilemme quand il est question que le botaniste participe à la première expédition française autour du monde que le ministre Choiseul vient d'organiser à la hâte.

«*LES CHEFS FIRENT FEINTE D'IGNORER*»

Les objectifs du voyage sont multiples. En premier lieu, il s'agit de rendre solennellement à l'Espagne, nation amie, les îles Malouines que le capitaine de frégate Louis-Antoine de Bougainville a imprudemment envahies au nom de la France. Ensuite, pour changer cet échec diplomatique en exploit, les deux navires la *Boudeuse* et l'*Étoile* devront poursuivre leur navigation vers l'ouest jusqu'à accomplir un tour du monde complet. Les autres missions sont du domaine de la science: observer, noter et rapporter le plus grand nombre possible de spécimens pour le jardin du Roi, futur Jardin des plantes.

> **«J'admire sa résolution d'autant qu'elle s'est toujours conduite avec la plus scrupuleuse sagesse.»**
> **Bougainville**

C'est là qu'intervient Philibert Commerson. N'est-il pas l'homme de la situation? Botaniste de terrain, il est en même temps un savant éclectique, ouvert à la nouveauté.



© BNF

1768, Bougainville découvre Tahiti, qu'il nomme la Nouvelle-Cythère. Dessin à la plume aquarellé.

Approché par l'entourage de Choiseul, Philibert est flatté, mais hésitant. D'un côté, le titre de «naturaliste du roi» qu'on lui accorde est glorieux et les perspectives scientifiques immenses; de l'autre, sa santé est chancelante au point qu'il ne peut plus guère se passer de son *alter ego* féminin. Or les femmes sont interdites sur les navires du roi.

On ne sait lequel des deux amants a eu l'idée de déguiser Jeanne en valet, mais on peut supposer que la paysanne avait déjà expérimenté le procédé au temps où elle gardait les bêtes dans les monts du Morvan – elle n'aurait pas été la première ni la dernière à se cacher sous des habits de garçon. Le danger, cependant, est grand, car le travestissement reste, au 18e siècle, un sacrilège. Les filles surprises par la police en costume masculin finissent le plus souvent dans de sinistres couvents-prisons… à moins d'être protégées par des amis bien placés.

Or, des amis bien placés, Philibert Commerson en a. Ce sont eux qui ont donné son nom à Choiseul. Il peut en retour leur avoir confié ses angoisses puis, prudemment, sa solution. Quelques incidents du voyage à venir le suggèrent, et cette phrase écrite sur l'affaire par un de ses chroniqueurs: «*Les chefs firent feinte d'ignorer.*»

Un autre indice est donné par Philibert lui-même. Depuis Rochefort où il doit embarquer sur l'*Étoile*, il écrit à sa famille qu'on lui a «*passé un valet de chambre gagé et nourri aux frais du roi*». Pour laisser croire que Jean Barret vient d'apparaître pour la première fois devant ses yeux! En même temps, on peut penser que le travestissement de la servante était couvert par Bougainville lui-même. En effet, si les valets sont autorisés à bord, leur rémunération est habituellement prise sur les appointements de la personne servie. Or, celui de Philibert est payé par l'État; c'est donc qu'un accord particulier a été passé avec le ministère. Il n'est pas une autorisation, cependant, plutôt une promesse que la situation sera réglée, si besoin est, entre gentilshommes, à condition que la fille travestie sache rester à sa place.

Jeanne connaît la consigne. Elle fait tout pour rester discrète à bord de l'*Étoile*. Cependant, elle ne peut empêcher l'équipage de la remarquer dès les premiers jours de la traversée. Contrairement à ce que laisse penser le texte de Bougainville, écrit un an plus tard, elle n'est pas encore arrivée en Amérique que déjà elle est sur le point d'être démasquée. Un journal de bord longtemps ignoré le révèle,

celui du chirurgien de l'*Étoile*, François Vivez. Placé dans la hiérarchie du bord entre les officiers et les matelots, le personnage a l'avantage de pouvoir être à l'écoute des rumeurs dont la première est que le valet du botaniste a curieuse allure. C'est grâce à lui que nous avons la seule description qui existe de Jeanne Barret: petite, solide et le visage plein de taches de rousseur.

La situation est critique, mais Jeanne n'est pas de celle qu'on trouble aisément. En un tour de force étonnant, elle parvient à convaincre ses compagnons de voyage qu'elle n'est pas une femme, non, mais un homme malencontreusement privé de quelques attributs masculins. Ayant fait taire la rumeur, le pseudo valet-eunuque peut poursuivre le voyage au-delà de la première escale… Mais le veut-il? N'est-ce pas son maître et amant qui l'y oblige? Pour preuve de la liberté de décision de Jeanne Barret, il y a cette possibilité qu'elle a eue de rentrer en France sur les navires qui remmenaient les quelques colons installés sur les îles Malouines par Bougainville. Or, non seulement la servante choisit de rester sur l'*Étoile*, mais elle consolide encore sa place à bord.

UNE VAHINÉ DÉMASQUÉE PAR LES TAHITIENS?

Ses exploits, certes, ont de quoi impressionner ses compagnons marins. Dans les forêts tropicales du Brésil, la pampa argentine et les montagnes glacées de la Terre de Feu, elle précède Commerson dans ses herborisations frénétiques, rapportant dans ses paniers des centaines de spécimens de plantes, dont ceux du bougainvillée et du pétunia, découverts à cette occasion. «*Il fallait la voir,* écrit François Vivez, *fatiguée à la rigueur du froid, allant tantôt dans l'eau pour les coquilles ou dans les bois épais sur la mousse et dans la neige pendant des journées entières pour les plantes. Elle a surpris tout le monde par les travaux qu'elle a faits.*»

Cependant, le doute demeure. Eunuque peut-être… ou peut-être pas. Dans l'équipage de l'*Étoile*, les matelots sont divisés en deux camps: ceux que le comportement viril de Jeanne a convaincus et ceux qui n'y croient pas; ce Jean Barret, décidément, n'a rien d'un homme sauf le courage.

Au mois d'avril 1768, la situation incertaine de Jeanne s'aggrave brusquement. L'expédition Bougainville vient d'aborder Tahiti, la première terre qu'elle rencontre dans le Pacifique après huit semaines de mer. Vite baptisée Nouvelle-Cythère par les officiers, l'île devient en quelques heures l'objet d'un mythe promis à durer longtemps selon lequel il existe au bout du monde un pays où les mœurs sont idéalement libres et douces.

L'interprétation repose largement sur des faux-semblants, car il n'est pas sûr que les filles à peine nubiles qui viennent s'offrir aux marins de l'*Étoile* et de la *Boudeuse* soient aussi libres qu'elles paraissent, et les réactions timorées des Tahitiens sont moins un effet de leur pacifisme que celui des éventuels fusils de l'expédition. L'incompréhension entre les cultures tahitienne et française est totale. Alors que les Tahitiens prennent les Français pour des cannibales parce qu'ils réclament sans cesse de la viande fraîche, les Français s'imaginent que les Tahitiens ont la faculté instinctive de déceler le sexe parce qu'ils ont crié «*vahiné!*» dès que Jeanne leur est apparue.

Sur ce dernier point, la faute en revient à Bougainville lui-même, qui va détailler complaisamment la scène dans le but de faire croire que personne n'avait démasqué Jeanne avant cette date – négligeant de préciser que les mêmes «sauvages» qui ont deviné le sexe du valet de Philibert Commerson se trompaient sur celui des matelots les plus jeunes simplement parce qu'ils étaient imberbes.

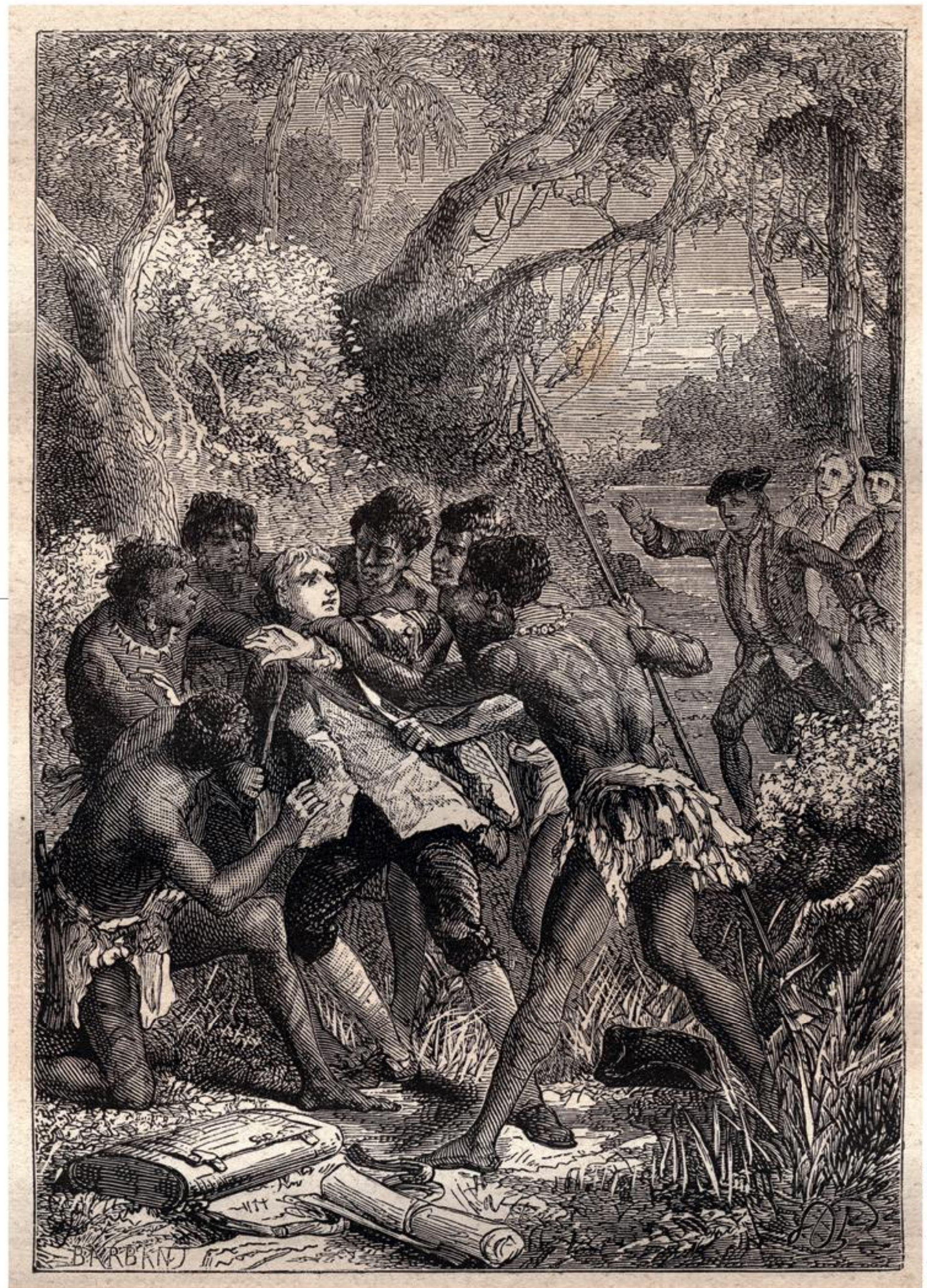
Pauvre Jeanne, qui malgré tous ses efforts pour être un marin comme les autres, se trouve brusquement dépositaire des fantasmes inspirés par la Nouvelle-Cythère! Les deux navires ne restent que dix jours à Tahiti, mais en reprenant leur route, ils emportent avec eux les souvenirs voluptueux des hommes du bord… et quelques maladies vénériennes. Il devient difficile au valet de Philibert Commerson de retenir leurs gestes curieux, et impossible à Bougainville de «*feindre ignorer*».

COMPARUTION DE LA SUSPECTE

C'est pourquoi il fait comparaître la suspecte. La servante est préparée à cette confrontation, si bien que Philibert Commerson n'a pas à ouvrir la bouche. Elle sait qu'elle doit parler pour lui. Elle n'a pas peur. Le regard du commandant est de toute façon bienveillant, car il ne s'agit pas de clouer au pilori une coupable, mais simplement, écrit-il dans le journal de bord, «*de vérifier un fait singulier*». Traitée par un esprit dévot, l'affaire pourrait tourner au drame, mais Bougainville n'a rien d'un dévot et ne veut surtout pas de drame.

Les Tahitiens ont crié «*vahiné!*» dès que Jeanne leur est apparue.

Des trois acteurs, seul Philibert est mal à l'aise. On le comprend. Le moindre faux pas de Jeanne peut obliger le commandant à le mettre aux arrêts, en attendant la forteresse au retour. Mais la servante joue le jeu à la perfection. Elle récite sa tirade et verse ce qu'il faut de larmes si bien que Bougainville peut bâtir son élégant *nota*, qu'il repren-



En Papouasie, Jeanne Barret est démasquée et rendue à sa féminité. Le subterfuge aura tenu durant presque deux ans de voyage.

dra textuellement ou presque dans son livre de voyage en concluant: «*Au reste, elle savait en s'embarquant qu'il était question de faire le tour du monde et ce voyage avait piqué sa curiosité. J'admire sa résolution d'autant qu'elle s'est toujours conduite avec la plus scrupuleuse sagesse.*»

Le commandant n'oublie pas que son journal de bord sera lu en France par des hommes qui ont pouvoir de justice. Sa transcription des propos de Jeanne a donc surtout pour but d'acter l'innocence du naturaliste du roi de sorte que l'affaire Barret soit close avant d'avoir commencé, c'est-à-dire avant que Choiseul ait à s'en mêler. Aussi, par sécurité, prend-il la liberté de peser sur les avis à venir: «*La Cour, je crois, lui pardonnera l'infraction aux ordonnances. L'exemple ne saurait être contagieux.*» Comme l'innocence de Commerson serait impossible à concevoir si la fille était séduisante, il prend une ultime précaution: non seulement elle est sage, mais «*elle n'est ni laide ni jolie*».

En cela, Bougainville réussit un coup de maître: personne ne pâtira de l'affaire Barret, ni Commerson, ni Jeanne, ni ceux qui ont couvert la supercherie. Écartant d'une plume

«La Cour, je crois, lui pardonnera l'infraction aux ordonnances. L'exemple ne saurait être contagieux.»

spirituelle les personnages faciles de filles séduites ou amoureuses, il crée au passage un personnage féminin inédit, unique en son genre: la servante aventurière et savante. Grâce à lui, Jeanne entre dans la légende.

Cependant, en ce mois de mai 1768 sur l'*Étoile*, les matelots ne sont pas informés du *nota* de Bougainville, et Jeanne a reçu l'ordre de rester un homme. Munie de pistolets donnés par autorisation spéciale du commandant, elle continue de repousser les curieux, qui se font de plus en plus pressants. Finalement, ce n'est qu'à l'escale de Port-Praslin qu'elle doit rendre les armes.

Situé au sud de la Nouvelle-Bretagne (Papouasie-Nouvelle-Guinée), l'endroit est lugubre. L'équipage à court de vivres frais s'y entasse sur un étroit bout de côte coincé entre la mer et une forêt équatoriale impénétrable, sous une pluie diluvienne. C'est pourquoi Jeanne ne pense pas devoir se méfier. «*Les domestiques étant à laver du linge*, écrit François Vivez, *elle eut le malheur de vouloir aller laver le sien de compagnie...*» Ce que le chirurgien évoque ensuite sans le décrire précisément n'est sans doute pas un viol, car les officiers ne sont pas loin, mais à coup sûr une agression humiliante. En un instant Jeanne a été définitivement démasquée. Conséquence paradoxale de l'événement, elle peut désormais se libérer des linges inconfortables et malsains qui lui comprimaient la poitrine, et termine «*fort agréablement*», selon François Vivez, la traversée de l'océan Indien jusqu'à l'île de France, actuelle île Maurice, où Commerson et elle quittent définitivement l'expédition.

HAPPY END

On a longtemps cru que Jeanne avait fini dans la misère en se vouant à la personne et aux herbiers de son botaniste. Des archives récemment découvertes racontent une autre histoire. Non seulement Jeanne a quitté Philibert Commerson dès son arrivée à Port-Louis, mais elle s'est rapidement enrichie. Après six années passées à tenir une auberge cossue, elle est revenue en France avec un mari et quelques milliers de livres auxquels elle va ajouter l'héritage que lui a laissé Commerson, mort à l'île de France en 1773. Installée dans sa belle-famille près de Sainte-Foy-la-Grande, elle a acheté des terres et continué à prospérer jusqu'à sa mort en 1807, en une remarquable réussite paysanne. ●



© Herbier Université de Montpellier

BOTANIQUE

La *Baretia bonnafidia* en hommage

Jeanne n'a pas été oubliée par la postérité. En 1785, grâce à l'entremise de Bougainville, un acte officiel la pensionne au titre de «*femme extraordinaire*» sur le budget des Invalides, c'est-à-dire des soldats blessés qui ont versé leur sang pour la monarchie. Philibert Commerson, de son côté, l'a propulsée dans le firmament de la botanique en donnant son nom à une plante, *Baretia bonnafidia*, dont la description est assortie d'une dédicace: «*À la vaillante jeune femme qui prenant l'habit et le tempérament d'un homme eut la curiosité et l'audace de parcourir le monde entier par terre et par mer. Tant de fois elle suivit nos pas, traversant avec agilité les plus hautes montagnes du détroit de Magellan et les plus profondes forêts des îles australes. Nous sommes redevables à son héroïsme de tant de plantes jamais récoltées jusqu'alors, de tant de collections d'insectes et de coquillages que ce serait injustice de ma part comme de celle de tout naturaliste de ne pas lui rendre le plus profond hommage en lui dédiant cette fleur.*» Plus spontanées et plus émouvantes sont les quelques lignes qu'il écrivait peu avant de mourir à un ami au sujet de la même plante: «*C'est un arbrisseau charmant; j'en suis affolé soit à cause de la singularité de ses feuilles, soit parce qu'il me donne un genre nouveau dont le caractère est unique.*» ● **C.M.**

Mary Read
Vers 1690-1721

Anne Bonny
Vers 1700-1721

Femmes pirates

Par **Marie-Ève Sténuit**

Au 18e siècle, l'âge d'or de la piraterie, plusieurs femmes se sont imposées. Ces écumeuses des mers n'étaient pas moins impitoyables que leurs compagnons de razzias et n'hésitaient pas à risquer leur vie.

« *Nous prions la Cour de bien vouloir surseoir à notre exécution parce que nous sommes enceintes.* » Un appel à la clémence peu banal dans un procès pour piraterie... Ce 28 mai 1720, à Santiago de la Vega (Jamaïque), le président de la Cour de l'amirauté vient de délivrer sa sentence à l'encontre de deux membres d'équipage du capitaine Rackham: « *La pendaison par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive.* » Dix jours plus tôt, le chef pirate et neuf de ses complices ont été condamnés à la même peine. Depuis, leurs cadavres se balancent à l'entrée du port de Kingston.

Les pirates Mary Read (1685-1721) et Anne Bonny (v. 1700-1721) ont été jugées séparément car leur cas n'est pas ordinaire: ce sont des femmes. Deux femmes qui partagèrent une même profession, un même destin tragique et, probablement, une grande amitié. Deux femmes aussi aux tempéraments très différents.

Mary Read vient des faubourgs miséreux de Londres. Elle a passé le plus clair de son existence vêtue en homme. Enfant, déguisée par sa mère pour tromper une aïeule et lui extorquer une pension; adulte, pour survivre dans des milieux peu enclins à accueillir des femmes. Mary en effet sert dans l'infanterie, en qualité de cadet, puis s'engage en Flandres, dans la cavalerie, pour affronter les Français dans la guerre de succession d'Espagne. Elle y rencontre son premier amour. Le corps endurci du soldat Read se consume de désir pour un compagnon d'armes, tandis que sous le bandeau qui écrase ses seins palpite un cœur tendre. Mary se dévoile mais prévient: c'est le mariage ou rien. Un pari risqué qui sonne le glas de sa carrière militaire.

Deux femmes qui partagèrent une même profession, un même destin tragique... et une grande amitié.

Le couple ouvre une auberge à Breda (Pays-Bas), Mary porte des jupons et raconte ses exploits en servant des pintes aux soldats. Un bonheur éphémère qui prend fin avec la mort de son mari et le retour de la paix. Les garnisons retirées, l'auberge perd sa principale clientèle. En conséquence, la jeune veuve enfile à nouveau ses culottes et se fait engager comme marin sur un navire hollandais en partance pour les Indes occidentales.

LA FLIBUSTE, UNIVERS EN AVANCE SUR SON TEMPS

Le Nouveau Monde est prometteur, mais les îles vers lesquelles cingle Mary Read connaissent alors ce qu'on appelle

Marie-Ève Sténuit **est historienne.** Elle a publié, entre autres, *Femmes pirates. Les écumeuses des mers*, Le Trésor, 2015.



Sous les yeux de Anne Bonny, Mary Read affronte un pirate… une vision fantasmée et érotisée datant de 1931.

aujourd'hui «l'âge d'or de la piraterie». Le navire est attaqué par des forbans, les officiers sont massacrés, elle est faite prisonnière, contrainte de choisir entre la collaboration ou la mort. C'est ainsi que brutalement, sans l'avoir voulu, la jeune femme entre dans l'univers de la flibuste, y découvrant une société par bien des côtés en avance sur son temps (en matière d'égalité et de protection sociale, entre autres), un espace de liberté et d'aventure où elle trouve petit à petit sa place, sous le nom de Read. Un monde aussi où, un jour, elle croise la route du capitaine Rackham et de la pétulante Anne Bonny.

Une tout autre personnalité, une tout autre origine: Anne est la fille d'un riche planteur irlandais installé en Caroline. Un des plus beaux partis de la région, elle est aussi réputée pour son caractère indomptable. Elle aurait tenté de poignarder sa gouvernante, dit-on, puis, jeune fille, mordit un prétendant qui la serrait de trop près avant d'épouser en cachette un marin sans envergure et fuir avec lui à la Nouvelle-Providence (Bahamas).

C'est là qu'elle rencontre John Rackham, alias Calico Jack. Immédiatement conquise par le pirate, elle abandonne son mari pour filer avec lui sur un bateau volé. Au contraire de Mary Read, Anne Bonny s'affiche à bord pour ce qu'elle est: une femme, qui ne se vêt en homme que par commodité, pour naviguer ou pour se battre. Anne est certes la maîtresse du capitaine, mais elle participe à tous les coups et reste libre de son corps. Ainsi jette-t-elle un soir son dévolu sur le discret marin Read, qui se voit contraint de l'informer qu'il ne peut la contenter parce que lui aussi est une femme… Et surtout, Mary Read aime ailleurs: un artisan recruté de force, comme elle jadis, qu'elle n'hésite pas à défendre lorsqu'il le faut, sabre et pistolet à la main, dans un duel en règle contre une sombre brute.

Les témoignages des victimes de la bande de Rackham au cours du procès furent accablants pour les deux femmes. Ils les ont vues combattre aux côtés des hommes, parfois même avec plus de détermination, mais en raison de leur grossesse, la date de leur exécution fut repoussée.

Ni Mary Read ni Anne Bonny, toutefois, ne furent pendues. Mary mourut des fièvres au fond de son cachot avant de mettre au monde son enfant; Anne disparut de la circulation, probablement grâce aux amis influents de son père.

À John Rackham venu lui faire ses adieux avant sa propre pendaison, elle s'était déclarée «*désolée de ce qui lui arrivait, mais que s'il s'était conduit comme un homme, il n'aurait pas à être pendu comme un chien*». Il faut dire que le jour de sa capture, ivre mort, il avait eu une attitude peu glorieuse. Les derniers membres de l'équipage à résister jusqu'au bout avaient été Anne et Mary… ●

Article précédemment publié dans *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 49 (décembre 2017 / janvier-février 2018).

Esther Stanhope

1776-1839

— Reine de Palmyre

Sa soif d'aventure conduit cette femme bien née, belle et intelligente au Moyen-Orient. Éprise de culture arabe, elle devient une précieuse source de connaissance pour les Européens dans un Orient en pleine ébullition.



Lady Esther Stanhope au temps de sa splendeur.



Palmyre, mars 1813 : « *Au bout de la colonnade s'élevait un arc de triomphe d'une exécution exquise. Il y avait là des enfants, garçons et filles, habillés avec beaucoup d'élégance, couronnés de myrte et tenant des guirlandes de fleurs dans leurs mains. Ils s'avancèrent pour souhaiter la bienvenue à lady Hester. Ils se mirent à danser en cercle au rythme de leur musique locale, extrêmement gracieux dans leurs mouvements. Rien ne pourrait égaler la beauté de cette scène : la magnificence de l'arc au-dessous duquel nous nous tenions, le pittoresque du groupe de vieilles femmes parmi les colonnes, la cavalcade des guerriers qui suivaient lady Hester et l'imposante grandeur des ruines antiques* (1) », relate l'aristocrate anglais Michael Bruce qui fut un temps son amant. Elle est alors à l'apogée de sa gloire. Les nombreuses tribus arabes qui lui avaient facilité l'accès aux ruines de la cité antique, réunies autour de sa tente, charmées par sa beauté, sa magnificence, ses talents d'écuyère et sa prodigalité, la proclament la reine de Palmyre. Elle se voit alors comme la reine des Arabes, succédant après environ mille six cents ans à la reine Zénobie. Autorisée par les autorités locales, elle procède aux premières fouilles de la cité antique. Ayant intéressé des personnalités officielles des gouvernements britannique et ottoman à une région où se multiplient les guérillas entre tribus, elle espérait que ceux-ci régleraient les dettes importantes qu'elle accumulait, ce qui ne fut pas le cas...

Fille de la haute aristocratie anglaise, nièce du Premier ministre William Pitt dont elle géra la résidence de Downing Street pendant quelques années, lady Esther (ou Hester en anglais) inaugure l'épidémie de « globe-trottisme » qui emporte quelques aristocrates européennes au 19e siècle. Elle y perd une partie de sa fortune et toutes les difficultés de son aventure n'entameront jamais sa détermination. Arrivée sur la côte de Syrie, elle s'établit le temps d'apprendre l'arabe et de se familiariser avec les mœurs des Druzes ou des Maronites, puis elle organise une caravane de soixante-dix chameaux chargés de somptueux présents. Elle séjourne à Jérusalem, Damas, Alep, Homs, Baalbek... En mars 1813, elle fait donc une entrée triomphale à Palmyre avec ses compagnons de voyage, comme elle habillés en Bédouins. De santé fragile, elle est accompagnée de son médecin, Charles Meryon (1783-1877), qui restera à son service de 1810 jusqu'à peu avant sa mort en 1839 et publiera sous forme de mémoires leurs riches conversations (2).

« Lady Hester peut être considérée comme un être excentrique, mais jamais comme quelqu'un de mentalement dérangé. »

Lorsque le poète Alphonse de Lamartine (1790-1869) lui rend visite au Liban (*lire extrait*), elle s'est retirée dans le monastère qu'elle a fait restaurer. Elle y passera les dix-huit dernières années de sa vie à développer une réflexion mêlant religions


© Universal History Archive / Universal Images / Getty Images

Vue de Joun au Liban, lieu de résidence de lady Esther. Aquarelle de William Henry Bartlett (1834).

et sciences occultes, entourée de ses chevaux arabes, de nombreux chats et d'une nuée de serviteurs, tandis que ses dettes s'accumulent…

« *Rétrospectivement, lady Hester peut être considérée comme un être excentrique, mais jamais comme quelqu'un de mentalement dérangé. Elle conserva presque jusqu'à la fin son intelligence aiguë et ses capacités d'argumentation. Quelques décennies plus tard, ses aptitudes lui auraient valu de jouer un rôle dans les affaires du Moyen-Orient comme Gertrude Bell ou de devenir une grande spécialiste de la région. Quoi qu'il en soit, dans l'environnement oriental en pleine effervescence politique et militaire qui fut celui de la période pendant laquelle elle y vécut, ses traits de caractère et ses qualités lui permirent de vivre (largement à crédit) comme elle en avait décidé* », conclut un de ses biographes, Clifford Edmund Bosworth (3).

(1) Ian Bruce (coord.), *The Nun of Lebanon. The Love Affair of Lady Hester Stanhope and Michael Bruce. Their Newly Discovered Letters*, Collins, 1951.

(2) Charles L. Meryon, *Memoirs of the Lady Stanhope*, 1845, rééd. Cambridge University Press, 2012.

(3) Clifford E. Bosworth, «Une aristocrate anglaise en exil volontaire : lady Hester Stanhope en Syrie et au Liban, 1813-1839», dans Marie-Élise Palmier-Chatelain et Pauline Lavagne d'Ortigue (dir.), *L'Orient des femmes*, ENS éd., 2022.

MARTINE FOURNIER

Extrait

1832

Visite d'Alphonse de Lamartine à lady Esther

«À trois heures, on vint m'annoncer qu'elle m'attendait. Je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres et je fus introduit par un petit enfant nègre dans le cabinet de lady Esther. Une si profonde obscurité y régnait que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant la main. (…) Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette couleur de pourpre retombait de chaque côté jusqu'aux épaules. Un long schall de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes enveloppaient toute sa personne dans les plis simples et majestueux, et l'on apercevait une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs nouée par une agrafe de perles. (…) Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse. «– *Vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite,* me dit-elle. *Mais votre lettre m'a plu et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude.*» (…) (Plus tard), je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose à la porte de ses jardins. (…) Je la trouvai fumant une longue pipe orientale; elle m'en fit apporter une. (…) Je ne trouvais rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante ni dans cette fumée odorante s'échappant des lèvres d'une belle femme. Nous causâmes longtemps sur le sujet favori, le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l'Antiquité…

Alphonse de Lamartine, «Visite à lady Esther Stanhope», dans Voyage en Orient, *1835.*

« ...Il n'y a rien de tel pour explorer l'Afrique qu'une bonne vieille jupe. »

MARY KINGSLEY

EXPLORATRICES

DE 1850 À 1900



Le 19e siècle inaugure l'époque des victoriennes. En pleine période de colonisation, ces aristocrates européennes – contemporaines de la reine Victoria – s'avèrent de véritables exploratrices. Assoiffées de nouvelles connaissances, curieuses de découvrir d'autres peuples, elles apprennent le persan, l'arabe ou les langues locales et montent de vastes expéditions : à cheval ou à dos de chameau, accompagnées de guides et d'une armée de porteurs, elles s'enquièrent de la géographie et des mœurs des pays qu'elles arpentent.

Octavie Coudreau dessine la carte des affluents de l'Amazone. L'Anglaise Gertrude Bell est invitée par le gouvernement britannique à fonder les frontières de l'Irak. Certaines commencent à avoir un regard critique sur la colonisation. Ce faisant, elles n'hésitent pas à démythifier la figure héroïsée de leurs confrères explorateurs.

« Les exploratrices du 19e siècle ont fait progresser la connaissance du monde »



ENTRETIEN AVEC **Hélène Blais**

Qui étaient ces voyageuses européennes parties explorer le monde ? Certaines se sont révélées de véritables scientifiques. Ce n'est que depuis peu qu'historiennes et historiens s'intéressent à leurs travaux et à leur personnalité !

Qu'est-ce qui singularise le 19e siècle dans l'histoire de l'exploration ?

À partir de la fin du 18e siècle, les tours du monde à la voile se multiplient, les mobilités s'accélèrent, la curiosité européenne se double d'une volonté de combler systématiquement les « blancs » des cartes. Les États initient et prennent en charge les explorations pour inventorier le monde, mieux le connaître et éventuellement le coloniser. De fait, l'exploration au 19e siècle a un lien étroit avec l'impérialisme européen.

Les sciences humaines s'institutionnalisent et se distinguent les unes des autres alors qu'auparavant les voyageurs pratiquaient l'« histoire naturelle » en s'intéressant à tous les types de savoirs. Au 19e siècle, les savoirs sont de plus en plus distincts les uns des autres, puis reconnus comme des spécialités universitaires. C'est le cas de la géographie par exemple, ou encore de la zoologie, de l'ethnologie, de la climatologie. Les sociétés savantes, les académies, commanditaires des explorations, publient des « instructions de voyage » détaillant les attendus dans divers domaines. À des voyages caractérisés par une curiosité savante succèdent des missions qui se veulent plus scientifiques et dont les programmes et les résultats sont contrôlés par les institutions savantes.

On constate cependant que les exploratrices sont restées longtemps des « oubliées de l'histoire ». Ont-elles été les seules ?

Le problème de la visibilité des femmes dans l'histoire est effectivement une question longtemps laissée de côté ! Les femmes qui ont voyagé depuis longtemps (comme Maria Sybilla Meriam partie seule dans la colonie hollandaise du Surinam au 17e siècle) ont aussi été oubliées du récit héroïque de l'exploration. Souvent parce qu'elles étaient considérées comme les simples compagnes de voyage de leur mari, ou parce que ce n'étaient pas elles qui signaient les récits de voyage ou les cartes.

Mais outre les femmes, beaucoup d'acteurs ont été invisibilisés : autour de la figure de l'explorateur souvent célèbre, et présenté comme un héros solitaire, de nombreux individus rendaient en réalité le voyage possible : les guides, les interprètes, les porteurs… Aujourd'hui, les historiens et les historiennes sont attentifs aux rôles joués par tous ces personnages longtemps laissés dans l'ombre de l'exploration.

Hélène Blais est professeure d'histoire contemporaine à l'École normale supérieure (Paris) et membre de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC). Elle a été commissaire, avec Olivier Loiseaux, de l'exposition « Visages de l'exploration au 19e siècle. Du mythe à l'histoire » à la BnF (2022). Elle a également coordonné, avec Guillaume Calafat et Isabelle Heullant-Donat, *L'Exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes*, dirigé par Romain Bertrand (Seuil, 2019).



Le monde tel qu'il était connu en 1842. Mappemonde selon la projection de Mercator par Francesco Costantino Marmocchi.

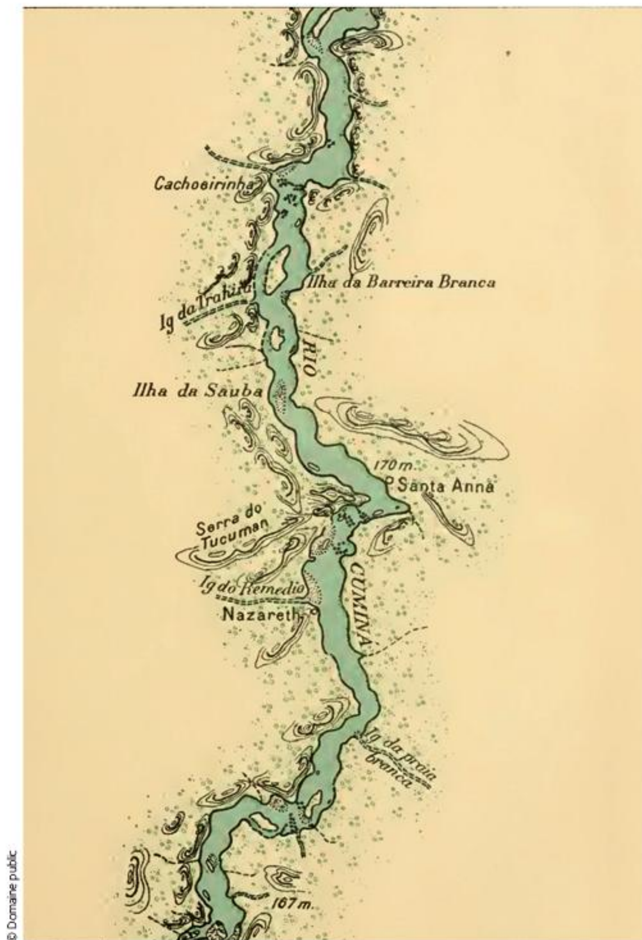
Lorsqu'on se penche sur l'histoire de ces exploratrices, on s'aperçoit que certaines partaient seules, d'autres accompagnées d'une compagne ou d'une tante ou d'une mère… Qu'est-ce qui caractérise ces voyageuses?

Au début du 19e siècle, ce sont souvent de riches aristocrates qui voyagent accompagnées d'un personnel très nombreux et emportant avec elles tout ce qu'elles estiment indispensable, notamment les tenues qu'elles portent en Europe.

Au fil du siècle, les voyages se démocratisent et des profils très différents apparaissent. Les motivations du voyage sont variées: certaines femmes veulent fuir leur milieu d'origine; d'autres sont dans des quêtes spirituelles, comme Isabelle Eberhardt (1877-1904) qui part seule en Algérie, apprend l'arabe et s'initie au soufisme (*p. 46*). Mary Kingsley (1862-1900) part aussi seule et lorsqu'on lui demande si elle a un mari, elle répond que ce n'est pas dans la liste des instruments indispensables au voyage (*p. 30*)!

Nombre de ces femmes n'hésitent pas à démythifier la figure héroïsée de l'explorateur.

Il n'y a pas une manière de voyager au féminin, mais des traits communs peut-être qui distinguent les voyageuses dans la pratique généralement très masculine et virile de l'exploration. Nombre de ces femmes se prennent moins au sérieux que les hommes, et n'hésitent pas à questionner les stéréotypes qui accompagnent la figure de l'explorateur. Ella Maillart (1903-1997) confiera par exemple qu'elle s'ennuie souvent en voyage, au cours de longues journées où il ne se passe rien (*p. 58*). Par ces positions un peu distancées ou ironiques, ces voyageuses contribuent à démythifier la figure héroïsée de l'explorateur, censé affronter sans cesse de nombreux dangers et être le seul à pouvoir le faire.





À la mort de son mari explorateur, Octavie Coudreau, âgée de 33 ans, décide de rester en Guyane. À la tête d'une équipe de guides et de porteurs, fusil en main et cigare aux lèvres, elle réalise six missions d'exploration financées par le Brésil pour cartographier les affluents de l'Amazone.

Certaines s'avèrent de véritables savantes. Sont-elles reconnues institutionnellement?

Beaucoup de ces exploratrices jouent un rôle important dans la progression de la connaissance du monde. Elles collectent des objets, amassent des données, écrivent leurs récits de voyage. Elles sont cependant longtemps très peu reconnues. Cela commence à changer à la fin du 19e siècle. Ainsi, à 26 ans, la jeune Octavie Coudreau (1867-1938) suit son mari en Guyane. Explorateur célèbre, Henri Coudreau a été missionné par le gouvernement français pour explorer les affluents de l'Amazone. Initiée à la pratique des relevés cartographiques, c'est elle qui devient «le» chef de ces missions. Lorsque son mari décède à 40 ans, elle reste en Amazonie et passe le plus clair de son temps dans la forêt, à la tête d'une équipe entièrement masculine de guides et de porteurs. Elle est aussi une des rares femmes au 19e siècle à avoir signé des cartes (*voir carte ci-dessus*). Elle réalise des croquis sur ces zones très peu connues et contestées entre la France et le Brésil. Ses cartes deviennent alors de véritables outils diplomatiques et politiques pour le gouvernement brésilien.

Dans l'entre-deux-guerres, certaines femmes deviennent plus visibles, notamment certaines ethnologues comme Thérèse Rivière (1901-1970) dans les Aurès, Odette du Puigaudeau (1894-1991) au Maroc (*p. 62*) ou plus tard Germaine Tillion (1907-2008, *p. 68*). Il s'agit moins ici d'aventure d'exploration que de voyages lointains, et les modalités du déplacement et de l'enquête sont un peu différentes. La virilité, indissociable de la figure de l'explorateur dans la culture du 19e siècle, cède un peu de terrain à d'autres voix.

Les conditions de l'exploration diffèrent-elles pour les femmes? Vous dites refuser d'«essentialiser» la figure de l'exploratrice. N'y a-t-il pas des caractéristiques spécifiquement féminines dans leur manière de voyager?

Certes, les femmes ne voyagent pas comme les hommes au 19e siècle. Les conditions matérielles du voyage sont souvent plus compliquées pour elles. La preuve en est que beaucoup se sont habillées comme des hommes, d'une part

parce que les vêtements européens ne facilitent pas les déplacements (à cheval, à dos de chameau ou pour marcher de longues heures dans le désert ou la forêt tropicale), et d'autre part parce que dans certaines situations ou régions, il est interdit aux femmes de voyager seules. Au 18e siècle, Jeanne Barret (1740-1807) avait dû se travestir pour pouvoir participer à l'expédition à bord du bateau de Bougainville (*p. 14*) ; mais encore dans les années 1930, Ella Maillart se voit refuser de participer à la croisière jaune par André Citroën qui ne veut pas embarquer de femmes dans son aventure.

Au-delà de ces aspects matériels, le fait d'être femme permet de pénétrer dans des communautés féminines et d'observer des pratiques que les hommes n'ont pas perçues. Pour autant, l'exploration au féminin ne doit pas être essentialisée, car chaque femme voyage différemment, et les différences avec des explorations entreprises par des hommes sont aussi nombreuses qu'il y a d'explorateurs et d'exploratrices. Il faut aussi garder à l'esprit qu'au 19e siècle, même si le voyage est pour les femmes une forme d'émancipation (qui déroge à l'image attendue de la bourgeoise victorienne), cela ne signifie pas qu'elles portent un regard émancipateur différent de celui des hommes sur le monde et sur la colonisation. Le fait d'être femme ne les empêche pas d'adhérer à toute une série de préjugés caractéristiques de l'exploration européenne.

Comment s'inscrivent-elles dans la colonisation ?

Même si certaines ont un regard critique, la plupart ne remettent pas en cause frontalement le fait colonial avant les années 1930. De ce point de vue, les exploratrices ne diffèrent pas fondamentalement des explorateurs de leur temps. Isabelle Eberhardt affiche un profond intérêt pour l'islam et une culture dans laquelle elle décide de s'immerger, comme son ami le maréchal Lyautey, ce qui n'empêchait pas celui-ci de travailler au maintien de la domination coloniale.

Être femme ne les empêche pas d'adhérer aux préjugés colonialistes.

Beaucoup de ces femmes qui voyagent dans les colonies s'émancipent de leur propre domination patriarcale, mais ne critiquent pas la domination de l'Europe sur le reste du monde. Le fait de se retrouver Européennes dans les colonies, avec de l'argent, des caravanes et des porteurs, leur confère un statut qui n'est d'ailleurs pas propice à la remise en cause du système colonial.

Certaines étaient-elles féministes ?

C'est difficile à dire, certaines le sont, mais leur féminisme est souvent paradoxal. Isabelle Eberhardt parle d'elle parfois au masculin, parfois au féminin : « *Ce soir-là, j'étais seul à la taverne* », écrit-elle dans ses récits, pour reprendre ensuite son identité féminine. Tout en faisant valoir leur différence, beaucoup ont intégré que l'explorateur est nécessairement un homme, et que pour être légitime, il vaut mieux taire le fait d'être une femme. En outre, ces femmes sont obligées de s'inscrire dans une généalogie masculine, puisque leur histoire n'est pas connue. Ainsi, elles se conjuguent au masculin pour entrer dans un cadre qui leur permettra de faire ce dont elles ont envie, c'est-à-dire voyager librement et s'affirmer comme exploratrice.

Certaines jouent avec ce cadre patriarcal. En 1935, Ella Maillart se moque de son ami journaliste Peter Fleming (1907-1971) avec qui elle traverse les steppes d'Asie centrale. Elle fournit une analyse genrée de leur manière d'explorer, décrivant son compagnon de voyage comme un homme toujours pressé, qui a hâte de rentrer en Angleterre pour la saison de la chasse alors qu'elle voudrait prendre le temps de rester discuter avec les villageois, de s'imprégner des paysages, etc. Dans son récit qu'il publie un an avant elle, Peter Fleming se présente comme le chef de l'expédition et la mentionne à peine. Quand elle s'en offusque, il se justifie par une pirouette, en arguant que grâce à lui, le récit qu'elle va publier apparaîtra comme une véritable révélation…

En définitive, pourquoi les exploratrices sont-elles restées longtemps d'illustres inconnues ?

Les exploratrices ont moins entretenu leur propre mémoire. Beaucoup n'ont pas publié leur récit de voyage ; soit parce qu'elles n'ont pas écrit, soit parce que le monde de l'édition ne favorisait pas l'écriture féminine. Souvent, les récits d'explorations dont le 19e siècle était friand paraissaient dans la presse grand public, *L'Illustration*, *Le Journal des voyages*, mais ce sont surtout ceux des explorateurs qui sont mis en avant. Lorsqu'elles sont publiées, c'est souvent chez des éditeurs un peu confidentiels, et avec la seule initiale de leur prénom pour qu'on ne sache pas que ce sont des femmes ! Certes, les explorateurs ont été plus nombreux que les exploratrices. Mais depuis deux décennies, avec l'intérêt du public de plus en plus marqué pour l'histoire du genre, certains éditeurs ont une démarche militante et nous font redécouvrir ces exploratrices longtemps restées dans l'ombre. Une manière d'accepter que la moitié de l'humanité fait partie de l'histoire du monde ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER

Mary Kingsley

1862-1900

— L'Anglaise qui n'avait jamais peur

Par **Anne Hugon**

Autodidacte devenue scientifique, l'intrépide voyageuse a éclairé ses contemporains sur les cultures ouest-africaines. Dans ses livres à succès, elle relativise la «mission civilisatrice» de l'Empire britannique.

Mary Kingsley aurait probablement récusé le terme «aventurière», pour son léger parfum de scandale ou de provocation. Car si cette voyageuse, scientifique et ethnographe de la fin de l'époque victorienne a défié les codes de la féminité en arpentant des régions d'Afrique peu connues des Européens, elle ne s'identifiait nullement aux féministes de son époque. Au contraire: elle tenait à respecter les règles de la bienséance et n'évoluait que dûment corsetée, chaussée de bottines à boutons, toujours vêtue de noir hormis son chemisier blanc, allant jusqu'à déclarer qu'elle préférerait périr sur l'échafaud plutôt que d'adopter le port du pantalon!

Mary Kingsley naît à Londres, en 1862, quatre jours seulement après le mariage de ses parents. Ce détail souligne l'écart social entre son père, médecin, et sa mère... cuisinière de ce dernier. Mais ce mariage lui épargne l'opprobre de la bâtardise, qui l'aurait assurément empêchée d'accéder à la célébrité. De ses origines populaires, elle ne gardera qu'un persistant accent *cockney*. Bien que sa famille paternelle, qui comptait quelques écrivains reconnus, ait vu d'un œil circonspect cette mésalliance, la jeune fille sait mettre à profit son appartenance à la classe moyenne cultivée. Son père, médecin privé d'un aristocrate voyageur, est absent la plupart du temps. Mais sa bibliothèque, pleine de livres scientifiques, devient une manne pour l'esprit curieux de Mary Kingsley, qui préfère les sciences naturelles aux romans. Tandis que l'éducation de son frère cadet est confiée à un précepteur, elle ne reçoit que quelques leçons d'allemand et, pour le reste, apprend en autodidacte et profite de contacts avec le monde universitaire, la famille ayant déménagé à Cambridge au milieu des années 1880. Pourtant, elle sociabilise peu. Les trente premières années de sa vie sont largement recluses: adulte, elle s'occupe de sa mère, neurasthénique et souvent alitée. Puis elle devient également l'infirmière de son père, revenu malade d'un de ses voyages. Lorsque ses deux parents meurent à quelques mois d'intervalle, elle n'a que 29 ans, mais se trouve à la tête d'une confortable rente qu'elle décide de mettre à profit pour, enfin, voyager à son tour.

Elle n'évoluait que dûment corsetée, chaussée de bottines à boutons et vêtue de noir.

DANS LE TOMBEAU DE L'HOMME BLANC

Elle qui n'a quitté l'Angleterre qu'une fois pour quelques jours à Paris, jette son dévolu sur les îles Canaries, où elle se rend pour quelques semaines en 1892 – une façon de se rapprocher de l'Afrique occidentale qui, déjà, la fascine. Sur place, elle rencontre plusieurs négociants européens qui commercent en Afrique de l'Ouest et renforcent sa conviction : ce sera sa prochaine destination. Mais à son époque, cette région est considérée comme exotique et, surtout, dangereuse. On la

Anne Hugon est historienne, spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Afrique et de l'histoire des femmes et du genre. Son dernier ouvrage, *Être mère en situation coloniale: Gold Coast, années 1910-1950*, a paru aux Éditions de la Sorbonne en 2020.





Le continent africain au 19e siècle. En médaillon, les régions de l'actuel Cameroun, longuement parcourues par Mary Kingsley.

surnomme alors «le tombeau de l'homme blanc», en raison des parasitoses qui entraînent la mort de nombreux Européens mal immunisés. Or en cette fin de 19e siècle, les femmes sont considérées comme des êtres fragiles qui, pour leur propre bien, devraient rester confinées. Qu'importe: sans égard ni pour les conventions sociales ni pour les risques encourus, elle s'embarque en août 1893 pour un premier périple de cinq mois qui la mène de Sierra Leone en Angola.

Ce premier voyage au long cours ne fait que lui ouvrir l'appétit: de voyageuse qu'elle était, elle souhaite devenir exploratrice, arpentant des territoires non cartographiés, et ethnologue, décrivant des sociétés africaines de la brousse, pour analyser leur civilisation et leurs croyances. Elle se rêve même scientifique, ichtyologue (spécialiste des poissons) ou entomologiste (des insectes). Il manque cependant à cette jeune femme célibataire une justification socialement acceptable pour un voyage véritablement hors-norme et des ambitions peu féminines. Elle trouve alors un motif (ou plutôt un prétexte) avouable: la piété filiale. Son père n'a-t-il pas laissé inachevé un récit de voyage, contenant des réflexions sur les lois et religions des peuples africains? Elle prétend donc s'inscrire dans ses pas en s'embarquant pour un second voyage en décembre 1894. Cette fois, elle a préparé son expédition comme une scientifique: elle a contacté Albert Gunther (1830-1914), l'ichtyologue du British Museum, qui lui passe littéralement commande. La voilà donc mandatée pour rapporter des spécimens de poissons d'eau douce d'Afrique centrale, munie de bocaux de formol à cet effet.

Ce second périple la mène de la Sierra Leone – la plus ancienne colonie britannique d'Afrique occidentale, qu'elle connaît depuis 1893 – à la Gold Coast, à l'île de Fernando Po, puis au Nigeria. De là, elle gagne le Gabon, colonie française depuis le milieu

À 33 ans, elle entreprend l'ascension du mont Cameroun, qui culmine à plus de 4000 mètres.

du 19e siècle, où elle séjourne longtemps, visitant l'arrière-pays. Enfin, après un passage par le Congo français, elle se rend au Cameroun (sous domination allemande), et entreprend l'ascension du mont éponyme, qui culmine à plus de 4000 mètres.

Bien qu'elle ait parcouru des territoires peu ou mal connus des Européens, notamment au Gabon ou au Cameroun, Mary Kingsley n'est pas au sens propre une exploratrice. Son nom n'est pas lié à la «découverte» de montagnes, de cours d'eau ou de lacs dont elle aurait révélé l'existence et la localisation à un lectorat occidental avide de compléter la carte de l'Afrique. Il faut dire que dans les années 1890, il ne reste plus de cours d'eau majeur ni de sommet d'importance qui n'ait été déjà cartographié. En revanche, et quoiqu'elle eût sans doute récusé le terme, c'est bien une aventurière, caractérisée par l'intrépidité, le goût du risque, l'attrait pour l'inconnu – voire pour l'incongru. En dehors de son matériel scientifique, qui demeure modeste et essentiellement destiné à la conservation de spécimens d'insectes, de reptiles et de poissons, elle voyage avec un bagage limité, compte tenu des habitudes de l'époque pour les femmes de la bonne société: son sac étanche et oblong, sorte de sac de médecin de très grande taille, lui suffit à contenir ses effets personnels, dont ses épingles à cheveux, indispensables pour tenir son chignon serré. Tout au plus achète-t-elle dans les stations commerciales (appelées «factoreries») des produits qui lui permettront d'acquitter des droits de passage ou de gratifier ses hôtes: tabac, tissus, alcool, outils métalliques. Dans ses déplacements, elle alterne entre les lieux considérés «civilisés», où résident des Européens – villes de la côte, stations missionnaires, voire postes commerciaux –, et des villages exclusivement africains, dont certains habitants rencontrent pour la première fois une personne originaire d'Europe. Bien qu'elle rende hommage à tous les Blancs qui l'ont aimablement reçue – quelle que soit leur nationalité –, elle avoue sa préférence marquée pour les milieux africains. Elle s'attache les services de certains d'entre eux: guides, interprètes, porteurs, ils sont ses compagnons lors de l'ascension du mont Cameroun ou lors de son expédition à l'intérieur du Gabon.

RÉVÉLATION D'UNE ÉCRIVAINE

Rentrée en Grande-Bretagne, elle découvre avec surprise que son retour est connu et même qu'elle est attendue par des journalistes, avides de recueillir le récit de ses aventures. Mais elle préfère les appeler «voyages» et se mettre à l'écriture d'un épais volume (plus de 700 pages!), sobrement intitulé *Travels in West Africa*. Il s'agit d'un ouvrage hybride: à mi-chemin entre le récit de voyage, l'étude ethnographique et l'essai politique sur la colonisation, c'est aussi une comédie dont le personnage principal (Mary Kingsley elle-même) est invariablement tourné en dérision. C'est là sa principale singularité, qui la distingue des explorateurs masculins, lesquels se prennent terriblement au sérieux. Maniant tour à tour l'hyperbole et la litote, elle dépeint sur un ton épique son combat contre les moustiques mais fait de sa chute dans un piège à gros gibier, hérissé de pieux effilés, un prétexte pour vanter les bienfaits de la jupe – la sienne lui aurait sauvé la



Mary Kingsley (au centre) sur la rivière Ogowe au Gabon en 1895, lors de son deuxième voyage en Afrique de l'Ouest.

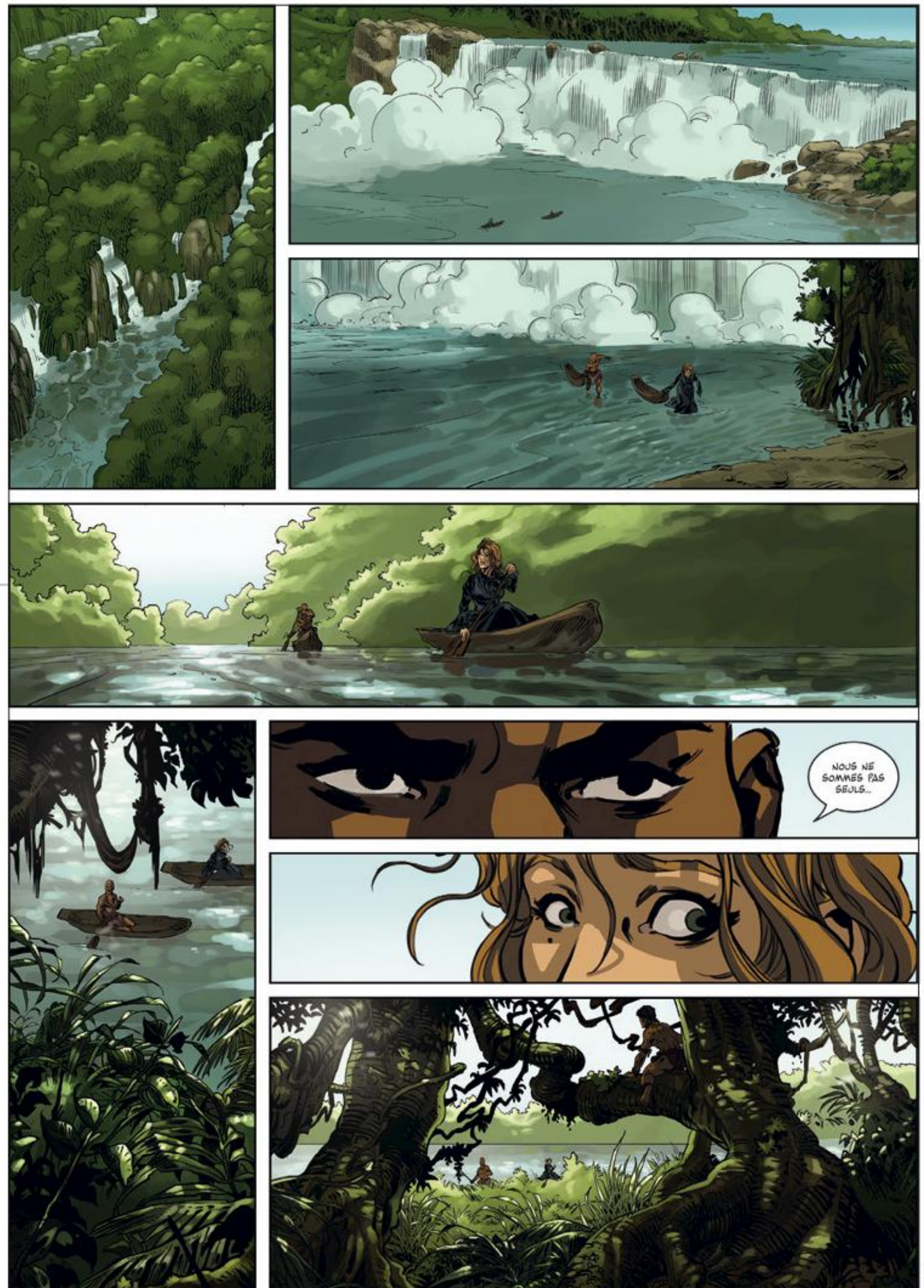


Planche extraite de la bande dessinée *Mary Kingsley, la montagne des dieux.* Scénario de Christian Clot, Guillaume Dorison et Esteban Mathieu et dessin de Julien Telo (Glénat, 2012).

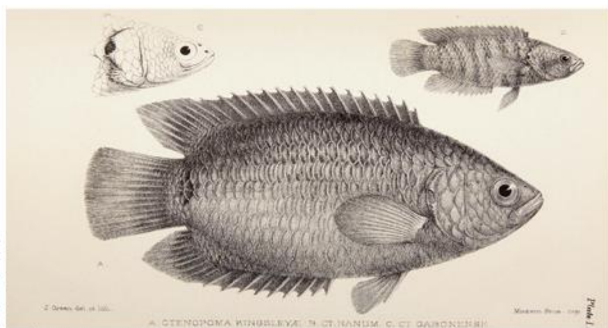
vie dans ces circonstances, en prévenant l'empalement. Bien que plusieurs mésaventures aient failli lui coûter la vie, elle les relate comme d'amusants incidents, tout juste bons à faire sourire son lectorat. Lequel ne boude pas son plaisir: le succès de *Travels in West Africa*, paru en 1895, est aussi rapide que spectaculaire. Si le ton léger et l'autodérision sont les caractères littéraires principaux de cette œuvre, elle n'en constitue pas moins un livre sérieux, qui propulse son auteure au rang d'experte ès Afrique. Dans les mois qui suivent la parution, elle fait la promotion de son livre en donnant des conférences dans toute l'Angleterre, devant des sociétés savantes (dont certaines n'acceptent pas encore les femmes parmi leurs membres!) ou dans des chambres de commerce.

Travels in West Africa propulse son auteure au rang d'experte ès Afrique.

CÉLÈBRE ET RECONNUE

Son public est curieux de science mais aussi intéressé par l'aventure coloniale, qui connaît une accélération depuis la conférence de Berlin (1884-1885), qui a aiguisé les appétits impérialistes européens. Plus que la célébrité – et son cortège de mondanités, qu'elle n'apprécie guère –, elle s'enorgueillit du crédit dont elle jouit dans différents cercles: celui des négociants (qui peuvent compter sur son soutien) et

© Domaine Public



Le *Ctenopoma Kingsleya*, une des nombreuses espèces de poisson découvertes par Mary Kingsley.

celui du Colonial Office (équivalent du ministère des Colonies). Le ministre des Colonies en personne la consulte sur les décisions à prendre : ainsi, pendant la révolte antifiscale de 1898 en Sierra Leone, dite Hut Tax War. Quant à Albert Günther, du Museum, il l'a félicitée pour les spécimens en bocal qu'elle a rapportés ! Elle racontera que c'est l'exploit dont elle est la plus fière – avec celui d'avoir appris à manier sur l'Ogoué une pirogue galoa à fond plat.

Désormais reconnue comme africaniste, elle prend le temps d'écrire un second ouvrage, presque aussi épais que le premier. Quoiqu'elle s'y mette moins en scène, elle n'a rien perdu de sa causticité. Dans *West African Studies* (1899), elle déploie sur plus de 600 pages sa critique de l'impérialisme britannique – ou plutôt de ses modalités, car elle n'est pas à proprement parler une anti-impérialiste. Si elle applaudit à l'idée d'accroître les échanges commerciaux avec l'Afrique, elle est très réticente à l'égard de la « mission civilisatrice », et notamment de l'évangélisation. À ses yeux, les missionnaires, même pétris de bonnes intentions, détruisent les cultures africaines. Elle les critique donc vertement, s'aliénant même l'Église anglicane en raison de ses positions peu orthodoxes en matière de religion.

Après quelques années passées à fréquenter les milieux d'affaires, les hommes politiques et les cercles scientifiques, Mary Kingsley ne rêve plus que d'une chose : retourner en Afrique. Cette fois, c'est chargée d'une mission résolument féminine qu'elle s'embarque pour l'Afrique du Sud en 1900, où la guerre anglo-boer fait rage : elle se porte volontaire comme infirmière pour soigner les civils boers, parqués dans des camps d'internement insalubres et dépourvus de tout. Les conditions y sont telles que le personnel médical lui-même n'est pas épargné par les épidémies et en juin 1900, elle meurt de la typhoïde dans le camp de Simonstown. Conformément à ses dernières volontés, son corps est jeté à la mer. Celle dont personne ne savait de quoi elle pouvait bien avoir peur, comme le disait Rudyard Kipling, n'est pas morte avalée par un crocodile mais d'une des fièvres évoquée avec une ironie amusée dans ses récits. ●

Critique

Les méthodes coloniales britanniques

« Lorsque j'entends parler des progrès de la civilisation, de nos devoirs à l'égard des races inférieures, etc., comme si ces termes eux-mêmes étaient des gris-gris, je pense souvent à cette fable édifiante de l'éléphante qui, se promenant un beau jour, écrasa par mégarde une perdrix, et remarquant tout près de là son nid plein d'oisillons éperdus, versa une larme et, s'exclamant "Moi aussi, j'ai un cœur de mère", *s'assit sur la couvée. »*

West African Studies, p. 382

Évocation

Les dangers de l'Afrique de l'Ouest

« Pour commencer, je m'enquis auprès de mes amis. Que savaient-ils de l'Afrique occidentale ? Rien, pour la plupart. Toutefois, certains me répliquèrent : "Vous n'allez quand même pas partir là-bas ? C'est là que se trouve la Sierra Leone, vous savez, le tombeau de l'homme blanc !" *Si d'aventure j'insistais, ils se rappelaient en général quelqu'un qui s'y était exilé après quelque erreur de jeunesse. Invariablement, le coupable avait eu le bon goût de quitter prématurément non seulement l'Afrique, mais aussi ce bas monde ; après quoi, pardonné, il était tombé dans l'oubli. »*

Une Odyssée africaine, p. 18

SEPT FEMMES INTRÉPIDES

Du Far West à l'Australie, elles sont allées partout, mues par leur passion ou une soif de connaissance et le désir d'échapper aux assignations de genre.



À gauche © Locke H. R. / Library of congress – Ci-contre © C.D. Arnold / Library of congress

Martha Jane Cannary



1852-1903

Dite «Calamity Jane»

Mythique, voici un qualificatif qui sied bien à Calamity Jane. Car, si elle a véritablement existé, tout ce qu'on sait d'elle est sujet à caution. L'essentiel nous vient d'une autobiographie qu'elle a dictée à la fin de sa vie, ne sachant pas écrire. Sa vie ne ressemble en rien à celle des femmes de son temps: habile pisteuse, très douée à la carabine, elle a exercé tous les métiers possibles pour subvenir à ses besoins. C'est une femme indépendante et fière qui revendique la même valeur que n'importe quel homme, par exemple quand elle tente de s'enrôler dans l'armée sous un déguisement, participe à des missions géologiques ou se fait éclaireuse pour des expéditions militaires.

Peu de femmes sont aussi connues dans l'histoire du Far West. Elle a côtoyé d'autres légendes de l'Ouest américain, à commencer par Wild Bill Hickok avec lequel elle aurait eu une liaison et – peut-être – sa fille. Elle accède à la célébrité de son vivant et figure en bonne place dans divers articles et ouvrages populaires, les «*dime novels*». Tous dressent d'elle le portrait héroïque d'une femme hors normes.

Si Calamity Jane est une légende, c'est aussi de son fait. Elle aime à raconter sa vie, toujours avec force exagération, pour le bonheur de ceux qui l'écoutent autour d'un feu de camp ou attablés dans un saloon. Ses talents de conteuse lui vaudront un emploi d'actrice dans le spectacle de Buffalo Bill.

Delia Akeley



© The American Museum journal / Domaine public

1875-1970

L'amour de la faune sauvage

Delia Akeley a 55 ans quand elle part vivre chez les Pygmées de l'Ituri, au Congo. Elle se montre confiante dans cette entreprise ambitieuse: cela fait vingt ans qu'elle traverse l'Afrique, et son expérience est solide. Cette Américaine n'avait jamais voyagé avant de rencontrer son second mari, Carl Akeley, un naturaliste et taxidermiste. À partir de 1905, le couple parcourt l'Afrique et Delia se passionne pour la faune sauvage, en particulier les primates. Selon une logique un peu étonnante aujourd'hui, elle souhaite préserver les espèces menacées… en ramenant des spécimens dans les musées américains. Si elle chasse – et elle est habile au tir –, c'est pour assurer la connaissance des espèces animales. Les primates la passionnent, mais aussi les humains. Partie en solitaire au Kenya et en Éthiopie, Delia se fait anthropologue. «*J'ai la ferme conviction que si une femme, seule et sans armes, allait vivre dans les villages, elle pourrait se lier d'amitié avec les femmes et accéder à des informations précieuses sur les mœurs et coutumes de leur tribu.*»



Calamity Jane, devant les tipis de l'Exposition panaméricaine de Buffalo (New York) vers 1901.

Alexandrine Tinne



1835-1869

Alexine assassinée

Alexandrine Tinne, dite Alexine, n'a pas 20 ans qu'elle a déjà voyagé à travers toute l'Europe. Mais c'est l'Afrique qui l'attire le plus. Le centre du continent, inexploré des Européens, et donc vierge sur sa mappemonde, excite son imagination.

En 1855, elle embarque avec sa mère pour l'Égypte, première étape d'un périple sur le pourtour méditerranéen. Les deux femmes se passionnent pour les paysages, les plantes et les animaux qu'elles y découvrent. Alexine parle l'arabe et le persan. À partir de 1862, elle remonte avec sa mère le cours du Nil. Comme d'autres explorateurs européens de l'époque, Alexine rêve d'en atteindre les sources. Quel prestige ce serait pour elle de réussir là où tant d'hommes ont échoué!

Alexine puise dans le colossal héritage de son père pour l'organisation matérielle de ses voyages, et c'est une véritable caravane qui l'accompagne, composée de guides, d'hommes en armes, de dizaines de serviteurs et d'un cuisinier. Plus de cent chameaux et dromadaires transportent bagages et vivres. Rien ne manque, pas même des toilettes portatives. Ce luxe tout aristocratique compense la rigueur des territoires visités.

Ses voyages la confrontent à la réalité de la traite négrière. Alexine consigne par écrit son dégoût de «*la cruauté et du cynisme des trafiquants*». Partout où elle le peut, elle emploie son argent à venir en aide aux populations démunies, notamment en achetant des esclaves qu'elle libère aussitôt.

Sa seconde expédition le long du Nil blanc, en 1863, est marquée par une succession d'infortunes et plusieurs décès, dont celui de sa mère. Malgré sa peine, Alexine ne quitte pas le continent. Elle continue de documenter ses voyages par écrit, photographie les populations rencontrées et collecte des plantes.

Au cours d'une expédition à travers le Sahara, elle meurt à l'âge de 34 ans, assassinée par des bandits qui convoitaient ses richesses.

Isabella Bird



1831-1904

Vive les cow-boys!

Enfant, Isabella souffre d'une santé fragile et doit subir une lourde opération du dos à 18 ans. Après cinq ans d'une pénible convalescence sédentaire en Écosse, un médecin l'encourage à voyager. Immédiatement, elle prend la mer direction l'Amérique du Nord. Le verdict est sans appel: il n'y a qu'en voyage qu'elle se sent bien. Dès lors, elle veut parcourir les «*unbeaten tracks*» ainsi qu'elle titrera un de ses livres.

Tout comme Ida Pfeiffer, elle veut s'extraire de l'espace du foyer auquel on l'avait assignée, et échapper aux injonctions de son sexe. Aux États-Unis, elle partage des campements d'hommes, s'éprend d'un cow-boy, et goûte les longues chevauchées à travers les plaines. Isabella aime voyager dans l'inconfort et sentir son corps éprouvé par les longues marches dans la nature. Ni la neige, ni les tempêtes, ni le manque de vivres ne la font renoncer. Elle veut se sentir vivre. À 47 ans, elle part en Asie étudier les modes de vie, la médecine et la nature, ce qui lui vaut d'être la première femme admise à la Royal Geographical Society.



Ida Pfeiffer, la première écrivaine-voyageuse. Ses récits de voyage lui valurent une renommée mondiale.

© Domaine public

© Akg

Margaret O'Dwyer



1859-1951

Daisy Bates chez les Aborigènes

Née en Irlande, Daisy Bates a la petite vingtaine quand elle émigre pour l'Australie, comme tant d'autres Britanniques. Là, elle découvre les peuples aborigènes et, fascinée, veut vivre avec eux. Installée sous une simple tente dans la plaine aride de Nullarbor, dans le sud du pays, elle observe d'abord, puis prend part aux festivités, apprend leur langue et leur religion. Au fil de ses seize ans de vie aux côtés des Aborigènes, elle est devenue de fait anthropologue. Les autorités coloniales et les scientifiques la sollicitent, car personne en Australie ne connaît mieux qu'elle les peuples autochtones. Daisy Bates se saisit de cette position pour défendre publiquement ces populations qui, elle le redoute, sont condamnées à disparaître. Témoin des violences que leur font subir les Blancs, elle plaide pour leur protection. Même si Daisy Bates considère la culture occidentale comme supérieure, elle n'a pas cherché à convertir ni à influencer les Aborigènes, préférant qu'ils préservent leur culture.



© PNA Rota / Getty Images

En compagnie du duc de Gloucester.

Personne en Australie ne connaît mieux les Aborigènes que Daisy Bates.

Ida Pfeiffer

1797-1858

Deux tours du monde

«*Comme l'artiste sent une invincible impulsion de peindre, et le poète de donner un libre essor à sa pensée, ainsi j'étais entraînée par un invincible désir de voir le monde*», écrit Ida Pfeiffer en 1850. Mais comment donner suite à ce désir lorsqu'on est une femme issue de la bourgeoisie viennoise? Ida se marie, fonde une famille et attend son heure.

Une fois sa mère enterrée, ses fils devenus adultes et son mari éloigné, c'est décidé: elle part! Voyager permet à Ida de goûter une liberté à laquelle elle a aspiré toute sa vie. Elle réalise cinq grands voyages de 1842 à 1858 et enchaîne deux tours du monde. Elle publie des récits à succès qui lui assurent une renommée mondiale. Elle y raconte s'être battue au couteau et au pistolet, avoir traversé déserts et marécages, rencontré des populations hostiles et même des anthropophages.

Les portraits rédigés de son vivant ou après sa mort soulignent l'écart gigantesque entre ses actes héroïques et son caractère simple. Aussi humble dans son écriture qu'audacieuse dans ses voyages, aussi calme dans son tempérament que courageuse face aux dangers.

Margaret Fountaine

1862-1940



Chasseuse de papillons

C'est à 29 ans que Margaret Fountaine quitte son Angleterre natale. Elle vient de recevoir un bel héritage et peut voyager à travers l'Europe sans se soucier de considérations matérielles. «*J'ai vécu toutes ces années sans savoir à quel point notre planète est belle*», écrira-t-elle. Au fil de ses périples naît sa passion pour les papillons. Désormais, elle voyage pour observer et collectionner des espèces rares. Autodidacte, elle acquiert rapidement de solides connaissances et pratique avidement les terrains de chasse. Elle noue des relations dans le milieu des lépidoptéristes et entomologistes, publie dans des revues scientifiques, et est cooptée dans plusieurs sociétés savantes. D'amatrice, elle est devenue professionnelle reconnue.

En 1901, alors qu'elle est en Syrie, elle fait la connaissance de Khalil Neimy, un homme de quinze ans son cadet. Très vite ils sont inséparables et, pendant vingt-sept ans, ils parcourront le monde. Elle l'initie à sa passion pour les papillons et, à deux, ils constituent une impressionnante collection.

Diariste de talent et non moins talentueuse dessinatrice, Margaret orne ses journaux intimes de magnifiques illustrations des espèces qu'elle observe – des dessins à la plume et à l'aquarelle d'une précision scientifique. À sa mort, elle laisse pas moins de 3 000 pages de récits et d'illustrations. Il fallut toutefois attendre pour les découvrir: Margaret, qui avait le goût du mystère, avait scellé ses journaux et ses spécimens dans une boîte à n'ouvrir que le 15 avril 1978, soit cent ans jour pour jour après qu'elle a débuté son premier journal intime. Le Castle Museum de Norwich, sa ville natale, expose encore aujourd'hui les 22 000 papillons qu'elle lui a légués.

L'inlassable Margaret, qui a parcouru tous les continents pour assouvir sa passion, chassait encore les papillons au dernier jour de sa vie. ●

Elle initie son ami à sa passion et ils constituent une impressionante collection.

THIBAULT LE HÉGARAT



Des voyages sur les cinq continents et 22 000 papillons collectés !

Alexandra David-Neel*

1868-1969

— Une Parisienne au Tibet

Elle fut la première Européenne à être entrée dans Lhassa, ville alors interdite aux étrangers. Sa quête spirituelle accompagne ses longues marches à travers les montagnes himalayennes.

Alexandra David-Neel a été, tout au long de sa vie, une femme affranchie des convenances, indépendante, mue par son attrait pour la philosophie bouddhiste et pour les territoires inexplorés du Tibet et de l'Himalaya. Son enfance la montre déjà plutôt rebelle. Serait-ce parce que son père, libre penseur, l'emmène, alors qu'elle a à peine 3 ans, assister à l'exécution des communards devant le mur des Fédérés du Père-Lachaise, afin qu'elle se souvienne de cette violence ? Parce que, durant son enfance et son adolescence, elle côtoie Élisée Reclus, ce géographe anarchiste belge ami de ses parents, qui l'initie aux idées féministes de l'époque ? Toujours est-il qu'Alexandra a très tôt des envies de partir explorer le monde. À 15 ans, elle fugue pour aller vivre à Londres (où elle ne pourra rester faute d'argent) ; en Suisse où sa mère la retrouve ; puis, devenue majeure, en Inde (avec l'argent d'un petit héritage) où elle se convertit au bouddhisme.



Alexandra David, cantatrice et première chanteuse à l'opéra d'Hanoï en 1895-1896.

Journaliste puis chanteuse lyrique, elle s'initie au sanscrit et fréquente le musée Guimet.

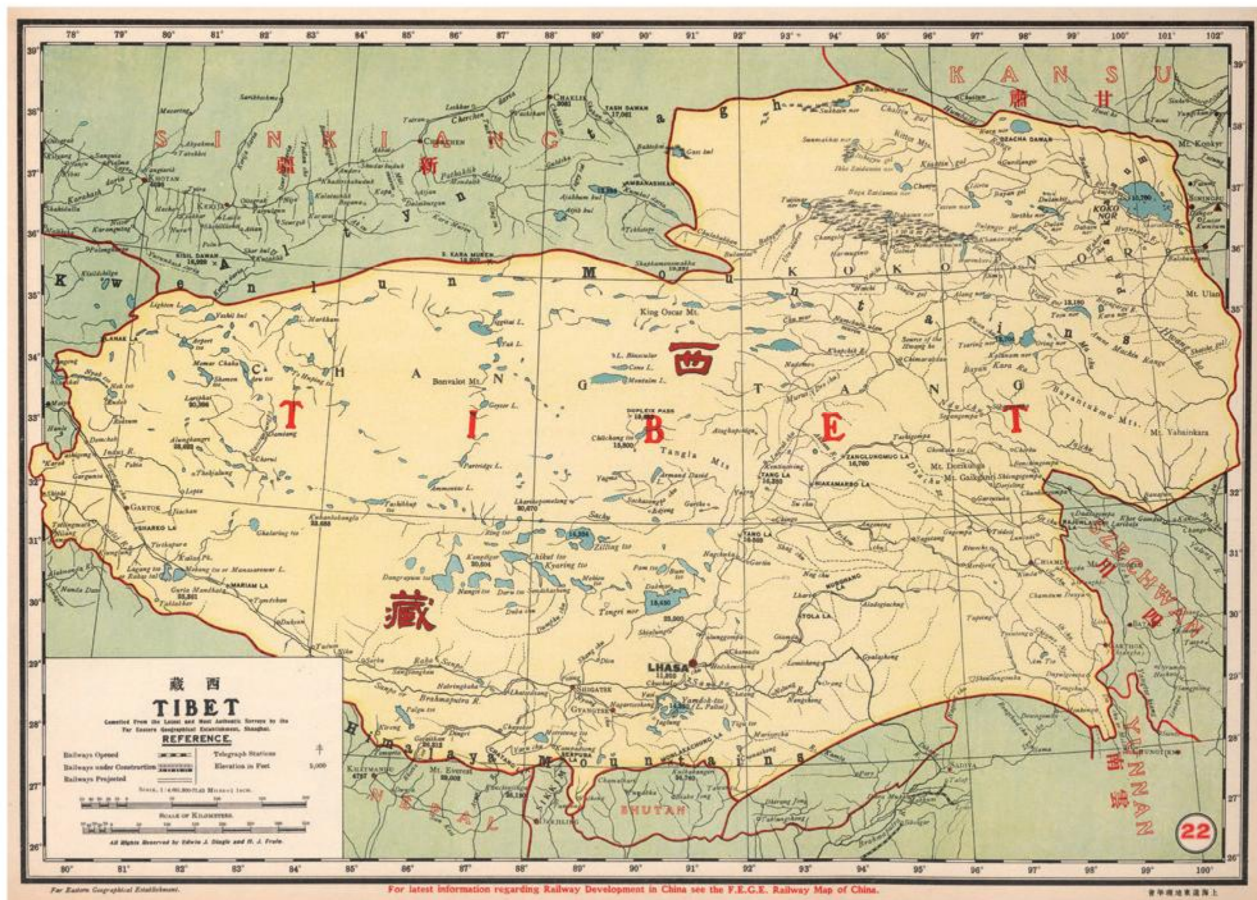
Journaliste quelque temps dans le journal féministe *La Fronde*, puis première chanteuse lyrique dans une troupe qui la mènera à Athènes, Tunis, Hanoï…, sa véritable passion est orientaliste. Elle se perfectionne en anglais, s'initie au sanscrit, au tibétain, suit divers enseignements à la Sorbonne et au Collège de France et fréquente le musée Guimet.

À 36 ans, elle épouse son amant, Philippe Néel, alors ingénieur des chemins de fer tunisiens. Leur union est empreinte de respect mutuel, et Philippe Néel deviendra son correspondant et son soutien financier tout au long de ses périples. Car le confort du mariage bourgeois ne

* Nous avons respecté la volonté d'Alexandra David d'écrire Neel plutôt que Néel, comme elle s'en expliquait en 1935 dans une lettre à son éditeur : « *La prononciation correcte est Néel. Quant à moi, j'écris Neel sans accent, mais je prononce Nèl.* » Donc acte…



Vers 1920, Alexandra au Tibet avec Aphur Yongden, un jeune moine qui deviendra son fils adoptif.



© David Rumsey Historical Map Collection

Le Tibet en 1917. Ce n'est qu'en 1924 qu'Alexandra parviendra à séjourner à Lhassa, cité alors interdite aux étrangers.

convient pas à la dame. En 1911, elle repart en Inde en promettant à son époux de rentrer dans dix-huit mois... Elle reviendra quatorze ans plus tard !

BAPTISÉE PAR SES MAÎTRES « LAMPE DE SAGESSE »

Elle arrive au Sikkim (province du Nord de l'Inde bordant le Tibet) en 1912 pour parfaire sa connaissance du bouddhisme. Elle travaille son tibétain, étudie les textes anciens, reçoit l'enseignement des plus grands gomchens (supérieurs des monastères), expérimente les méthodes des yogis tibétains. Elle devient alors une lamina (dame-lama), baptisée par ses maîtres Yshé Tömé (« lampe de sagesse »), désormais habillée du costume des lamas tibétains et reconnue par les autorités bouddhistes. En 1914, elle rencontre Aphur Yongden, âgé de 15 ans, qui devient son interprète et son inséparable compagnon de route. Elle en fera son fils adoptif (ce qui déplaît fort à Philippe Néel lorsqu'elle rentre en France en 1925). Ensemble, alors que la guerre bat son plein en Europe, ils voyageront en Inde, au Japon, en Corée, traverseront la Chine d'est en ouest puis séjourneront pendant trois ans au monastère de Kumbum, au Tibet, où Alexandra, aidée de Yongden, traduit la *Prajnaparamita* (ensemble de textes de la tradition bouddhiste).

Mais son grand rêve est de parvenir à Lhassa, capitale du Tibet alors interdite aux étrangers par les autorités coloniales anglaises aussi bien que par les Chinois et les Tibétains. Après plusieurs vaines tentatives où elle a été refoulée sans ménagement, elle y parvient en 1924. Elle est alors âgée de 55 ans. Vêtue d'une robe de mendiante et Yongden de son

> **Le récit de son périple à Lhassa dévoile aussi son caractère bien trempé.**

habit de moine, ils atteignent Lhassa où ils séjourneront durant deux mois avant d'être démasqués et expulsés. Huit mois de pérégrinations, de marches harassantes et souvent nocturnes à travers les hautes montagnes himalayennes, affrontant la neige, le froid, le manque de nourriture et aussi la méfiance des villageois qui pourraient les dénoncer n'ont



Alexandra David-Neel (à gauche sur un yack) en septembre 1914 au pied du col de Tanchung (Sikkim, Inde).

pas entamé l'opiniâtreté de cette voyageuse, éprise d'amour pour ces terres mythiques.

Lorsqu'elle rentre à Paris l'année suivante, son aventure fait la une des journaux en Europe et aux États-Unis. Elle en publie le récit dans un livre où se dévoile aussi son caractère bien trempé. Devenue riche et célèbre, elle s'installe à Digne, dans une propriété dont elle fera son «*ermitage bouddhiste*» pour la fin de ses jours. Elle enchaîne alors les conférences partout en Europe, les articles, la rédaction de livres. Mais son amour des voyages la reprend. En 1937, à 69 ans, elle retourne en Chine avec Yongden. Face aux ravages de la guerre sino-japonaise, ils doivent fuir le chaos des combats. Une nouvelle fois, ils s'installent au Tibet. C'est là, en 1941, qu'Alexandra apprend par un télégramme le décès de son mari: «*J'ai perdu le meilleur des maris et mon seul ami*», déclare-t-elle. Une tristesse qui n'aura d'égale que celle du décès de son compagnon d'aventure, Yongden, en 1955, lorsqu'ils sont de nouveau en France. «La vieille dame de Digne», infirme et fatiguée, n'en poursuit pas moins ses publications, tout en cultivant son potager. Et elle n'oublie pas, à 100 ans, de faire renouveler son passeport! Lorsqu'elle s'éteint, quelques mois plus tard, le 8 septembre 1969, elle laisse une œuvre volumineuse et une correspondance importante. Ses cendres seront dispersées dans le Gange avec celles de Yongden.

MARTINE FOURNIER

Article précédemment publié dans *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 49 (décembre 2017 / janvier-février 2018).



© Albert Harlingue / Roger Viollet

Communication
Une gloire médiatique bien orchestrée

Alexandra David-Neel savait soigner sa communication. Mais fut-elle réellement l'adepte de la religion bouddhiste que beaucoup ont vue en elle?

Née à Saint-Mandé, Louise David deviendra célèbre dans le monde entier sous un des pseudonymes qu'elle s'est choisis, Alexandra David-Neel. Mais cette notoriété ne fut pas le fruit du hasard, ou de sa bonne étoile. D'après l'anthropologue Marion Dapsance, spécialiste du bouddhisme pratiqué en Occident, le véritable mythe qui s'est construit autour de cette voyageuse a été bien orchestré par cette femme «*curieuse, cultivée et intrépide*» qui sut faire sa promotion de manière extrêmement active.

Douée pour les langues, Alexandra était une journaliste aguerrie, rompue aux techniques de communication moderne et elle sut exploiter son talent sur tous les médias disponibles de son époque: presse écrite, magazines, volumes édités de sa correspondance, radio et même télévision à la fin de sa vie. Elle reconstitua notamment en studio son arrivée à Lhassa, vêtue du déguisement de mendiante tibétaine qui lui avait servi pour franchir l'entrée de la ville interdite. Elle contacta des éditeurs américains, anglais, français, activa ses réseaux académiques, théosophiques et de francs-maçons auxquels elle s'était liée en France auparavant. Elle entreprit en outre de se faire reconnaître comme autorité scientifique en matière de philosophie et de religions asiatiques et délivra de nombreuses conférences en Europe, accompagnée du lama Aphur Yongden qui lui servait de caution morale pour garantir la véracité de ses voyages et de ses propos sur le bouddhisme tibétain.

De 1937 à 1946, son second grand voyage en Orient avec Yongden (dont elle ne se sépare plus jusqu'à la mort de celui-ci en 1955) lui fait découvrir de nouvelles réalités politiques qui vont marquer la suite de son œuvre (révolutions communistes en Russie et en Chine: *Sous des nuées d'orage*, 1940; révoltes tibétaines: *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle*, 1953; indépendance de l'Inde: *L'Inde où j'ai vécu*, 1969). Son créneau éditorial et son fonds de commerce sont désormais bien établis.

L'INVENTION D'UN MYTHE

Mais, questionne Marion Dapsance, était-elle réellement le passeur des sagesses tibétaines qu'on a vu en elle?

Si vers l'âge de 30 ans, elle en est venue à adopter la philosophe bouddhiste qu'elle avait étudiée d'abord en Europe, c'était pour la substituer au catholicisme qui avait déçu ses espoirs de justice et d'aspiration au bonheur. Pour elle, le Bouddha était un «*philosophe hindou*» supérieur au Christ parce qu'aryen, ce qualificatif étant pour elle synonyme de «*rationnel, scientifique et athée*» et qui devait être capable de régénérer l'Occident... Ce qui ne l'empêche pas de se livrer à de nombreuses critiques des cultes pratiqués par les lamas, qu'elle décrit souvent comme des pantins déguisés qui alimentent les superstitions de peuples incultes (*lire extrait ci-contre*).

Certes, sa maison de Digne-les-Bains, qu'on peut toujours visiter, est devenue après sa mort un centre d'accueil de culte et de méditation pour les bouddhistes de passage, et fut même visitée avec admiration et respect par le 14e dalaï-lama. Mais sa retraite provençale fut pour elle surtout un lieu d'écriture et de réflexion. ● **M.F.**

Extraits

Réflexions

Le bouddhisme tibétain

«On trouverait difficilement chez une autre nation les traits qui caractérisent la mentalité tibétaine (...). Le "Pays des neiges" était trop attaché à la magie grossière dont ils accomplissaient les rites pour qu'il fût possible de se passer d'eux. (...). Le bouddhisme ne triompha, chez les Tibétains, qu'en admettant dans son sein la majeure partie des croyances et des pratiques indigènes, en les renforçant même d'une foule d'éléments empruntés aux sectes civaïstes-yoguistes, en un mot, en ne conservant guère du bouddhisme que le nom.»

«Le pouvoir religieux au Tibet, 1904», article paru dans le *Mercure de France*

Exploit

L'arrivée à Lhassa

«Je te dirai tout de suite que j'ai complètement réussi la promenade pour laquelle je partais quand je t'ai envoyé ma dernière lettre. Cette excursion aurait été considérée comme fort hardie pour un homme jeune et robuste, qu'une femme de mon âge l'entreprît pouvait passer pour une pure folie, néanmoins mon succès est complet, mais l'on m'offrirait un million pour recommencer l'aventure dans les mêmes conditions que je crois bien que je refuserais.»

Correspondance avec son mari, février 1924

Rencontre

Le 13e dalaï-lama, qualifié de «pape jaune» par Alexandra David-Neel

Une fois la bénédiction accomplie, «il me pose naturellement la question invariable: depuis combien de temps je suis bouddhiste et comment je le suis devenue? Mais son cerveau tibétain comprend difficilement qu'on puisse devenir bouddhiste sur les bancs d'une université européenne (...), que je n'ai pas eu de guru, d'instructeur, le dépasse (...). Tout de même, il rit (...). Il a l'air d'un naturel assez gai. Ce n'est pas un imbécile évidemment, mais ce n'est pas un intellectuel à notre manière. Son chambellan, ou ministre, le grand escogriffe qui babille tout le temps, a l'air bien plus vif d'esprit. Il est évidemment infatué de sa grandeur, d'autant plus que les Chinois ont réduit cette grandeur à peu de chose (...). La gent pontificale me regarde avec respect et ébahissement pour être restée causer avec l'incarnation de Chenrezig (le protecteur du Tibet, "celui qui regarde avec les yeux clairs"). Et moi, je pense... que cela fera un bien joli article pour le *Mercure*...»

Correspondance avec son mari, avril 1912

Isabelle Eberhardt

1877-1904

— La fiancée du désert

Journaliste et écrivaine, la genevoise Isabelle Eberhardt fascine par sa liberté. Tombée amoureuse de l'Algérie, elle n'aura de cesse de parcourir les déserts pour raconter son pays d'adoption. Jusqu'à y laisser la vie.

Dans les ruelles interlopes de l'Alger de la toute fin du 19e siècle et de l'orée du siècle suivant se glisse une silhouette habillée en homme. Isabelle Eberhardt assouvit sa passion pour l'alcool, le kif, les discussions théologiques et poétiques autour de la culture arabe et soigne ainsi ses penchants dépressifs. Dire qu'elle fut une femme libre dans une société patriarcale serait un euphémisme. Sa vie durant, elle transgresse les règles imposées par son genre.

Cette soif insatiable pour la liberté se déclare tôt chez la jeune Isabelle, née en 1877 d'une liaison entre sa mère russo-allemande, mariée à un baron de la haute noblesse russe, et le précepteur de ses enfants, un pope défroqué d'origine arménienne et anarchiste de conviction. Ce dernier ne la reconnaît pas, elle est donc de «père inconnu», mais elle grandit aux côtés de ses frères et sœurs. Elle voit passer des révolutionnaires dans la villa Neuve de Genève qui sert de cadre à son enfance. Libre comme l'air au sein de la maison, elle reste néanmoins enfermée entre les murs et ne peut en sortir.

Elle part en exploration dans le Sahara, vêtue d'un costume de cavalier sous le nom de Si Mahmoud.

Son évasion, elle la réalise à 20 ans, en 1897, lorsqu'elle part pour l'Algérie en compagnie de sa mère. En quelques semaines, elle est conquise par la culture dans laquelle elle se retrouve immergée. Elle se convertit à l'islam et embrasse son destin dans un pays qu'elle fait sien. Elle part en exploration dans le Sahara, vêtue d'un costume de cavalier sous le nom de Si Mahmoud et devient une des plus fines connaisseuses du monde arabe en le vivant de l'intérieur. Elle est introduite dans une confrérie religieuse soufie, la confrérie des Qadriya, qui l'initie aux techniques mystiques. Amoureuse du désert, elle l'est aussi d'un Algérien qu'elle épousera, Slimène Mehmi.

HABITUÉE DES LIEUX MAL FAMÉS

Le 29 janvier 1901, la jeune femme réchappe d'une tentative d'assassinat perpétrée par une confrérie soufie opposée à celle qu'elle a rejointe. Cet événement a pour conséquence son expulsion du territoire algérien par les autorités françaises. Elle le rejoindra quelques mois plus tard, en octobre, après son mariage avec Slimène. De retour sur ses terres d'adoption, elle devient journaliste pour *Akhbar*, un journal arabophile dirigé par Victor Barrucand (1864-1934), dont elle restera l'amie tout au long de sa courte vie. La vie d'Isabelle dans l'Algérie coloniale fait scandale. Habillée tour à tour en homme et en femme, habituée des lieux mal famés, voyageuse infatigable, elle est accusée par des journaux concurrents de fomenter des révoltes locales. Mais ses amitiés, parfois haut placées, la sauvent de poursuites. En 1903, elle rencontre le général Hubert Lyautey (1854-1934) en poste en Algérie et qui est alors convaincu que la colonisation peut se faire en douceur, sans intervention armée. Ils deviennent amis, le militaire est charmé par la liberté de la jeune femme et voit en elle une interprète toute trouvée pour créer des ponts avec les tribus arabes et ainsi mener à bien son projet politique.

Le journal *Akhbar* l'envoie à la frontière entre l'Algérie et le Maroc couvrir les troubles qui éclatent. Elle endosse le costume de reporter de guerre. Fille du désert, c'est dans l'eau d'un oued qui déborde de façon brusque le 21 octobre 1904 qu'Isabelle Eberhardt trouve la mort à 27 ans. Elle se noie dans une inondation qui emporte la maison qu'elle partage avec son mari dans la ville d'Aïn Sefra. Après le



De 1897 à sa disparition tragique dans la crue d'un oued en 1904, Isabelle Eberhardt s'éprend d'un pays, l'Algérie.

drame, Lyautey fait chercher ses derniers manuscrits dans les décombres de la maison.

Elle a poursuivi toute sa vie un rêve, celui de devenir une écrivaine reconnue. Plusieurs livres ont été publiés sous son nom, une grande partie de manière posthume à partir de ses archives personnelles, de ses articles comme journaliste et des derniers manuscrits retrouvés. Ainsi, *Dans l'ombre chaude de l'Islam* (1906), sans doute son œuvre la plus connue, est préfacée, cosignée et sans doute remaniée par Victor Barrucand. Dans ce livre, elle dépeint des scènes de la vie du Sud oranais et emmène le lecteur dans une citadelle religieuse marocaine, Kenadsa. Ces descriptions sont le fruit de quatre mois passés là par Isabelle, l'année de sa mort, en 1904. Ses récits apportent aujourd'hui un éclairage de ce que fut la colonisation française à l'aube du 20e siècle. Elle s'essaye aussi à la littérature de fiction avec des nouvelles regroupées dans son livre *Au pays des sables* publié en 1925. ●

CHLOÉ RÉBILLARD



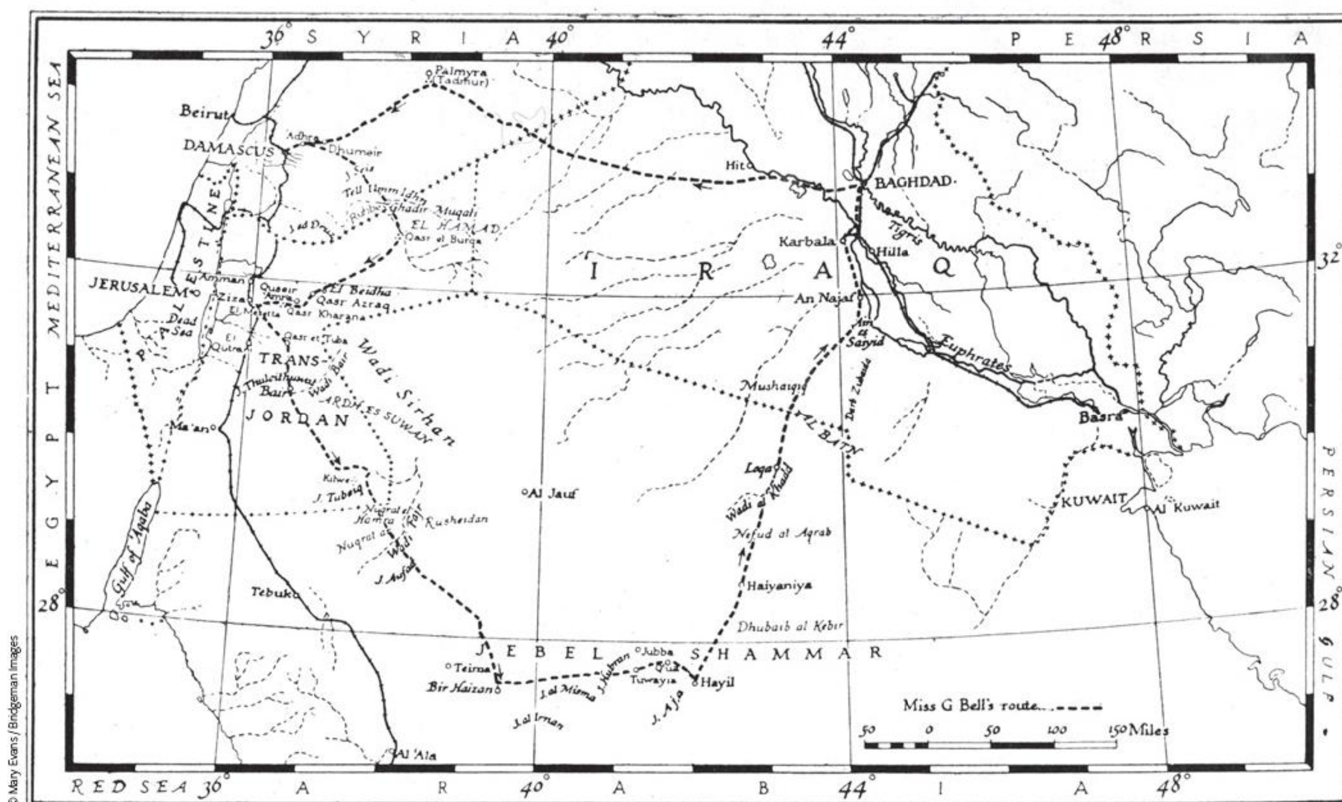
Gertrude Bell

1868-1926

— La politique à dos de dromadaire

Historienne diplômée d'Oxford, Gertrude Bell aimait l'action et la politique. Fine connaisseuse de l'Arabie qu'elle a longuement sillonnée, elle a contribué à la création de l'Irak.

Gertrude Bell était brillante, trop sans doute pour se contenter du destin des femmes bien nées dans l'Angleterre victorienne. Sa vie a été marquée par une série de bifurcations qui l'ont conduite toujours plus loin en termes d'émancipation, mais aussi de solitude. Fille d'un riche industriel, sir Hugh Bell, orpheline de mère à l'âge de 3 ans, elle est élevée par la seconde épouse de son père, Florence Olliffe, qui lui apportera un soutien important jusqu'à la fin de sa vie. Lors de ses études au Queen's College de Londres, puis à l'université d'Oxford, Gertrude se distingue par son intelligence autant que par son impétuosité. Lors du grand oral final, elle n'a pas peur d'exprimer son désaccord avec un des examinateurs, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir la meilleure note et la mention *First class honours* en histoire moderne.



De Damas à Bagdad en passant par le cœur de l'Arabie, Gertrude Bell parcourt en 1913-1914 le Proche-Orient dont elle contribuera à redessiner les frontières.

Elle équipe son cheval d'une selle masculine et fait tailler une jupe-culotte qui lui évite de monter en amazone.

Jeune femme, belle, danseuse infatigable, toujours très attentive à son allure, elle était aussi un bon parti. Mais au fil des saisons, aucun homme ne retient son attention, si ce n'est Henry Cadogan, rencontré en 1892 à Téhéran où elle a été accueillie par Frank Lascelles, ambassadeur de la Couronne et marié à la sœur de Florence. Malheureusement, son père s'oppose à leurs fiançailles. Elle revient à Londres, et repart : en Suisse, en Italie du Nord, en Algérie, au Liban, en Grèce… Gertrude multiple les voyages et devient, littéralement, une globe-trotteuse, selon un terme récent. En 1897-1898, elle fait un premier tour du monde avec son frère Maurice, puis un second, en 1903-1904, avec un autre frère, Hugo. En 1907, à 29 ans, elle rencontre Charles Doughty-Wylie, qui est marié. La liaison qui se noue entre eux est impossible et finit tragiquement. Charles trouve la mort aux Dardanelles en avril 1915.

DE JÉRUSALEM À BAGDAD

Célibataire, définitivement, Gertrude Bell renonce aux règles de convenance qui pourraient faire sourire le lecteur d'aujourd'hui, mais qui se sont longuement imposées à elle. En 1900, à 32 ans, alors qu'elle se trouve à Jérusalem, elle explore les environs de la ville seule et campe, sans escorte ni chaperon. Puis elle s'élance. « *Je vais à Pétra,* écrit-elle à ses parents. *Je vous l'aurais télégraphié pour demander votre permission, mais il n'y a pas de poste de télégraphe plus près que Jéricho.* » L'excursion de quelques jours l'a enthousiasmée ; elle repart pour le djebel Druze. Mais cette fois-ci, elle équipe son cheval d'une selle masculine et fait tailler une jupe-culotte qui lui évite de monter en amazone, tout en restant « *élégante et décente* », comme elle l'écrit à Florence. « *Jamais, jamais plus je ne voyagerai autrement habillée. C'est la première fois que je suis à mon aise sur un cheval !* » Plus tard, elle apprend à monter le dromadaire. « *C'est la plus charmante des bêtes ; on la monte avec seulement un licol que le plus souvent on noue lâchement au pic de la selle. La grande selle douce, la* shedad, *est si confortable et si facile qu'on n'est jamais fatigué. On se prélasse, on mange, on observe le paysage avec les jumelles ; on pourrait presque dormir.* » Longtemps, tout semble toujours un amusement pour Gertrude Bell qui n'a de cesse d'apprendre et de découvrir.

Ainsi, depuis son voyage à Pétra, elle songe à s'investir dans l'archéologie. En 1904, elle s'installe à Paris pour suivre les leçons de Salomon Reinach (1858-1932), membre de l'École française d'Athènes et alors directeur du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. À la fin de l'année, elle s'embarque pour le Levant et l'année suivante, elle quitte Beyrouth pour se lancer dans une exploration archéologique de la région. De sa première expérience dans le désert, de Jéricho à Antioche, elle tire un récit, *The Desert and the Sown* (1907). En 1909, elle entreprend un nouveau voyage et descend la vallée de l'Euphrate vers Bagdad. Après ce périple, elle publie un nouveau livre, *Amurath to Amurath* (1911), et en février 1911, elle repart à travers le désert de Syrie pour compléter son étude du palais abbasside d'al-Ukhaydir. En mars, elle est à Karkemish, l'antique capitale hittite au nord-est d'Alep, où elle retrouve Reginald Campbell Thompson, l'assistant de David Hogarth, l'archéologue le plus connu d'Oxford et conservateur de l'Ashmolean Museum, et «*un jeune homme appelé Lawrence*» – le futur Lawrence d'Arabie. Les fouilles britanniques ont aussi un objectif politique: précéder les Allemands, qui sont en train de construire le chemin de fer vers Bagdad. Peu importe, on prendra le temps de remettre à sa place la visiteuse. Gertrude Bell est soumise à un feu roulant de questions par Reginald Thompson et Lawrence qui, comme celui-ci l'a raconté, cherchent à lui montrer l'étendue et la supériorité de leurs savoirs. Ils l'entreprennent sur une multitude de sujets: les architectures byzantine, romaine, hittite et assyrienne, le folklore grec, l'ethnologie mésopotamienne, la poterie préhistorique, les techniques de l'âge du bronze, le mouvement Jeunes-Turcs, le prix des chameaux, les coutumes funéraires assyriennes, les méthodes de fouilles allemandes, le chemin de fer de Bagdad… «*Il s'agissait d'une sorte de hors-d'œuvre et quand il fut terminé* (elle devenait de plus en plus respectueuse)*, nous nous sommes fixés sur sept ou huit sujets et nous l'avons interrogée à propos de chacun d'eux.*» Mais encore une fois, Gertrude Bell impressionne.

UNE ANTI-FÉMINISTE FAROUCHE

Cependant, on aurait tort de penser que le mode de vie de Gertrude Bell a fait de celle-ci une sympathisante de la cause féministe. Elle n'est pas seulement opposée à l'extension du droit de vote aux femmes, elle est farouchement une «anti». En 1912, présidente de la section du nord de l'Angleterre de la National League for Opposing Woman Suffrage, elle joue un rôle très actif dans la campagne contre le mouvement suffragiste, organisant des réunions et des manifestations. En 1914, dans la préface de *Palace and Mosque at Ukhaidir*, elle annonce qu'elle abandonne l'archéologie, qui demanderait



Gertrude Bell et Fayçal Ibn Hussein, le roi d'Irak (au premier plan) en 1922. Elle est alors sa conseillère et vient de créer le Musée national irakien.



Lors de la conférence du Caire de 1921, Gertrude Bell pose devant le Sphynx, entourée de Winston Churchill et Lawrence d'Arabie.

l'implication de toute une vie: «*Je dis adieu à un terrain d'étude qui, quatre années durant, a été mon occupation principale.*» Mais elle ne renonce pas au désert. Au contraire. En 1913, Gertrude Bell a traversé le Néfoud jusqu'à Ha'il. Ceinte de son rempart, au milieu d'une oasis, la ville est alors la capitale d'un émirat important, fondé par Abdallah ibn Rachid en 1835. Gertrude Bell plante ses tentes dans la cour du palais d'été de l'émir, au milieu de celles des pèlerins persans en chemin vers La Mecque. Avec l'émir, elle discute des voyageurs anglais qui s'étaient déjà aventurés dans la région, mais aussi des affaires du désert, notamment des rivalités avec les Al Sa'oud. Le désert qui s'étend de la Syrie jusqu'au cœur de l'Arabie est loin d'être vide et les tensions géopolitiques entre tribus comme entre dynasties rivales sont importantes. Mais là, elle n'est pas la bienvenue: les oulémas sont opposés à sa présence et les intrigues de palais planent comme une menace. Dans son journal, elle se laisse aller à une certaine lassitude. «*Comprenez la cause de ma dépression. Je crains qu'une fois arrivée au terme du voyage, je ne puisse regarder en arrière en me disant: ça valait la peine; plus probablement je me retournerai et je dirai: j'ai perdu mon temps.*» Elle renonce à aller plus au sud et décide de remonter vers la Mésopotamie, à Bagdad. Pourtant, ce sont bien les renseignements glanés au cours de ce voyage qui ont fait d'elle une aide si précieuse pour le gouvernement britannique.

PROMUE «ORIENTAL SECRETARY»

Lorsque la guerre éclate au début du mois d'août 1914, Gertrude Bell s'engage dans la Croix-Rouge à l'hôpital de Boulogne-sur-Mer. Elle doit retrouver les soldats dont les familles sont sans nouvelles. Jusqu'en novembre 1915, lorsqu'elle reçoit une lettre de David Hogarth, en poste à Londres. On a besoin d'elle et de ses connaissances de l'Arabie du Nord. Elle s'embarque et retrouve là-bas, entre autres, Thomas Lawrence. Un bulletin d'information commence à être rédigé, l'*Arab Bulletin*, auquel elle contribue. Mais les choses sont compliquées, y compris entre les différents

De la Syrie au cœur de l'Arabie, les tensions entre dynasties rivales font qu'elle n'est pas la bienvenue.



«Nous avons passé une extraordinaire journée avec Ibn Séoud. Il est magnifique à regarder, avec son mètre quatre-vingt-dix, et d'une immense dignité.»

pouvoirs britanniques. En 1916, Gertrude Bell est invitée à se rendre à Delhi auprès du vice-roi des Indes, lord Hardinge, mécontent de l'intrusion de l'Arab Bureau du Caire dans les affaires d'Arabie et plus encore dans celles de Mésopotamie, où les troupes britanniques ont débarqué dès 1915. Faut-il soutenir le chérif Hussein de La Mecque ou bien Ibn Séoud à Riyad? Et comment se concilier les chiites de Mésopotamie si on soutient la création d'un État sunnite en Arabie?

Gertrude Bell est envoyée à Bassora, auprès de sir Percy Cox. Mais elle y souffre: malaria, bronchite... Elle ne rentre pas en Angleterre. Elle est désormais commissaire politique (*political officer*), avant d'être promue conseillère aux Affaires étrangères pour l'Orient (*Oriental secretary*). Elle convainc Percy Cox d'inviter Ibn Séoud (fondateur de l'Arabie saoudite) à Bassora, qui accepte. « *Nous avons passé une extraordinaire journée avec Ibn Séoud, qui est une des personnalités les plus frappantes que j'ai rencontrées. Il est magnifique à regarder, avec son mètre quatre-vingt-dix, et d'une immense dignité. Nous lui avons montré nos trains, nos moteurs, nos aéroplanes, nos explosifs, notre défense anti-aérienne, nos hôpitaux, nos dépôts, tout. Il était admiratif, mais jamais bouche bée. Il posait d'innombrables questions et faisait des commentaires pertinents. C'est un grand homme. J'aimerais que nous puissions lui transmettre la science de la paix, en plus du reste, mais nous devrions la pratiquer nous-mêmes d'abord, en espérant que le reste suivra. Qu'en sera-t-il? C'est une question ouverte de savoir si nous ne faisons pas plus de mal que de bien à ces gens, surtout maintenant que notre civilisation s'écroule. Mais nous ne pouvons les laisser seuls; ils ne le seraient pas de toute façon, et, quel que soit votre sentiment, le monde bouge, même en Arabie.* »

En 1901, Gertrude Bell organise une rencontre entre Sir Percy, diplomate britannique et Abdel Aziz ibn Séoud, futur roi de l'Arabie Saoudite.

L'IRAK, CRÉÉ DE TOUTES PIÈCES

En mars 1919, elle est à Paris pour les conférences de la Paix, de même que Lawrence. Mais elle dérange et doit regagner Londres, avant de repartir à Bagdad dès 1920 avec le titre d'administrateur civil du mandat. En mars 1921, Gertrude Bell est au Caire, avec Winston Churchill, Percy Cox, Thomas Lawrence. On s'y entend sur les nouvelles entités politiques des anciens territoires ottomans passés sous mandats britannique et français. Fayçal, le fils aîné du chérif de La Mecque, vient d'être chassé de Damas, dont il avait fait la capitale de son royaume arabe. Les Britanniques lui donnent un royaume créé de toutes pièces, l'Irak, tandis que son frère Abdallah est installé à la tête d'un autre territoire taillé dans le désert, la Transjordanie. Leur père est conforté, au moins momentanément, à La Mecque, capitale du royaume du Hedjaz. Plus au nord, la Syrie et le Liban passent sous domination française. Quant à la Palestine, les promesses diverses et contradictoires laissent déjà entrevoir des complications à venir. Tout ceci désole Gertrude Bell. Mais elle n'y peut rien. Elle repart à Bagdad où elle devient un temps la conseillère du roi Fayçal. En 1922, elle crée le Musée national irakien. Mais en 1925, elle n'est plus que la directrice honoraire du département d'archéologie. Sa gloire s'est dissipée; et elle est malade, affaiblie. Son frère Hugo meurt. Elle écrit alors à son père: «*Quel monde lugubre, n'est-ce pas? Je sens souvent que je n'aurais pas la force de l'affronter s'il n'y avait mon travail, et je suis sûre que vous ressentez la même chose. Je pense à vous, mois après mois, depuis cette terrible douleur et comprends que l'écoulement des mois fait peu de différence. J'aimerais venir cet été, mais je suis sûre qu'une fois là-bas, je ne voudrais plus repartir et je veux finir mon travail d'abord. Vraiment, je sens que je dois le terminer, personne d'autre ne peut le faire à ma place. Pourtant, elle est si solitaire, mon existence ici – on ne peut pas rester seul toute sa vie. En tout cas, je pense que, moi, je ne peux pas.*»

Gertrude Bell s'éteint une nuit d'été, en juillet 1926, sur les bords de l'Euphrate, d'une overdose de barbituriques. Peut-être s'est-elle donné la mort.

* Les traductions sont empruntées au livre de Christel Mouchard, *Gertrude Bell. archéologue, aventurière, agent secret*, Tallandier, 2015.

VINCENT CAPDEPUY

« La réalité géographique de la Terre m'obsède… Je suis prise à jamais dans les lignes de force de l'aiguille aimantée. »

ELLA MAILLART

CONTEMPORAINES

20E-21E SIÈCLES



© Delphine Lebourgeois

Avec les voyageuses du passé, elles partagent la curiosité, le courage et l'endurance. De l'humour, une bonne plume et l'œil du photographe complètent souvent leur portrait. Mais les aventurières modernes sont surtout, désormais, des scientifiques, des universitaires, des sportives de haut niveau. Certaines sont des légendes, comme l'ethnologue et résistante Germaine Tillion, entrée au Panthéon en 2015, l'anthropologue américaine Margaret Mead, l'écrivaine-voyageuse suisse Ella Maillart ou Jane Goodall, la primatologue anglaise qui nous a accordé un entretien pour ses 90 ans. Au Japon, l'alpiniste Junko Tabei, première femme à gravir les sept plus hauts sommets de la planète, inspire les jeunes filles. Comme, au Népal, Pasang Lhamu Sherpa, morte juste après avoir atteint le toit du monde. L'aventure ne va pas sans sa part de tragique.

« Plus le chemin est difficile, plus il est enrichissant »



ENTRETIEN AVEC **Caroline Riegel**

Dans une passionnante Histoire des grandes exploratrices, *à qui elle rend hommage, Caroline Riegel livre ses réflexions sur le voyage au féminin.*

© Emmanuel Armand

Quelle voyageuse êtes-vous? Vous dites avoir trois vies parallèles…

Ma première vie est celle d'ingénieure de génie civil. Je me suis spécialisée dans la construction de barrages, le choix d'un métier passion. C'est un milieu de grande expertise, au croisement des domaines de la géologie, de la mécanique, de l'hydraulique… Chaque chantier est une aventure extrême qui mêle la technique et l'humain. J'ai travaillé dans des régions très isolées, en Équateur, au Québec, en Ouganda, sur les rives du Nil blanc, au Pakistan… À 28 ans, j'ai passé une année en forêt vierge au Gabon; cette première expérience de la jungle a produit sur moi un véritable choc culturel face à un monde si éloigné des fonctionnements et des normes occidentales!

> **J'ai passé une année en forêt vierge au Gabon; cette expérience a produit sur moi un véritable choc culturel.**

Quelles sont vos deux autres vies?

J'ai toujours eu l'envie de voyager davantage et de poursuivre cette quête de découverte du monde et des autres. En 2004 et 2005, j'ai traversé l'Asie «au fil de l'eau» du lac Baïkal au golfe du Bengale, à dos de cheval ou de chameau dans le désert de Gobi en Mongolie, avec un âne en terre ouïghoure, ou sur une bicyclette indienne le long du Gange durant la mousson, jusqu'au Bangladesh…

Mon but était de n'emprunter que des transports en commun ou traditionnels, et de vivre au plus près de gens qui s'adaptent aux divers visages de l'eau alors que, ironie des temps modernes, je prends aujourd'hui l'avion pour rejoindre mes chantiers ou faire voyager mes amies nonnes rencontrées durant ce grand voyage! La vie est un équilibre de compromis en permanence!

Des nonnes tibétaines que vous allez désormais retrouver chaque année?

C'est le troisième volet de ma vie de voyageuse. Depuis vingt ans, je séjourne chaque année auprès de celles qui sont devenues mes meilleures amies. Il s'agit d'une communauté d'une douzaine de nonnes dans une vallée du Zanskar (Inde) à 3500 mètres d'altitude, longtemps isolée et fermée en hiver, au cœur de la culture bouddhiste tibétaine. Elles n'ont que peu de ressources, mais vivent dans

Caroline Riegel est écrivaine et réalisatrice. Membre de la Société des explorateurs. Elle a publié *Du Baïkal au Bengale* (2 vol., Phébus, 2008) et réalisé des films plusieurs fois primés: *Semeuses de joie* (2015), *Zanskar, les promesses de l'hiver* (2021), *Ouganda, aux sources du Nil* (2019). Elle vient de publier *Une histoire des grandes exploratrices* (Glénat, 2023) offrant une cinquantaine de parcours singuliers de femmes aventurières des 19e, 20e et 21e siècles.

une très grande harmonie. Dans ces régions très démunies, on ne survit pas tout seul et pour les femmes, jusqu'à maintenant, soit il fallait se marier, soit, si on savait lire le tibétain, devenir nonne. Grâce au film que j'ai réalisé avec elles (*Les Semeuses de joie*, 2015) et aux activités de l'association Thigpsa (1). Nous avons construit une école, un réservoir d'eau, et j'ai pu leur faire découvrir l'Inde puis la France, leur offrant ainsi de nouvelles perspectives sur un monde qui s'impose désormais à elles.

Parmi les exploratrices que vous citez dans votre dernier livre, quelles ont été vos grandes inspiratrices?

Mon cheminement est nourri de nombreux récits d'exploration, majoritairement masculins, il faut bien l'admettre puisque les femmes exploratrices étaient très peu connues. Lors de ma récente expédition en Antarctique, les mots d'Isabelle Autissier comme ceux de Jean-Baptiste Charcot (1867-1936) me revenaient entre les icebergs. En traversant l'Asie, les récits d'Ella Maillart (1903-1997, *p. 58*) et de Bernard Ollivier m'accompagnaient, et j'ai été très marquée par les exploits d'Alexandra David-Neel (1868-1969, *p. 40*). Toutes les exploratrices dont on commence à parler aujourd'hui ont laissé un héritage: elles ont écrit des récits de leurs voyages, ont parfois noué des relations avec des diplomates, ont été reconnues par les sociétés savantes et certaines pouvaient obtenir une indépendance financière telle Alexandra David-Neel qui publiait la relation de ses périples dans les journaux occidentaux. D'autres, très nombreuses, restent inconnues, car elles n'ont pas laissé de traces.

Était-ce plus difficile de voyager pour une femme que pour un homme aux 19e et 20e siècles?

Les grandes voyageuses des siècles précédents appartenaient pour la plupart à des familles aisées. La découverte du monde, plus d'un siècle et demi en arrière, semblait facile pour les plus fortunés d'Europe, notamment les femmes de l'époque victorienne. La Hollandaise Alexine Tinne (1835-1869, *p. 36*) par exemple était une riche rentière. Elle a pu financer une caravane d'une centaine de personnes pour aller explorer une partie du Nil blanc sans que personne y trouve à redire. Elle a cependant été exclue du cercle des explorateurs du Nil, bien injustement.

Le plus compliqué pour ces femmes, à une époque où le pouvoir appartenait quasi exclusivement aux hommes, était de faire valider leurs découvertes ou de faire reconnaître leurs exploits. Gertrude Bell (1868-1926, *p. 48*) par exemple a travaillé pour les services secrets britanniques, elle a « cofondé » l'Irak avec Lawrence d'Arabie, qui l'admirait beaucoup, et c'est ce seul nom qui a été retenu.

Aujourd'hui, la multiplication des frontières et des contrôles rend les voyages plus difficiles aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Des zones en guerre ou devenues trop dangereuses compliquent les démarches administratives, et rentrer du Gabon par les transports en commun comme je l'ai fait il y a vingt-deux ans est devenu impossible.

Les voyageuses du 21e siècle rencontrent-elles des discriminations de genre?

Un premier constat est que les hommes n'ont jamais été critiqués sur leur tenue, ce qui n'est pas le cas pour les femmes. Les premières alpinistes n'avaient pas le droit de porter des pantalons par exemple, alors qu'aujourd'hui, une femme qui grimpe en jupe serait traitée d'irresponsable. Les tenues des femmes ont souvent été critiquées, la forme n'est jamais la bonne! C'est pourquoi elles ont passé leur temps à essayer de se légitimer sur le fond: montrer l'intérêt de leurs découvertes, faire connaître leurs recherches ou leurs exploits sportifs.

> **Pour être une exploratrice, il est nécessaire de faire preuve d'une volonté de transgression.**

À 20 ans, je n'admettais pas qu'il puisse exister des différences de genre. Quelques réflexions surprenantes m'en ont cependant fait prendre conscience (« *Un chantier au Pérou pour une femme, c'est trop risqué* »). En réalité, pour être une exploratrice, par le passé comme aujourd'hui, il est nécessaire de faire preuve d'une volonté de transgression, d'un zeste de ruse, de ténacité et d'humour. C'est en slalomant au gré des revers endurés qu'une femme peut prétendre inscrire sa destinée sur une mappemonde!

La discrimination peut se faire aussi de manière plus positive: on peut attirer des gestes d'aide et de protection, en raison de notre « nature féminine ». Beaucoup de gens ont envie d'aider lorsqu'ils sont en confiance. En définitive, je n'ai jamais ressenti de grosses craintes en tant que femme dans mes voyages, dans la mesure où savoir ce qu'on fait et pourquoi on le fait confère une certaine force. ●

(1) Pour en savoir plus sur cette association, voir le site de l'autrice: www.carolineriegel.org

---

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTINE FOURNIER

Ella Maillart

1903-1997

— L'Asie au cœur

Par **Caroline Riegel**

Elle-même grande voyageuse, Caroline Riegel nous offre ce portrait d'une de ses inspiratrices, la Suissesse Ella Maillart, pour qui l'exploration inlassable de l'Asie fut surtout un périple intérieur.

Elle m'a accompagnée sur le terrain comme nul autre, là-bas sur les sentiers nus et poussiéreux des hauts plateaux d'Asie, dans ce qui était encore le Far West de la Chine en 2003: le désert du Takla-Makan, terre des minorités ouïghoures. En 1935, lorsqu'Ella parcourt la région, la révolte musulmane gronde. Le Turkestan chinois est particulièrement peu sûr et son approche est si périlleuse que le gouvernement chinois a omis de l'interdire. Sa caravane traverse six mois durant le bassin du Tsaidam, région rude et pauvre, pour éviter les militaires, puis le Xinjiang et ses oasis interdites jusqu'à Kashgar et s'achève au Pamir. Soixante-neuf ans plus tard, c'est à la lecture des mots d'Ella que je savoure ma présence dans ses pas. Et j'entends les échos de Peter Fleming (1907-1971), son flamboyant compagnon de route, claironner que «*personne n'aura plus la chance, nulle part dans le monde, de faire un voyage tel que celui-là*». Il avait tellement raison, cet Écossais dont la vie inspira le personnage de James Bond ! Et alors même que je vivais une aventure extraordinaire à mon tour, je rêvais qu'elle soit de la trempe de celle de cet improbable duo: hors du temps, au rythme lent et éprouvant des caravanes de chameaux. Si voyager ouvre l'horizon, il expose aussi à l'implacable réalité des mondes et des groupes ethniques dont la culture se meurt sous vos yeux curieux. Est-ce pour cela qu'Ella est allée chercher plus loin encore sa vérité intérieure, quelque part entre le silence et le vide ?

D'ordinaire, un voyageur au long cours doit avoir moult anecdotes à raconter pour épater les invités autour d'une table bien garnie. Il est de bon ton de pouvoir ébahir son assemblée de détails croustillants, terrifiants ou exotiques, ceux-là mêmes qui forgent un récit à succès où l'explorateur est bel et bien le héros intrépide. Alors, une personne qui paraphe son propre récit à Nicolas Bouvier (1929-1998), un des plus grands écrivains voyageurs, de cette phrase déroutante : «*Un voyage où il ne se passe rien, mais ce rien me comblera toute ma vie*», intrigue à bien des égards (1) !

J'ai lu beaucoup de récits de voyage avant de partir à mon tour, mais rien n'est comparable à ceux qui vous accompagnent sur les chemins d'un ailleurs tant désiré. Leurs auteurs deviennent des mentors, des guides, des anges gardiens. Pour moi ce fut un duo qui aurait eu beaucoup à partager si seulement ils avaient pu se rencontrer : Ella Maillart et Bernard Ollivier (2), journaliste écrivain d'aujourd'hui. «*J'ai souvent pensé qu'une des raisons principales du voyage est de développer en nous le sens de cette solidarité, de cette unité sans laquelle notre monde moderne aura de la peine à vivre.*» Avec de tels propos, Ella était visionnaire ! Bernard est de la même trempe. Ils m'ont inspirée parce que leurs valeurs et leur intégrité me sont plus chères que leurs voyages extraordinaires, qui ont pourtant totalement contribué à dessiner les miens. Parce que leur force intérieure, leur aura, leur

«Une seule chose compte, c'est l'engrenage magnifique qui s'appelle le monde.»


ASIA
AUTHENTIC IMPERIAL
ASIA



En 1925, Ella Maillart (au fond) vogue vers la Crète pour y faire des fouilles archéologiques.

enthousiasme et leur œuvre de vie sont exemplaires à mes yeux. Parce que la peine d'Ella à écrire ses récits a soulagé la mienne.

DE LA MER AU DÉSERT

Ella s'est forcée à écrire, cet immobilisme lui était contre nature, elle, la sportive de haut niveau. La photographie en revanche était bien plus plaisante. Mais grâce à ses efforts, elle nous a légué sept mille clichés et huit récits forts, honnêtes, dépourvus d'emphase et d'exagération. Leurs lignes racontent le cheminement d'une femme qui a parcouru le monde géographiquement puis spirituellement. «*Bien sûr, on s'enfuit en voyage à la recherche de l'étendue. Mais l'étendue ne se trouve pas, elle se fonde. Et l'évasion n'a jamais conduit nulle part.*» Ces mots d'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), de l'avis même d'Ella, résument sa propre vie! Au départ, horrifiée par la Grande Guerre, elle chercha à s'échapper de l'Europe. Son épopée commence à l'école de la mer. Mais les grandes traversées rêvées dépendent de sa meilleure amie Miette, dont la maladie et le mariage mettent un point d'arrêt aux aventures maritimes. Ella change de cap pour l'est et découvre la jeunesse russe, puis le Caucase… et la vie nomade, à laquelle elle s'identifie: une vie en mouvement, une vie frugale dont elle fera sa vertu, sa ligne de conduite.

Son voyage le plus impressionnant est sa traversée de la Chine, de la Mongolie et du Tibet avec Peter Fleming en 1934-1935. Un voyage hors norme raconté par l'un et l'autre de manière indépendante, une aventure vécue très différemment par chacun des protagonistes. Peter chasse et pense à son futur mariage, Ella s'émeut des peuples indigènes dont elle regrette de ne pas pouvoir pénétrer plus profondément la vie.

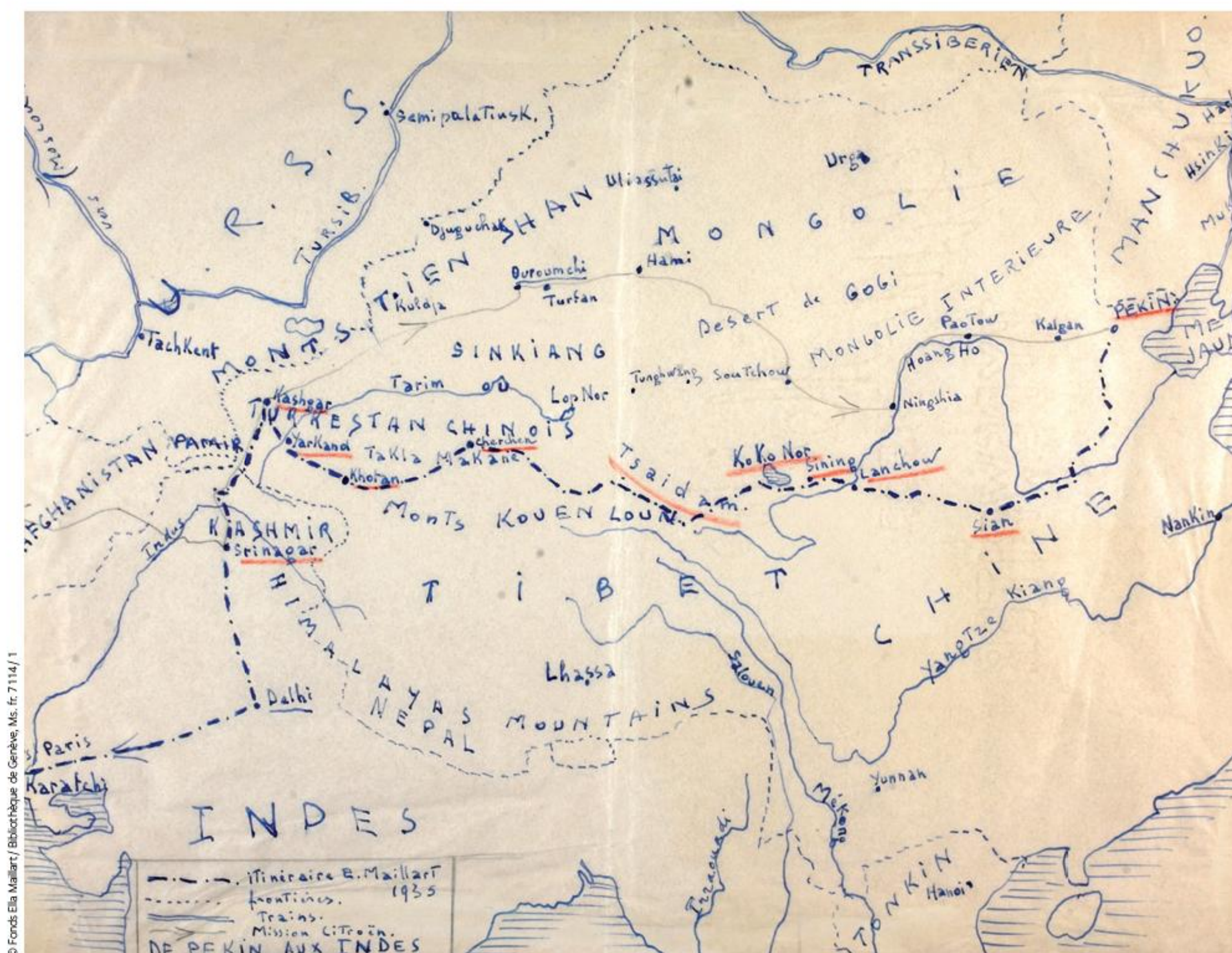


Ella Maillart en 1935, dans la province chinoise du Tsing'Hai, au nord du Tibet.

Le périple suivant, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, la mène sur la Route de la soie en Ford, d'Europe en Afghanistan. Elle forme une fois de plus un étonnant duo avec sa riche amie toxicomane, l'écrivaine Annemarie Schwarzenbach (1908-1942). Le voyage intérieur se fait de plus en plus ardent. «*Je sais d'expérience que courir le monde ne sert qu'à tuer le temps. On revient aussi insatisfait qu'on est parti. Il faut faire quelque chose de plus*», dit-elle. Ce plus est une quête spirituelle qu'elle poursuit en Inde durant les cinq années de la Seconde Guerre mondiale, auprès de grands sages comme Ramana Maharshi (1879-1950). L'Inde sera son dernier effort pour apprendre à conserver l'état d'apaisement et de plénitude acquis aux confins de l'Asie centrale… Elle s'installe ensuite dans les montagnes de son enfance, à Chandolin, dans le Valais suisse, où elle s'efforce de vivre heureuse dans un modeste chalet face aux cimes enneigées. Elle ne manque pas de retourner en Asie, comme au Népal, deux fois par an, accompagnant des groupes, car il faut bien vivre. Elle s'éteint paisiblement à 94 ans en expliquant à ceux qui restent: «*Je meurs, je vais être libre.*» Ella n'avait plus peur: «*Peur de quoi? S'arrêter de respirer, ce n'est pas bien dangereux.*» «*Une seule chose compte, c'est l'engrenage magnifique qui s'appelle le monde.*»

L'ART DE DÉPASSER LES FRONTIÈRES

Enfant chétive, puis grande sportive, elle avait le mouvement dans la peau, et ne supportait aucune dépendance: «*La réalité géographique de la Terre m'obsède. Je sens autour de moi la vie des latitudes, dotées chacune de sa couleur spé-*



Carte autographe de l'itinéraire d'Ella Maillart de Pékin aux Indes en 1935. Elle racontera cette traversée dans *Oasis interdites*.

ciale. Pas une de mes pensées qui ne soient en quelque sorte orientées vers l'un des points cardinaux. Je suis prise à jamais dans les lignes de force de l'aiguille aimantée.»

Mais Ella fut bien plus qu'une voyageuse en quête d'horizon, de différence, de sport et d'exotisme. Sa véritable quête fut son intense désir de paix dans le monde. Au-delà des apparences d'une vie de loisir éternel, elle fit en sorte que son chemin de vie la transforme, l'élève vers une conscience d'humanité particulièrement aiguisée. «*Nulle part ailleurs, je n'ai écouté avec plus d'intensité le ronflement de la brise déchaînée descendre des grandes montagnes. C'était peut-être parce que j'étais libérée de ma fièvre de voir le pays caché par l'horizon. Je n'étais plus fière d'avoir réussi par mes seuls efforts à transformer le monde en un terrain de jeu à ma merci. S'il n'y avait pas eu deux hommes qui tissaient à quelque distance, je serais tombée à genoux pour remercier mes yeux de si bien voir*», écrit-elle en Afghanistan. Ce qu'elle ressentit en chemin, à la rencontre du monde, de son infinie beauté, de la diversité des cultures et du cœur des hommes, elle le transforma en lumière intérieure.

L'héritage d'Ella Maillart est l'apprentissage d'un art singulier: celui de dépasser les frontières. D'abord physiques, pour la sportive inépuisable qu'elle fut. Géographiques, avec des voyages époustouflants aux confins de l'Orient. Sociales, en s'affranchissant des conventions de la société genevoise. Et enfin spirituelles, pour trouver cette harmonie tant désirée entre le monde intérieur et le monde extérieur, vivre pleinement l'unité du monde dans l'instant présent. Telle fut la vie de cette citoyenne du monde, exploratrice éperdument libre, dont le regard au bleu clair perçant trahissait à lui seul une force d'amour infini, comme les horizons qu'elle a tant pourchassés. ●

«Pas une de mes pensées qui ne soit orientée vers l'un des points cardinaux.»

(1) Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Droz, 1963.
(2) Bernard Ollivier, *Longue marche*, 3 tomes, Phébus, 2000, 2001 et 2003.

Odette du Puigaudeau

1894-1991

— Une aristocrate anticonformiste

Comme son contemporain Théodore Monod, la petite noble bretonne a d'abord cherché l'aventure en mer avant de découvrir les peuples du Sahara. Elle suit la grande caravane du sel, devient archéologue, spécialiste de la Mauritanie, et s'éteint au Maroc, quasi centenaire.

Lorsque Monique Vérité, conservatrice à la Bibliothèque nationale, vient interviewer Odette du Puigaudeau à la fin de sa vie à Rabat (Maroc), celle-ci déclare à propos de ses explorations: «*Je suis venue, pieds nus et les mains vides, avec le désir d'établir des contacts et de gagner l'amitié. J'ai eu tout à apprendre des Maures, et ils ont eu plus d'influence sur moi que j'en ai eu sur eux.*» Que la petite aristocrate bretonne, née en 1894 à Saint-Nazaire, termine sa vie oubliée de ses contemporains dans une maison marocaine, témoigne d'un destin hors du commun. Elle fut archéologue, ethnologue, exploratrice, reconnue comme une des plus éminentes spécialistes de la Mauritanie de son temps.

Son enfance passée en Bretagne lui a apporté une solide culture générale, mais aussi un ennui profond qu'elle veut effacer en partant à l'aventure. Elle rejoint d'abord Paris en 1920 et travaille comme dessinatrice, puis journaliste. Elle s'embarque à la fin des années 1920 sur des campagnes de pêches des navires bretons – pêche à la crevette, thoniers ou langoustiers – et en ramène des reportages inédits. Elle est une des premières femmes à suivre des pêcheurs sur une campagne entière, pendant trois mois. C'est dans la capitale, en 1931, que sa route croise celle de Marcelle Borne-Kreutzberg (1886-1977), qui prendra le nom de Marion Sénones, et qui devient sa compagne de vie, mais aussi de voyages. Odette est alors journaliste et cherche des collaborations, Marion est secrétaire de rédaction au journal *Ève*. Ensemble, elles décident de partir vers de nouveaux horizons et prennent la direction du Sahara en 1933. Le couple s'organise: Odette à la plume, Marion au dessin pour livrer le récit de leurs aventures. Elles sont ambitieuses et veulent médiatiser leurs explorations. Elles partent à la recherche de matériel archéologique de l'époque



Odette du Puigaudeau débarque à Ouessant, au port de Lampaul en 1931.

Dans le désert mauritanien en 1934, départ pour Chinguetti et une expédition de 2500 km (Odette du Puigaudeau à gauche et Marion Sénones à droite).



néolithique pour retracer la vie préhistorique au Sahara. Pour cela, elles ont reçu en amont de leur départ des indications livrées par Théodore Monod, autre grand explorateur de son temps. Il suit les recherches d'Odette du Puigaudeau durant toute sa vie et lui conseille de passer une thèse, ce qu'elle n'accomplit finalement pas.

LA GRANDE CARAVANE DU SEL

Début janvier 1934, elles montent à dos de chameau à Mamghar, un village de la côte atlantique mauritanienne, et s'élancent pour 2500 kilomètres sur leurs montures accompagnées par des nomades du désert. De ce premier voyage à travers les déserts, Odette du Puigaudeau tire un récit qui lui ouvre les bras de la notoriété : *Pieds nus à travers la Mauritanie*, publié en 1936. Marion Sénones signe les dessins qui illustrent l'histoire écrite par sa compagne et le livre obtient en 1937 le grand prix de l'Académie française. Le voyage a été écourté à cause de problèmes de santé pour les deux femmes, Odette doit même être amputée d'une phalange. Elles ne renoncent pas pour autant, et repartent en juillet 1934 pour 2000 autres kilomètres, en voiture cette fois-ci. Sur leur chemin, elles amoncellent quantité de documents qui serviront plus tard à la rédaction d'articles archéologiques : recensement de gravures et peintures rupestres, ossuaires, pointes de flèches, perles de pierre… En tout, Odette donne plus de 100000 objets récoltés lors de différents voyages au Muséum national d'histoire naturelle de Paris à la fin de sa carrière.

En 1936, elles sont au Maroc pour des recherches archéologiques et suivent la grande caravane du sel. Elles reviennent sur les terres mauritaniennes quelque temps plus tard et se lancent dans un voyage de plus d'un an entre décembre 1936 et janvier 1938. Ce second voyage fait l'objet de trois livres, tous publiés dans les années 1940. La Seconde Guerre mondiale marque un temps d'arrêt à leurs expéditions qui reprennent juste après. Elles repartent sur les routes de Mauritanie en 1949, 1951 et 1960. Devenues des spécialistes de la Mauritanie, elles animent en même temps des conférences ethnologiques ou archéologiques sur ce pays qu'elles ont tant parcouru. Dans les livres qu'Odette du Puigaudeau tire de ses voyages, elle rend hommage aux peuples du Sahara, qu'elle admire et dont elle considère qu'ils lui ont tant appris. Son engagement va jusqu'à prendre position pour les processus de décolonisation, ce qui lui vaut les foudres des autorités françaises. En 1961, elles s'exilent au Maroc, notamment à cause des idées politiques que porte Odette. Dans cet autre pays, Odette prend la tête du Bureau de préhistoire marocain. Quant à Marion, son indissociable compagne dont il ne nous reste que les dessins, elle décède en 1977.

Elle rend hommage aux peuples du Sahara, qu'elle admire et dont elle considère qu'ils lui ont tant appris.

La fin de vie d'Odette du Puigaudeau n'est pas à la hauteur de ses ambitions. Oubliée, elle demeure au Maroc, dans une villa au milieu des dessins de Marion, alors qu'elle-même le confessait, elle aurait voulu accomplir « *quelque chose de grandiose* ». Ce quelque chose de grandiose, elle l'a fait, embrassant les modes de vie des Maures pour mieux comprendre le désert de l'intérieur, livrant des récits ethnologiques et récoltant un matériel archéologique infiniment précieux au cœur de contrées difficiles d'accès. Mais c'est sans doute le manque de reconnaissance de tout ce travail de pionnière qui teinta d'un sentiment d'amertume et d'inachevé les dernières décennies de sa longue vie. ●

CHLOÉ RÉBILLARD

Margaret Mead

1901-1978

— L'anthropologue à scandale

Célèbre pour son étude sur les îles Samoa où elle décrit un exemple de société tolérante, Margaret Mead est considérée comme la figure de proue de l'anthropologie culturaliste et la fondatrice des études de genre, malgré les polémiques engendrées par ses travaux.

Dans la véranda de la maison de la famille Holt sur l'île de Ta'u où elle a pris ses quartiers, Margaret Mead accueille des jeunes Samoans venus faire la fête et profiter des lieux. Des fleurs d'hibiscus ornent le portrait de son directeur de thèse, Franz Boas, et elle remplit d'observations des cahiers noirs à carreaux rapportés de New York. De ces mois passés auprès des adolescents, et surtout des adolescentes des îles polynésiennes, l'anthropologue Margaret Mead tire en 1928 l'ouvrage *Adolescence à Samoa*. Sans doute son livre le plus lu, celui qui a fait sa réputation, mais aussi celui qui donna lieu – bien plus tard dans les années 1980 – à des polémiques sur les données recueillies par la jeune anthropologue.



© Hulton Archive / Getty Images

Conférencière renommée, Margaret Mead au micro de la radio des Nations unies.

UN MIROIR CRITIQUE POUR LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

« *J'ai découvert que la chose la plus ennuyeuse au monde est d'écouter quelqu'un vous parler de votre propre spécialité.* » Il semblerait qu'à sa descente du bateau qui l'amenait aux îles polynésiennes de Samoa en août 1925, Margaret Mead ait eu affaire à un officier de marine en plein *mansplaining*, cette pratique qui consiste à expliquer à une femme des choses qu'elle sait déjà, voire dont elle est experte. Mais la jeune femme de 23 ans qui arrive sur les îles après avoir soutenu une thèse en anthropologie, avec une bourse en poche pour étudier le passage à l'adolescence dans les populations de Samoa, n'est pas de nature à se laisser raconter son sujet d'études. Cette ambassadrice de l'anthropologie culturelle, formée par Franz Boas, s'est tout au long de sa carrière interrogée sur les différenciations de genre au sein des sociétés qu'elle étudie, dans l'objectif de tendre un miroir critique à la société américaine, encore très puritaine. Que ce soit dans ses études ou dans sa vie privée, elle revendique une forme de liberté pour les femmes, s'intéresse à leurs droits ou encore à leur sexualité. Elle-même bisexuelle, elle est convaincue que la plupart des êtres humains peuvent être attirés par les deux sexes. Elle se marie à trois reprises sans rester dans le cadre normé de la monogamie, entretenant des relations avec plusieurs amants et amantes, dont Ruth Benedict, une autre anthropologue américaine qui fut un des grands amours de sa vie.

Lorsqu'en ce mois d'août 1925, elle descend du bateau qui l'a conduite vers l'archipel qui sert de cadre à sa recherche, elle est la première femme anthropologue à réaliser une étude de terrain auprès de populations non occidentales.

Durant les mois qui suivent son arrivée, elle s'accoutume

© Bettmann / Getty image



Aux îles de l'Amirauté en 1953: l'Océanie fut le principal terrain de recherches de Margaret Mead.

Elle décrit l'adolescence à Samoa comme un moment de liberté, en particulier sexuelle, après l'enfance et avant le mariage.

à la vie sur l'île de Tutuila. Elle mange les mets locaux, des oursins ou des pigeons sauvages accompagnés de racines de taro gluant, elle respire l'odeur des fleurs de frangipaniers et apprend la langue assise en tailleur sur les galets d'une maison samoane. Ce n'est qu'en novembre 1925 qu'elle quitte l'île principale – plus américanisée que les autres et donc moins intéressante pour comprendre le fonctionnement social des Samoa – pour rejoindre l'île de Ta'u. Dans son ouvrage écrit à partir de ce séjour, elle décrit l'adolescence à Samoa comme un moment de liberté, en particulier sexuelle, après l'enfance et avant le mariage. La jeune Samoane est décrite comme bénéficiant d'une grande liberté, favorisant «*les rencontres sous le palmier*» entre jeunes désireux de s'adonner aux joies du sexe.

DE SAMOA À LA NOUVELLE-GUINÉE

Margaret Mead ne s'arrête pas à ce premier essai à Samoa. Devenue conservatrice au Musée américain d'histoire naturelle en 1926, le succès de son livre *Adolescence à Samoa* lui permet de bénéficier d'une reconnaissance à la fois scientifique mais aussi du grand public. Elle repart bientôt en Mélanésie, à quelque 5000 kilomètres de l'île Tu'a. Direction cette fois-ci les îles de l'Amirauté au nord de la Nouvelle-Guinée. De nouveau, elle s'intéresse aux enfants et adolescents plus qu'aux adultes. Pour étudier les enfants de l'île de Manus, dans le village de Pere où elle se retrouve entre 1928 et 1929 avec son nouveau mari l'anthropologue néo-zélandais Reo Fortune, elle leur fournit du papier et des crayons de couleurs – une nouveauté totale pour eux – pour qu'ils puissent dessiner. Elle réunit ainsi plus de 35000 dessins d'enfants, un corpus sans précédent et une innovation dans ses méthodes.

Sur ce nouveau terrain d'étude, elle observe les jeunes sauter dans les lagons, jouer et interagir entre eux avec une question en tête: quels sont les traits comportementaux innés et ceux hérités de l'environnement dans lequel grandissent les individus? Depuis ses études, elle est persuadée que l'hypothèse de la transmission héréditaire de

En 1964, Margaret Mead devient conservatrice au Musée d'histoire naturelle de New York où elle crée la salle des Peuples du Pacifique.

l'intelligence est une impasse scientifique. L'eugénisme est alors en vogue parmi les sciences sociales aux États-Unis, mais l'anthropologie culturelle, courant auquel appartient Margaret Mead, s'y oppose. Elle profite de ce voyage pour affiner cette intuition et la confronter au réel.

Dans son deuxième ouvrage, *Une éducation en Nouvelle-Guinée* (1930), issu de ce travail, elle montre que ce sont les sociétés dans lesquelles les enfants grandissent qui influencent leur caractère et propose une classification des cultures en quatre points «cardinaux»: «prévenant possessif», «prévenant réceptif», «circonspect réceptif» et «circonspect possessif». Cette publication achève de lui ouvrir les portes des conférences savantes et de la rendre célèbre auprès du grand public.

Margaret Mead est en avance de plusieurs décennies sur les études de genre et sera une inspiration pour des penseuses telles que Judith Butler.

UNE APPROCHE RÉSOLUMENT CULTURALISTE

Elle continue ses recherches toujours en creusant le sillon de son idée fondamentale: comportements et personnalité sont le produit de la culture et l'éducation. Elle repart vers les îles lointaines en 1931, de nouveau en Nouvelle-Guinée où elle passe plus d'un an, jusqu'au printemps 1933. Elle étudie trois tribus distinctes dans une perspective comparatiste et en tire plusieurs ouvrages dont *Mœurs et sexualité en Océanie* (1935). Ses sujets favoris figurent en bonne place dans les pages du livre. Pour elle, les différences entre hommes et femmes sont des constructions sociales. Ce que nous appelons désormais «genre» émerge dans ses récits sous le terme «sexe social». La différenciation sexuée est une construction comme une autre qui est apprise par les individus. Elle compare trois sociétés de Nouvelle-Guinée, les Arapesch, les Chambuli et les Mundugumor. Dans ces cultures pourtant proches géographiquement, elle montre de profondes différences dans la manière de sociabiliser les enfants. Ainsi, selon elle, les Arapesch valorisent les comportements doux et altruistes quel que soit le sexe de l'individu. À l'inverse, les Mundugumor sont un exemple de déchaînement agressif, tandis que les Chambuli représentent la position intermédiaire, avec une différenciation en fonction du sexe: doux chez les femmes et agressif chez les hommes. Cette approche constructiviste du sexe connaîtra par la suite un retentissement important dans les études féministes. Margaret Mead est en avance de plusieurs décennies sur les études de genre et sera une inspiration pour des penseuses telles que Judith Butler.

Entre 1936 et 1939, elle se rend à Bali avec son troisième mari, l'anthropologue Gregory Bateson. Ils écrivent à quatre mains l'ouvrage *Balinese Character* (1942) et réalisent le film *Transe and Dance in Bali* (1952). Leur travail est une fois encore innovant, davantage sur la forme que sur le fond: c'est une étude d'anthropologie visuelle qui mêle textes et images. Le sujet de l'étude reste quant à lui dans la droite ligne des thèses de Margaret Mead: il s'agit de comprendre comment un enfant né à Bali devient Balinais.

La scientifique bénéficie alors d'une renommée mondiale grâce à ses ouvrages, ses conférences et également à cette petite phrase prononcée en 1949 dans un appartement parisien et qui connaît une vaste postérité: «*Un petit groupe de citoyens engagés et réfléchis est capable de changer le monde. D'ailleurs rien d'autre n'y est jamais parvenu.*» Elle est aussi une des pionnières de la prise de conscience du changement climatique, et ce dès 1974 quand elle donne une conférence intitulée «L'atmosphère: menacée et menaçante», qui alerte sur les émissions anthropiques de gaz carbonique et sur le réchauffement du climat. Elle meurt quelques années après en 1978 des suites d'un cancer.

CONTROVERSE AUTOUR DE SAMOA

Ce n'est que plusieurs années après sa mort, en 1983, que va s'ouvrir une controverse sur son travail concernant notamment son premier terrain d'étude, les adolescents de Samoa. Le Néo-Zélandais Derek Freeman attaque le travail de Margaret Mead. Ses critiques sont très virulentes et jettent l'opprobre non seulement sur les travaux de l'anthropologue américaine, mais sur toute l'anthropologie sociale et culturelle. Pour Freeman, Margaret Mead s'est totalement trompée: la liberté sexuelle n'existe pas à Samoa, où règnent contrainte, oppression des chefs, délinquance adolescente... Les hommes par exemple y sont hantés par l'ambition de violer une vierge. Derek Freeman va jusqu'à arguer qu'il faudrait étudier les sociétés humaines sur le modèle des sociétés animales car tout est «*biologique*». Ce premier coup d'épée dans la réputation de la star des sciences sociales ne lui est pas fatal tant son adversaire est caricatural dans sa critique. Néanmoins, la


© Bettmann / Getty image

« Un petit groupe de citoyens engagés et réfléchis est capable de changer le monde. »

question de la méthodologie utilisée par Margaret Mead est dès lors questionnée et fera l'objet d'autres analyses. Il apparaît que la jeune scientifique qui débarque à Samoa en 1925 n'a pas su déchausser les lunettes occidentales pour observer la société polynésienne. Le mythe du bon sauvage revisité à la sauce liberté sexuelle sous les palmiers imprègne le récit de Margaret Mead. Il reprend une image d'Épinal véhiculée depuis le 18e siècle sur le libre amour des Polynésiens. Il est reproché à Margaret Mead d'être imprégnée d'un «paternalisme occidental», finalement assez méprisant. La liberté sexuelle qu'elle a cru observer à Samoa est en large partie un mythe qu'elle a contribué à forger. Elle n'est encore elle-même qu'une jeune femme tout juste sortie de ses études lorsqu'elle passe ces neuf mois sur les îles polynésiennes où elle ne remet ensuite jamais les pieds. Sa jeunesse peut excuser en partie son erreur mais son approche méthodologique, qui tend à généraliser à l'excès à partir de cas individuels, se retrouve dans certaines de ses études ultérieures. L'œuvre de Margaret Mead est ainsi inégale: parfois franchement critiquable d'un point de vue scientifique, elle est parsemée de fulgurances géniales qui marquent l'histoire des sciences sociales. ●

CHLOÉ RÉBILLARD

Germaine Tillion

1907-2008

— Le courage de l'engagement

Spécialiste de l'Aurès, Germaine Tillion plaidait pour une ethnologie nourrie de l'aventure du chercheur. Déportée à Ravensbrück, cette patriote convaincue, figure de la Résistance, qui a lutté contre la torture en Algérie, est entrée au Panthéon en 2015.

L'engagement pour la France, semble avoir toujours animé Germaine Tillion. En 1914, elle n'avait que 7 ans mais, apprenant que l'Empire allemand envahissait les États voisins, elle voulait déjà défendre son pays: «*La nuit, je rêvais de m'engager comme chien de guerre*», confie-t-elle dans des écrits publiés à titre posthume.

Germaine Tillion fut d'abord une ethnologue renommée pour la connaissance de ses terrains en Algérie dont elle continua d'observer les évolutions durant toute sa longue vie. En 1934, sa première mission la conduit dans l'Aurès pour étudier les populations berbères. Ayant appris la langue avant de partir à l'École des langues orientales de Paris, elle parcourt à cheval les montagnes de cette région pour recueillir contes, légendes et coutumes de vie des habitants de villages isolés. Les Ouled Abderrahmane, agriculteurs et éleveurs transhumants, deviendront le sujet de sa thèse qu'elle devait effectuer sous la direction de Marcel Mauss. Ses séjours dans les villes, telles que Batna ou Biskra, lui font aussi prendre conscience de l'attitude raciste de la bonne société française installée là-bas.



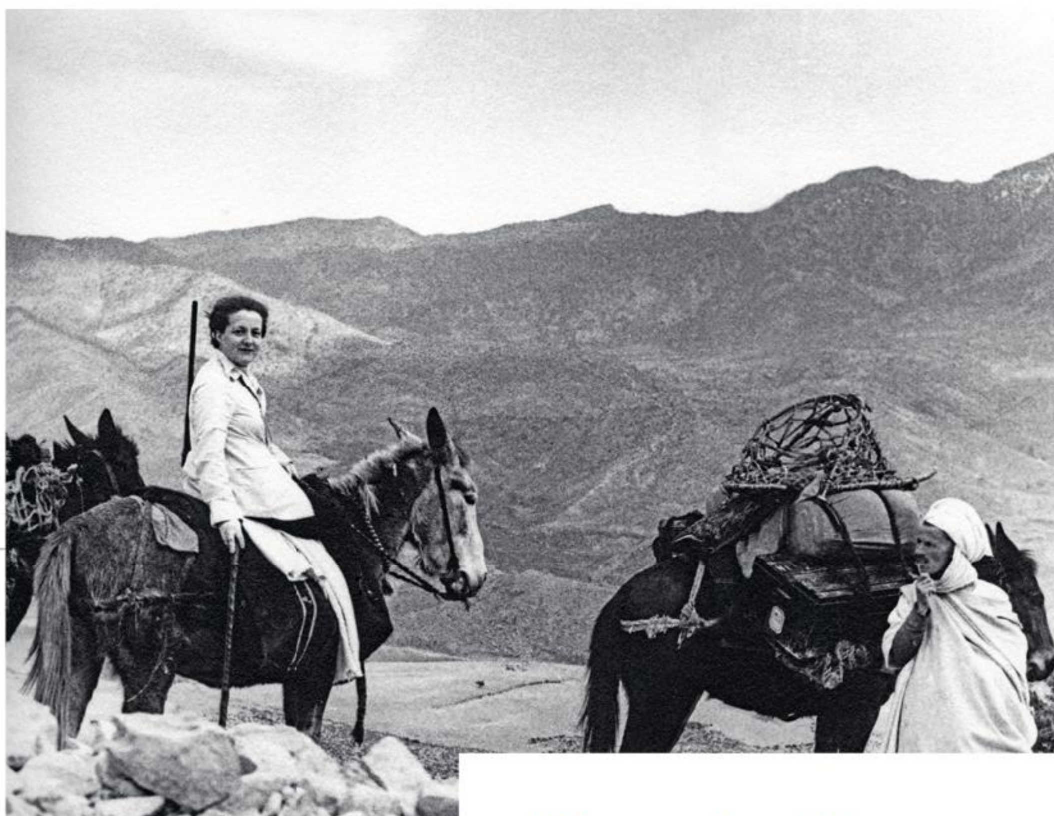
Germaine Tillion en 1985.

© Louis Monier / Gamma-Rapho / Getty Images

RÉSISTANCE ET DÉPORTATION

Au début de la guerre, en 1940, après quatre missions dans l'Aurès, elle met entre parenthèses ses recherches doctorales pour apporter son aide à la Croix-Rouge française. Elle rencontre à cette occasion Paul Hauet, colonel à la retraite (1866-1945). Ensemble, ils forment un noyau de résistants qui s'associera rapidement à celui du colonel Dutheil de la Rochère, puis à ses collègues du musée de l'Homme, où Germaine Tillion travaille. Lorsque Paul Hauet est arrêté fin 1940, elle se retrouve seule pour gérer l'organisation. Le réseau s'occupe de faire des faux papiers, de transmettre des informations à Londres, d'organiser des évasions de prisonniers, d'héberger des parachutistes anglais, et même de «*liquider des traîtres*». Les connaissances nouées lors des missions en Algérie permettent de faire évader certaines personnes pourchassées par le régime nazi.

Germaine Tillion est dénoncée et arrêtée en 1942. Elle est emprisonnée à la Santé à Paris puis à Fresnes. En bonne ethnologue, elle consacre son temps à décrire et compter les heures, les mouvements des prisonniers... Elle se lance dans la rédaction de sa thèse à partir de ses notes de mission dans l'Aurès. Accusée d'avoir «naturalisé» des nazis (c'est le terme que lui livre le traducteur lors de ses interrogatoires), elle est déportée à Ravensbrück, dans le camp des résistants. À la Libération, elle sort vivante des camps. Mais sa mère, déportée en même temps qu'elle, n'a pas survécu. De plus, dans cette épreuve, elle a perdu son précieux manuscrit de thèse (qu'elle ne parviendra jamais


Germaine Tillion, sur la route entre Tagoust et Menâa. en Algérie, pays qu'elle ne cessera d'arpenter de 1934 aux années 1970.

© Association Germaine Tillion

à réécrire). Elle retrouve goût à la vie en se lançant dans le recueil de données sur les activités de résistance.

Envoyée en 1954 par l'islamologue Louis Massignon, professeur au Collège de France, pour une nouvelle mission d'observation dans le département de Constantine sur les effets de la guerre d'Algérie, elle revient sur les lieux qu'elle a étudiés vingt ans auparavant. Elle constate alors la détérioration de la société traditionnelle des Ouled Abderrahmane dont la production agricole est devenue de plus en plus précaire. Elle dénonce alors la «*clochardisation de la population algérienne*», visible dans l'apparition de bidonvilles et l'exode rural.

À son retour, Jacques Soustelle (1912-1990), alors gouverneur général de l'Algérie lui confie la responsabilité de son cabinet chargé des affaires sociales et éducatives. En 1957, elle passera trois mois chez les Touaregs avant de rentrer à Paris. Elle enquête alors sur les prisons et la torture exercée par l'armée française. Cet événement ébranle ses convictions: elle s'aperçoit que sa patrie peut être un redoutable bourreau. Elle s'engage à nouveau en créant des centres sociaux en Algérie contre la pauvreté, en tant que médiatrice entre les représentants de l'armée française pour les convaincre de renoncer aux tortures et aux exécutions, et pour persuader les forces du FLN de ne plus recourir au terrorisme.

DU CŒUR DANS LA SCIENCE

DU CNRS à l'EHESS, son activité d'ethnologue se poursuit sur les sociétés méditerranéennes et l'ethnologie du Maghreb; elle accomplit une vingtaine de missions en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, prend position pour l'émancipation des femmes et la suppression de l'excision.

Elle prend position pour l'émancipation des femmes et la suppression de l'excision.

Patriote, Germaine Tillion est aussi une ethnologue qui a défendu une vision des sciences humaines à contre-courant de son époque, marquée par la montée du mouvement structuraliste. Les anthropologues vantaient les mérites des descriptions «objectives», libérées de tout sentiment personnel, pour aligner les sciences humaines sur le modèle des sciences «dures». Nourrie par ses expériences de terrain dans l'Aurès ou encore celles de la guerre, Germaine Tillion considère que l'ethnologie doit intégrer l'aventure du chercheur. Avec elle, la connaissance se «*vit*» et se «*regarde*». À ceux qui s'interrogent sur ses motivations à vivre dans le Sahara, l'ethnologue invite à tenter cette expérience pour comprendre: «*Car il existe, entre les pays sévères et l'effort qu'ils exigent, une proportion juste, un accord qui se décrivent mal, mais qui rassasient les cœurs*», explique-t-elle.

Décédée à 101 ans, Germaine Tillion a légué plusieurs écrits remarquables. Son attitude de résistante engagée pour la justice et la vérité lui a valu d'entrer au Panthéon en 2015. ●

MAUD NAVARRE

Article précédemment publié dans *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 49 (décembre 2017/janvier-février 2018).

Anita Conti

1899-1997

— Océanographe lanceuse d'alerte

«La Dame de la mer», c'est le surnom prestigieux donné à Anita Conti par les marins qu'elle a côtoyés. Première femme océanographe de France, elle a passé une grande partie de sa vie sur des navires de pêche au hareng ou à la morue. Cette océanographe autodidacte ne considère pas la mer seulement comme un terrain de recherches mais comme une ressource précieuse et fragile.

Née dans une famille aisée, Anita Conti vit une jeunesse épanouissante. Elle grandit avec l'amour des livres et du voyage. Son père, médecin hygiéniste, lui donne le goût du sport et du plein air. La famille se rend fréquemment en Bretagne – région qui gardera une place particulière dans le cœur d'Anita. Elle réalise très jeune ses premières croisières et se passionne pour l'observation des poissons.

Jeune adulte, elle exerce le métier de relieuse d'art pour lequel elle se révèle extrêmement douée. Son travail est remarqué à tel point que sa carrière semble assurée. Mais la mer ne la quitte pas. En parallèle, elle publie des articles dans plusieurs périodiques de premier plan, raconte des expéditions, parle des animaux marins. Un de ses textes alerte le public quant aux conditions d'hygiène dans les parcs d'ostréiculture. Il attire l'attention d'Édouard Le Danois, directeur de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes (devenu depuis l'Ifremer). Ce dernier propose à Anita ce qu'elle a toujours attendu: une place à bord d'une expédition océanographique.

Elle embarque ainsi à bord du premier navire français dédié à l'étude des mers et se voit chargée des prélèvements et des mesures. Bien que ne disposant pas des diplômes nécessaires, elle s'est forgé une solide culture scientifique dans le domaine. Anita mène des observations



Anita Conti, autoportrait, entre 1941 et 1945.

Elle dénonce *«ce pillage aveugle qu'on nomme la pêche»* et plaide pour des méthodes plus respectueuses.

des techniques de pêche, et a l'idée – inédite à l'époque – de dresser des cartes des zones poissonneuses pour aider les pêcheurs.

1939. Les nations d'Europe entrent en guerre, mais Anita n'entend pas renoncer à l'océan. Elle se porte volontaire auprès de la Marine. Problème: à cette époque, aucun navire militaire n'accepte les femmes. Une autorisation spéciale lui permet de déroger à la règle. Anita participe aux opérations de déminage dans la Manche et la mer du Nord à bord de bateaux de pêche – dont les coques en bois ont l'avantage de ne pas faire détonner les mines allemandes. Après la reddition de Pétain, elle se met au service du gouvernement d'Alger et de la France libre. Toujours sur les flots, mais désormais dans le but d'assurer l'approvisionnement des civils et des Alliés en Afrique. Sous les tropiques et sans moyen de réfrigération, acheminer du poisson de l'océan jusqu'aux marchés intérieurs est un défi. Alors elle imagine une méthode de salaison qui garantit la préservation des prises. Nourrir sans gâcher, telle sera toujours son ambition.

À BORD DES BATEAUX DE PÊCHE

Après la guerre, Anita voyage à bord tant de navires scientifiques que de chalutiers. En 1952, elle embarque avec des pêcheurs de morue direction l'Amérique du Nord. Un navire morutier, c'est cinquante hommes de tous métiers qui cohabitent sur une usine flottante pendant plusieurs mois. Anita est la seule femme mais elle est parfaitement intégrée. Rien ne la distingue des hommes, ni la tenue ni les horaires de travail. Quand les marins remontent le chalut, soit huit à dix fois par jour, elle est sur le pont, relève des mesures, prend des notes. À l'heure des repas, comme tout un chacun, elle prélève des morceaux de poissons sur les rebuts qui jonchent le pont. Elle a pour seuls loisirs les moments de convivialité partagés avec les marins, au cours desquels elle aime écrire. De ce voyage, elle tire un livre rédigé comme un journal de bord. Elle y raconte la vie rude des marins, pour lesquels elle témoigne d'une véritable admiration. Ses photographies emplies d'humanité montrent des instants de labeur et de camaraderie.



Après des années passées sur les mers, Anita Conti laisse 40000 photos d'archives sur le travail de la pêche.

Paru en 1953 et titré *Râcleurs d'océans* (rééd. en 2017), son livre sonne comme une alerte. Elle y dénonce «*ce pillage aveugle qu'on nomme la pêche*» et plaide pour des méthodes plus respectueuses des ressources marines. L'ouvrage est un succès de librairie et lui permet de faire entendre son message. Encore plus inacceptable que la faim, pour elle, est le gaspillage des poissons. Précurseure de ce qu'on appelle aujourd'hui la pêche raisonnée, elle cherche et propose des moyens de pêcher tout en assurant la survie des espèces.

Anita Conti laisse derrière elle d'importantes archives (40000 photos, 10 films, des centaines de pages), un message au monde, et de précieux souvenirs à tous ceux avec qui elle a voyagé. ●

THIBAULT LE HÉGARAT

Ada Blackjack

1898-1983

— La force inuit

Embauchée comme couturière pour une expédition dans l'enfer glacé du grand nord, ses ressources et sa ténacité en feront la seule survivante de la mission.



Ada Blackjack et son fils Bennett en 1923. Elle vient de survivre à une mission de deux ans dans l'Arctique.

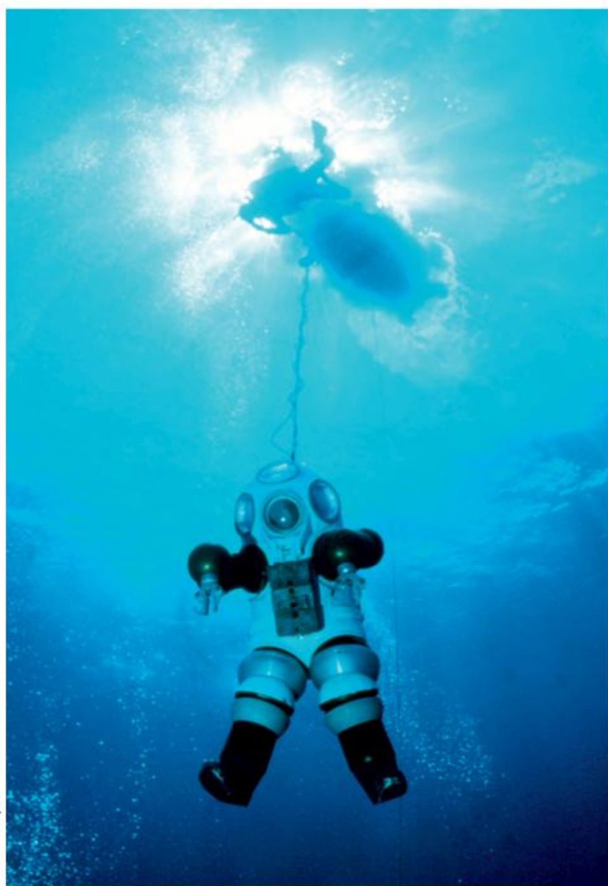
En 1921, un homme qui se présente comme un grand explorateur de l'Arctique, Vilhjalmur Stefansson (1879-1962), met sur pied une expédition de survie sur l'île Wrangel, située entre l'Alaska et la Russie. Il y envoie quatre jeunes hommes et une femme, Ada Blackjack. Au terme de deux années éprouvantes, elle sera la seule survivante de la mission.

Ada est une Inuite – son nom de naissance est Deletuk –, mais elle a été séparée des siens à 8 ans, puis élevée dans un pensionnat chrétien où elle a reçu une éducation à l'occidentale et une formation aux tâches domestiques. Coupée de sa culture natale, Ada n'a pas les savoirs qui permettent aux autres Inuits de survivre aux conditions extrêmes de l'Arctique. Si elle a été embauchée pour l'expédition vers l'île Wrangel, c'est en tant que couturière, car réparer les vêtements est indispensable dans un environnement aussi rude.

La mission tourne à la catastrophe. Les vivres s'amenuisent et l'île Wrangel, véritable enfer glacé, n'offre presque aucune ressource. Ada est maltraitée et exploitée par ses «compagnons», et doit tout faire: chasser, cuisiner, couper le bois… Pris par les glaces l'hiver, l'îlot ne peut être ravitaillé. Craignant la famine, trois des hommes quittent le camp, laissant Ada veiller le quatrième dont la santé décline.

Quand en 1923 un navire aborde l'île, Ada est la dernière encore en vie. Elle doit sa survie à ses ressources et sa ténacité, et sans doute à l'espoir de retrouver son petit garçon. C'est pour lui payer des soins qu'elle avait accepté cette mission.

Les journaux se font l'écho de son périple, mais Ada ne recherche pas la célébrité. Contrairement à Vilhjalmur Stefansson, qui exploite commercialement les notes qu'Ada a prises, sans rien lui reverser en retour. La suite de sa vie, Ada préférera la passer loin de toute aventure. ● **T.L.H.**



En 1979, Sylvia Earle a établi le record du monde de plongée sans attache: 381 m.



Sylvia Earle

NÉE EN 1935

Sa majesté des profondeurs

L'océanographe américaine Sylvia Earle (née en 1935) totalise 7000 heures de plongée sous l'océan et il est probable qu'elle aurait aimé y passer encore plus de temps. «*Je ne suis jamais déçue quand je plonge. Je vois toujours quelque chose que je n'avais jamais vu, que personne n'avait jamais vu auparavant*», s'enchante Sylvia.

Passionnée très tôt par la nature et les océans, elle entreprend de brillantes études jusqu'à l'obtention d'un doctorat de biologiste marine. Toutefois, le début de sa carrière est ralenti par les préjugés sexistes de ses collègues masculins. En 1969, elle postule pour participer au projet «Tektite». L'objectif: vivre deux semaines dans un petit habitat sous-marin, quinze mètres sous la surface. Sa participation est refusée au motif qu'une présence féminine serait gênante pour les hommes. Qu'à cela ne tienne, l'année suivante elle propose de mener la mission «Tektite II» avec une équipe uniquement féminine. L'entreprise est un succès.

À compter des années 1970, Sylvia acquiert une grande renommée et collabore avec de prestigieux organismes de recherche. En parallèle de ses activités de chercheuse, elle s'associe à des ingénieurs pour concevoir de nouveaux modèles de submersibles motorisés. Elle a tant marqué son domaine que ses pairs l'ont surnommée «Her Deepness» (Sa majesté des profondeurs).

Elle a sensibilisé à l'importance des écosystèmes marins.

Sylvia est également douée pour partager sa passion et attirer l'attention du public. À travers ses ouvrages, ses documentaires et ses conférences, elle a sensibilisé à l'importance des écosystèmes marins. Elle connaît leur fragilité et sait que le changement climatique aggrave la situation. Or, comme elle n'a de cesse de le rappeler, sans océans sains, pas de vie sur Terre. ● T.L.H.



Jéromine Pasteur

NÉE EN 1954

Chez les Indiens du Pérou

L'exploratrice française Jéromine Pasteur n'a pas 30 ans qu'elle a déjà navigué sur tous les océans. En 1984, elle rencontre le peuple Ashaninka au Pérou. Pour celle qui se sent partout en décalage, c'est une révélation: elle veut rester vivre avec eux. Elle est acceptée par la tribu du village de Parijaro et s'y intègre pleinement: elle adopte les coutumes, apprend la langue et la religion, travaille, noue des amitiés...

Jéromine est consciente des dangers qui menacent les Ashaninkas: la déforestation et les prédations des trafiquants. Elle rentre à Paris pour faire connaître cette culture et alerter les médias. Durant son séjour en France, en 1989, des terroristes du Sentier lumineux massacrent les habitants de Parijaro. Le drame affecte durement Jéromine Pasteur, qui se mobilise ensuite pour les survivants.

Comme ses inspiratrices des siècles passés, Jéromine perpétue la tradition d'écrire, de dire au monde son vécu et son expérience d'exploratrice. Elle plaide autant pour l'ouverture aux autres, la protection des peuples fragilisés, que pour la protection de la biodiversité. ● T.L.H.

Amelia Earhart

1897-1937

— Aviatrice charismatique

Première femme à traverser l'Atlantique en avion, cette américaine devient une star qui choisit très tôt de sortir des cadres imposés par les hommes. Malgré une fin tragique, elle a constitué une source d'inspiration pour des générations de femmes.

L'ivresse du ciel, c'est ce que ressent l'aviatrice américaine Amelia Earhart lors de son baptême de l'air. Elle a 23 ans et sa passion pour le vol ne la quittera plus. La jeune femme prend immédiatement des leçons de pilotage, économise pour s'acheter un petit avion, puis s'inscrit à des compétitions de voltige. C'est lors d'une de ces occasions qu'elle décroche son premier record d'altitude féminin. D'autres exploits vont suivre. Toute sa vie, Amelia Earhart donnera l'impression de voler non pour la célébrité, mais par pur plaisir, *For the Fun of It* (1932) ainsi qu'elle titre son autobiographie.

PREMIÈRE TRAVERSÉE

Un jour de mars 1928, un couple de mécènes anglo-américain lui propose de relever un défi: rien de moins que devenir la première femme à survoler l'Atlantique. Depuis l'exploit de Charles Lindbergh l'année précédente, plusieurs hommes ont réitéré la traversée, mais aucune femme n'y est encore parvenue. L'offre est inattendue: Amelia n'a que 500 heures de vol à son actif et sa technique n'est pas parfaite. Qu'importe, elle doit seulement être le visage de cette opération médiatique: les commandes sont confiées à deux hommes et Amelia ne sera que passagère. Elle accepte, même si les conditions ne sont pas celles dont elle aurait rêvé. Le trio relève le défi et, à son arrivée, Amelia vole bien malgré elle la vedette à ses deux compagnons. À compter de ce jour, Amelia a un statut égal à celui d'une star de cinéma. La presse et le public sont fascinés tant par son exploit que par sa personne. Les journalistes lui trouvent une ressemblance physique avec Charles Lindbergh, ce qui lui vaut le surnom de «Lady Lindy». Une icône est née. Dans l'Amérique des années folles, elle impose son style décontracté et incarne une autre féminité, plus moderne. Admirée par les femmes et désirée par les hommes, Amelia fait l'unanimité. Sa nouvelle réputation lui permet de voler selon ses désirs.



Amelia Earhart en 1937, avant la tentative de tour du monde avec escales durant lequel elle disparaît.

LA REVANCHE EN SOLITAIRE

Le rôle passif d'Amelia lors de la traversée de 1928 lui a laissé un sentiment amer. C'est pourquoi elle veut réitérer l'exploit seule. «*Je voulais prouver que je méritais au moins une petite fraction des compliments qu'on me faisait.*» Le 20 mai 1932, elle rallie l'Irlande depuis le Canada en moins de 15 heures. S'ensuit une tournée triomphale en Europe: réclamée par les chefs d'État, son portrait fait la une de nombreux magazines de mode. À son retour aux États-Unis, elle est accueillie en héroïne. À 34 ans, elle est au faîte de sa gloire.

Celle qui a été très tôt fascinée par les exploits féminins veut prouver à son tour que les femmes peuvent faire aussi bien que les hommes. C'est en ce sens qu'elle fonde une association de pilotes uniquement féminines, rejoint le National Women's Party et interpelle le président des



20 mai 1932, Amelia Earhart atterrit en Irlande après un vol héroïque de moins de 15 heures depuis le Canada.

Elle fonde une association de pilotes uniquement féminines et rejoint le National Women's Party.

États-Unis sur les droits des femmes. Lors de ses fréquentes conférences à travers le pays, elle encourage les femmes à abattre les barrières.

Indépendante et à l'écoute de ses envies, Amelia a choisi très tôt de sortir des cadres imposés par les hommes. Elle porte les cheveux courts, s'habille à la garçonne, est fière de savoir conduire une automobile et de connaître la mécanique. Si elle accepte d'épouser son agent et éditeur George Putnam, elle lui impose ses conditions: elle gardera son nom, ne veut pas d'enfant, s'autorise à aller voir ailleurs, et hors de question de renoncer à l'aviation.

L'AVENTURE JUSQU'AU BOUT

À 38 ans, le nouvel objectif de l'aviatrice est de réaliser le tour du monde. Peu d'hommes y sont parvenus, et aucune femme. «*Comme les fois précédentes, j'entreprends ce vol parce que j'en ai envie, et parce que j'ai le sentiment que certaines d'entre nous doivent accomplir quelque chose pour prouver ce dont toutes les femmes sont capables*», se justifie-t-elle.

L'objectif est de parcourir le globe en direction de l'est et en restant au niveau de l'équateur. 47000 km à parcourir en un mois. Le 1er juin, elle décolle à bord d'un Lockheed Electra, magnifique bimoteur tout de métal, accompagnée du mécanicien et navigateur Fred Noonan. À chacune de leurs étapes, l'accueil est chaleureux et l'aide précieuse. Au fil du temps toutefois, les deux coéquipiers voient leur santé sérieusement éprouvée par leur périple. Les escales sont courtes, juste assez longues pour faire des réparations, mais trop brèves pour se reposer comme il faudrait. Le 2 juillet, ils décollent une dernière fois et disparaissent au-dessus du Pacifique. L'hypothèse la plus probable est que l'avion s'est abîmé dans l'océan, même si les admirateurs les plus imaginatifs d'Amelia lui ont inventé d'autres destins.

Avec son tragique décès, si proche d'un exploit, on pourrait croire qu'Amelia Earhart a échoué aux portes de la gloire. Il n'en est rien: elle est bel et bien entrée dans la légende, et a constitué une source d'inspiration pour des générations de femmes. ●

THIBAULT LE HÉGARAT

Junko Tabei

1939-2016

— Pionnière sur le toit du monde

Après avoir gravi l'Everest, cette Japonaise a conquis les plus hauts sommets de chaque continent.



Junko Tabei lors de l'ascension du pic Korzhenevskaya (Pamir, Tadjikistan) en 1985.

« *J'étais tellement tendue que je pensais que j'allais devenir folle.* » Ces mots, la Japonaise Junko Tabei les prononce juste après avoir terminé l'ascension du mont Everest. À 36 ans, elle est la première femme sur le plus haut sommet du monde. «*J'ai beaucoup souffert physiquement et psychologiquement, mais dans cet état de souffrance, je savais qu'en continuant ainsi, pas à pas, j'arriverais au sommet.*»

À 60 ans passés, Elle obtient un diplôme universitaire en sciences environnementales.

Cette Japonaise, née en 1939, cinquième d'une famille de sept enfants, découvre la montagne à 10 ans lors d'une sortie scolaire. La passion qui l'animera toute sa vie vient de naître. Dans la société nipponne patriarcale, s'adonner à l'alpinisme n'est pas chose aisée pour une femme. La frêle Junko Tabei va surmonter les difficultés comme elle gravit les montagnes: à petits pas, en mesurant son effort pour garder son souffle.

Elle pratique l'alpinisme sur les montagnes du Japon, jusqu'au sommet du célèbre mont Fuji (3776 mètres). Elle épouse en 1969 un alpiniste rencontré lors d'une de ses ascensions et, ensemble, ils explorent les Alpes. La même année, elle fonde le club d'alpinisme Joshi-Tohan réservé aux femmes. Mal vues, les adhérentes peinent à trouver des fonds et doivent se contenter d'un matériel de bric et de broc. En 1970, elles réussissent néanmoins l'ascension de l'Annapurna III, un sommet mythique situé au Népal, à 7555 mètres d'altitude. Junko Tabei fait partie du voyage.

Elle entre dans l'histoire grâce à l'exploit qu'elle réalise cinq ans plus tard, être la première femme au sommet du mont Everest. Après avoir attendu quatre ans le permis, elle se lance sur les pentes du toit du monde, subit une avalanche au camp de base à 6300 mètres, mais parvient malgré tout à reprendre l'ascension jusqu'aux 8849 mètres. Elle atteint le sommet le 16 mai 1975 à 12h30, en compagnie du sherpa Ang Tsering. Son exploit en fait une figure médiatique, ce que la jeune mère de famille, peu encline à se mettre en avant, supporte mal. Elle ne fait plus appel à des sponsors pour la suite de ses aventures en alpinisme. En 1992, elle devient la première femme à avoir gravi les «sept sommets», soit les plus hautes montagnes de chaque continent. Au cours de sa vie, elle aura foulé 70 des cimes les plus élevées du monde.

Son rôle de pionnière ne s'arrête pas là. Elle dédie une partie de sa vie à la défense de l'environnement. En 2000, elle retourne sur les bancs de l'université à 60 ans passés pour obtenir un diplôme en sciences environnementales. Elle devient directrice de l'Himalayan Adventure Trust of Japan, participe à des expéditions pour ramasser les déchets laissés par les alpinistes, et s'érige contre la «touristification» de ces espaces sauvages. Elle meurt en 2016 d'un cancer. Un an avant sa mort, elle était encore sur les pentes du mont Fuji en compagnie de rescapés de la catastrophe de Fukushima. Alpiniste, écologiste avant l'heure, Junko Tabei aura laissé la marque de son piolet dans l'histoire himalayenne. ●

CHLOÉ RÉBILLARD

© John van Hasselt / Corbis / Getty Images



Pasang Lhamu Sherpa

1961-1993

Le destin tragique d'une Népalaise

Le mythe qui entoure Pasang Lhamu Sherpa est dû à la fois à son militantisme féministe, à ses capacités de communication et à son destin tragique. Première Népalaise à atteindre le toit du monde en 1993, elle perd la vie quelques heures après son exploit lors de la redescente.

Née en 1961 dans une famille de Sherpas – une ethnie d'origine tibétaine vivant dans l'est du Népal –, Pasang Lhamu est destinée à devenir une femme au foyer. Mais la jeune femme éprise d'alpinisme et amoureuse des montagnes où elle a grandi rêve d'assouvir son ambition: gravir l'Everest et inspirer d'autres femmes. Son père et son mari, tous deux guides pour les expéditions qui se montent dans la chaîne himalayenne, la soutiennent dans son désir. Elle tente par quatre fois l'ascension après avoir gravi d'autres sommets tels que le mont Blanc. En 1990, elle fait ses premiers pas sur les pentes de l'Everest, un essai peu concluant pour la Népalaise qui manque encore de technique. Le 22 avril 1993, à la tête de sa propre expédition, elle parvient au sommet de l'Everest, devenant la première Népalaise à atteindre le sommet. Elle meurt quelques heures après son exploit, durant la descente, alors que la météo a subitement tourné, passant d'un temps clair à des conditions dégradées.

Pasang Lhamu Sherpa devient un mythe au Népal et demeure un exemple cité par les femmes népalaises qui souhaitent marcher dans ses pas. Son décès donne lieu à des funérailles nationales, une statue est érigée à son effigie à Katmandou, des rues portent son nom et les écoliers népalais sont tous initiés à son destin hors du commun. Sa volonté sans faille de gravir le toit du monde l'a confrontée à de nombreux défis et conduite à endosser la cause de l'émancipation des femmes népalaises. Au-delà de sa propre vie, elle confiait vouloir inspirer d'autres femmes dans leur quête d'une plus grande égalité avec les hommes. Son parcours a aussi changé la donne pour les Népalais alpinistes, hommes et femmes confondus, puisqu'à la suite de son exploit et de son décès, le gouvernement décide de ne plus demander les 10000 dollars de droit au sommet pour les alpinistes autochtones qui se lancent dans les ascensions. Désormais, seuls les étrangers doivent s'acquitter de ce permis de grimper. Si sa postérité a été unanime au Népal, c'est aussi parce que Pasang Lhamu Sherpa a fait montre d'un réel talent de communication. D'autres femmes asiatiques ont entrepris l'alpinisme connaissant un destin moins retentissant. Ainsi, la Tibétaine Panthog qui fut la première femme à gravir l'Everest par la face nord, et la deuxième à atteindre le sommet quelques semaines seulement après Junko Tabei, a vu son ascension presque effacée de la mémoire collective. L'apport le plus important de Pasang Lhamu Sherpa est sans doute ce qu'elle avait souhaité de vive voix: ouvrir la voie de la haute montagne aux générations suivantes de femmes sherpas. ● C.R.



© Michael Clarke / Unsplash

Le 22 avril 1993, à la tête de sa propre expédition, elle parvient au sommet de l'Everest.



© Sophia Danenberg

Sophia Danenberg

NÉE EN 1972

Une femme noire au sommet

Le métissage, Sophia Danenberg connaît bien et pour cause. Née au Japon, à Okinawa, d'une mère japonaise et d'un père afro-américain, soldat dans l'armée états-unienne, elle grandit entre les pays de ses deux parents. Elle découvre l'alpinisme après ses études et devient complètement mordue de ce sport. À 34 ans, alors qu'elle devait initialement gravir le mont Cho Oyu, elle change d'idée une semaine avant son départ et décide de s'élancer pour grimper le toit du monde, l'Everest. Le 19 mai 2006, elle devient la première femme noire à atteindre le sommet et la première personne afro-américaine, tous genres confondus, à atteindre les mythiques 8849 mètres.

Selon une étude publiée en 2019 par l'American Alpine Club, à peine 1% des pratiquants de ce sport s'identifiaient comme Noirs. Sur les plus de 10000 personnes ayant atteint le sommet du mont Everest, les Noirs n'étaient qu'une poignée: six seulement, dont Sophia Danenberg – avant la cordée exclusivement composée de grimpeuses et de grimpeurs noirs qui est parvenue au sommet en 2022. L'alpinisme peine à s'ouvrir aux personnes noires et Sophia Danenberg fait partie des quelques sportives qui tentent de briser ce mur de glace. ● C.R.

Marion Chaygneaud-Dupuy



© Wilfried A. Desveaux/SdP

NÉE EN 1980

Nettoyer l'Everest, une vocation

Trois fois, Marion Chaygneau-Dupuy a atteint le sommet de l'Everest. Mais la Française fait peu de cas des records sportifs. Elle préfère compter en tonnes de déchets descendus. Car celle qui a suivi un enseignement pour devenir nonne bouddhiste s'est donné une mission: débarrasser les pentes himalayennes des déchets qui s'accumulent au fil des expéditions. Avec son équipe de l'association Clean Everest, elle a démarré un vaste chantier de nettoyage de l'Everest.

Elle passe son enfance en Dordogne, auprès de parents qui vivent en autarcie, retirés de la société de consommation. Elle arrive à Calcutta très jeune, en 1996, et entame des études dans un monastère bouddhiste en 1998. Elle s'installe ensuite à Lhassa, au Tibet, d'où elle organise des treks et ouvre de nouveaux sommets en tant que guide de haute montagne. Avec ses collègues tibétains, elle constate que les équipes d'alpinistes n'ont pas le même rapport à la montagne qu'eux: les Occidentaux viennent avec un objectif de dépassement de soi, visant uniquement le sommet, tandis que les Tibétains ont un rapport sacré à la montagne, à travers des traditions chamaniques. La quête de performance des Occidentaux ne s'embarrasse pas des poubelles qui jonchent le sol des camps de base.

La quête de performance des Occidentaux ne s'embarrasse pas des poubelles.

Entre 2013 et 2019, elle accompagne la campagne de nettoyage coorganisée avec les guides tibétains. Ils parviennent à redescendre dix tonnes de déchets de la face nord de la montagne, sous administration chinoise. Ce coup de balai sur les pentes de l'Everest aboutit à la rédaction d'une charte environnementale et à l'instauration d'un système de gestion des déchets par le gouvernement chinois. Désormais, soit les grimpeurs redescendent leurs déchets, soit ils s'acquittent d'une taxe environnementale qui permet de rémunérer une équipe locale pour évacuer leurs rebuts.

Ce que Junko Tabei avait pressenti – la nécessité d'intégrer le paradigme écologique dans l'himalayisme –, Marion Chaygneaud-Dupuy l'a mis en œuvre. ● C.R.


philosophie
magazine
HORS-SÉRIE
L'amour
au XXIe siècle
Comment s'y perdre,
comment s'y retrouver
L'attente avec André Comte-Sponville, la rencontre avec Claire Marin, le désir avec Pascal Bruckner, la passion avec Annie Le Brun, l'érotisme avec Jean-Luc Marion, l'engagement avec Clotilde Leguil, l'éternité avec Francis Wolff...



«J'ai eu la chance de faire ce que personne n'avait fait avant moi.»

ENTRETIEN AVEC **Jane Goodall**

Très sollicitée à l'approche de son 90e anniversaire, la primatologue Jane Goodall allait-elle pouvoir répondre aux questions écrites de Sciences Humaines*? Grâce au retard d'un avion dans l'hémisphère sud, elle a trouvé le temps de nous transmettre son message plein d'énergie, par l'intermédiaire de Gallitt Kenan, directrice du Jane Goodall Institute-France.*

Avez-vous le sentiment d'avoir vécu une vie d'aventurière?

Je ne sais pas si j'ai vécu une vie d'aventurière, mais j'ai vécu de très belles aventures, ça c'est sûr! La plus belle a commencé quand le célèbre paléontologue Louis Leakey m'a proposé de partir dans ce qu'on appelait à l'époque le Tanganyika, aujourd'hui la Tanzanie. Il m'a parlé d'un groupe de chimpanzés qui vivaient dans les forêts. Il m'a expliqué que c'était loin de tout et de tous, sauvage, hostile et que nul ne l'avait fait avant… C'était mon rêve, une telle aventure! Toute mon enfance, j'avais rêvé de vivre avec les animaux sauvages en Afrique. Et quelle aventure ce fut de vivre toutes ces années dans les forêts de Gombe!

Il y a quelque temps on m'a demandé si je pensais vivre encore des aventures à mon âge. Je pense que ma prochaine grande aventure, ce sera la mort, ai-je répondu. Eh oui! Après la mort, ai-je poursuivi, de deux choses l'une: soit il n'y a rien, et l'affaire est réglée. Soit il y a quelque chose, comme je le pense, et, dans ce cas, peut-on imaginer plus grande aventure?

Qu'est-ce qui était possible à vos débuts et ne l'est plus aujourd'hui?

Je crois profondément que presque tout est possible quand on le veut et qu'on travaille dur pour l'atteindre. Mais il est vrai que le monde a beaucoup changé.

Il y a soixante ans, mère Nature n'était pas aussi dévastée. Le changement climatique, la chute de la biodiversité, la sixième extinction des espèces rendent toute action tellement plus urgente. À l'époque, on agissait parfois dans l'urgence, afin de protéger par exemple la faune sauvage victime du *bushmeat*, c'est-à-dire la chasse, ou du trafic, mais il a fallu attendre le début des années 1970 pour réaliser que l'urgence était partout.

Sinon, à titre plus personnel, j'ai eu la chance de pouvoir faire ce que personne n'avait fait avant moi. Cela signifie que tout ce que je voyais était nouveau. Cette situation est devenue bien plus rare aujourd'hui…

Qu'est-ce qui est possible aujourd'hui et ne l'était pas autrefois?

Nous disposons aujourd'hui de merveilleux atouts. Les connaissances scientifiques étayées par exemple par le Giec sur le climat et l'IPBES sur la biodiversité rendent impossible le fait de se réfugier dans le déni. Nous connaissons la situation. Nous connaissons une partie de la solution. Et nous savons que nous devons agir collectivement et immédiatement.

«Le changement climatique, la chute de la biodiversité, la sixième extinction des espèces rendent toute action plus urgente.»

Depuis ses débuts, la science est au cœur du travail du Jane Goodall Institute (www.janegoodall.fr). Chaque avancée que nous réalisons nous permet de mieux protéger la trame de la vie qui relie tous les êtres vivants. Nous utilisons la science et la technologie d'une façon qui n'aurait pas été possible il y a seulement dix ou vingt ans. Nous ciblons les sites à conserver, évaluons l'état de l'habitat et suivons les progrès accomplis dans la restauration des terres pour en faire un habitat viable pour les chimpanzés. Et nous pouvons suivre les chimpanzés comme jamais auparavant. Les nouvelles technologies sont des outils merveilleux, mais il est important qu'ils restent des outils. C'est à nous de fixer le cadre éthique de nos recherches…

De plus, il y a de grands changements dans notre compréhension de ce que sont les animaux: une reconnaissance de leur sapience et de leur sentience. Nous ne sommes pas, contrairement à ce que la science affirmait jusqu'aux années 1960, les seuls êtres dotés de personnalité, d'esprit, capables de résoudre des problèmes ou bien de ressentir des émotions. Les animaux sont bien plus intelligents que ce que nous avons longtemps cru. Je parle non seulement des singes, des primates, des éléphants, des dauphins et des baleines, mais aussi des oiseaux, des pieuvres et même de certains insectes. Et notre approche de leur observation, nos recherches ont beaucoup évolué de ce fait.

Quel serait votre message pour les jeunes, et surtout les jeunes femmes, qui veulent devenir primatologues au 21e siècle?

J'aurais deux messages principaux.

Le premier est de toujours tout faire pour essayer de réaliser votre rêve. Cela fait rire certains? Eh bien, qu'ils rient! Poursuivez votre but avec détermination, avec passion, avec rigueur et cela permet de le réaliser. C'est un conseil que j'ai reçu de ma maman et qui m'a toujours accompagnée… et m'a plutôt réussi (*rires*). J'ai commencé à observer les animaux à l'âge de 4 ans et demi. Je voulais comprendre d'où

Jane Goodall est éthologue et primatologue. Pionnière dans les recherches sur les rapports humain-animal, elle s'investit dans la préservation de la vie animale sauvage d'Afrique. En 1977, elle fonde l'Institut Jane Goodall pour la protection de la biodiversité, l'aide au développement durable et l'éducation. Elle est l'autrice de *Les Chimpanzés et moi* (1971).



venaient les œufs. Je ne comprenais pas. Je suis donc allée dans le poulailler et y ai passé la nuit pour comprendre… Même si ma mère était morte d'inquiétude, car j'avais oublié de lui dire où j'étais!

La science a bien changé depuis que j'ai commencé il y a plus de soixante ans. L'éthologie et la primatologie également. Mais, globalement, on note dans le monde entier

«Nous devons forger une nouvelle relation avec le monde naturel.»

que les jeunes femmes sont particulièrement bonnes durant leurs études scientifiques. Même si une minorité seulement fait ce choix. Le second message que je voudrais leur transmettre serait de ne pas abandonner, de ne pas croire qu'elles sont en quoi que ce soit inférieures à leurs confrères hommes. Ce n'est pas le cas. Loin de là!

La nature sauvage est sous pression: que faire pour la préserver?

L'humanité fait face à des crises profondes comme le changement climatique et la perte de biodiversité. Cela est dû à notre manque absolu de respect pour le monde naturel et les animaux, et à l'idée folle que la croissance annuelle du produit intérieur brut est plus importante que la protection de l'environnement, que les gains à court terme sont plus importants que notre avenir. Nous agissons comme si nos ressources naturelles étaient illimitées alors qu'elles sont, ô combien, limitées. Or, nous dépendons du monde naturel pour l'air pur, l'eau et la nourriture et tant d'autres choses. Nous devons donc forger une nouvelle relation avec le monde naturel. C'est pour cela que nous devons avoir des écosystèmes sains. Outre le fait que respecter mère Nature est fondamental, bien sûr.

Un écosystème est constitué d'interrelations complexes entre les plantes et les animaux. Je le vois comme une magnifique tapisserie de la vie. Chaque fois que nos actions entraînent l'extinction d'une espèce de plantes ou d'animaux, c'est comme si nous tirions un fil de cette tapisserie. Si nous tirons trop de fils, la tapisserie tombera en lambeaux et l'écosystème s'effondrera.

La nature est étonnamment résiliente. Des endroits que nous avons complètement détruits peuvent redevenir verts et accueillir la vie. Les animaux au bord de l'extinction peuvent avoir une nouvelle chance. J'ai écrit un livre entier (*Le Livre de l'espoir*, 2021) sur ces questions. Il n'est pas trop tard. Nous ne pouvons pas revenir à la situation d'origine. Mais nous pouvons commencer à inverser les choses. Et nous devons le faire.

Jane Goodall et le chimpanzé Figan au parc national de Gombe Stream (Tanzanie) en 1977.

C'est pourquoi il est si important que chacun agisse dès maintenant. Il y a tant de façons de le faire. En restaurant les sols, en régénérant les forêts, en créant des corridors écologiques, en impliquant les jeunes, en soignant les animaux blessés ou orphelins. Mais pour tout ceci, il faut mettre les populations locales, celles qui habitent à côté, au cœur du travail de conservation. Celle-ci doit être faite par, pour et avec les populations locales afin que les impacts soient non seulement importants, mais également à long terme. C'est ce qu'on appelle la conservation basée. C'est ce que fait le Jane Goodall Institute et ce que font tant d'autres associations, en partenariat, toujours, car ensemble on va plus loin!

Diriez-vous que des chimpanzés ont été vos amis?
Tout dépend de la définition qu'on donne à des amis... Enfin, j'ai écrit un livre qui s'appelle *My Friends the Wild Chimpanzees* (1969)! Il est certain que j'ai tant appris des chimpanzés, et que j'ai des liens très particuliers avec certains d'entre eux.
J'aimais beaucoup la vieille Flo, par exemple. C'était une femelle dominante, la cinquantaine et les dents usées jusqu'aux gencives. Son plus jeune bébé était le petit Flint, le premier qui est né à partir du moment où je suis allée à Gombe les observer. Je me rappelle ce moment où il avait environ 5 mois et commençait tout juste à marcher. Flo était un peu nerveuse et a mis ses mains autour de lui quand il est venu vers moi avec ses grands yeux. Il a tendu la main et m'a touché le nez, c'était tellement magique! J'ai beaucoup appris de Flo en tant que maman et avec la façon dont elle animait son groupe.
Les animaux en général et les chimpanzés en particulier m'ont très vite appris également le réconfort qui peut être apporté sans qu'un mot soit échangé (la communication non verbale). Tout ce qu'on peut se dire avec les regards et avec les gestes. Une autre fois, j'ai offert une noix de palme à David Barbe Grise. Habituellement il les adorait, mais là, évidemment, il n'en voulait pas. Il a détourné le regard et quand j'ai rapproché ma main, il m'a regardée droit dans les yeux, puis a tendu la sienne. Il a alors pris la noix et l'a coupée, avant de serrer très doucement mes doigts dans les siens. C'est ainsi que les chimpanzés se rassurent. C'était une véritable connexion, nous nous sommes compris. Ils sont et seront toujours dans mon cœur. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SOPHIE GHERARDI

Primatologie
Les drôles de dames

Le fameux paléontologue Louis Leakey, citoyen britannique et kenyan, ne s'intéressait pas qu'aux hommes préhistoriques. Il a aidé au moins trois jeunes chercheuses à travailler sur les grands singes en milieu naturel. Leur brio, leur vaillance, leurs découvertes scientifiques et leur complémentarité ont valu aux trois femmes d'être surnommées *Leakey's Angels*, les «anges de Leakey».
La première est **Jane Goodall**, qui s'est rendue mondialement célèbre pour ses découvertes sur les chimpanzés, leurs aptitudes et leurs comportements. Sans diplômes au départ, elle a fait progresser la connaissance: grâce à elle, on sait désormais que les chimpanzés se servent d'outils et ont des traits culturels.
La deuxième, l'Américaine **Dian Fossey** (1932-1985), s'est lancée dans l'étude des gorilles des montagnes au Rwanda au point d'y gagner le surnom de Nyiramachabelli («la femme qui vit seule dans la montagne»). Au point aussi d'y laisser la vie: le 27 décembre 1985, on la retrouve massacrée à coups de machette chez elle, dans le parc national des volcans des Virungas, où elle menait ses recherches. Si son assassin n'a jamais été identifié, les soupçons pèsent sur les braconniers avec qui elle était en guerre ouverte. Son best-seller *Gorilles dans la brume* (1983) a été adapté au cinéma en 1988 avec Sigourney Weaver.
La plus jeune de ce trio de primatologues est la Canadienne d'origine lituanienne **Biruté Galdikas**. C'est aux orangs-outans, ces massifs singes roux de la jungle de Bornéo, qu'elle décide de consacrer sa vie. Son combat, mené depuis 1971 en Indonésie à «Camp Leakey», consiste à préserver l'habitat de l'orang-outan menacé par la déforestation et les plantations de palmiers à huile. ● **S.GH.**

«Les chimpanzés sont les sentinelles de l'environnement»

ENTRETIEN AVEC **Sabrina Krief**

Avec Jane Goodall, elle partage la passion des chimpanzés et le goût de la vie sauvage. Mais ses recherches sont ancrées dans le 21e siècle: Sabrina Krief a découvert que les chimpanzés savent se soigner et sont victimes de la pollution.

Si on vous qualifie d'aventurière, le terme vous convient-il?

Oui, il me convient! Depuis vingt-cinq ans je vais en Ouganda, dans le même parc national, mais malgré tout, chaque journée est une aventure différente: avec les chimpanzés, il n'y a jamais de routine. Le moteur de mon travail de chercheuse, c'est cet imprévu. Au tout début, ça a vraiment été la grande aventure. Quand je suis arrivée pour la première fois au Congo-Brazza en 1996, à 23 ans, j'étais à la fin de mes études vétérinaires. Je devais suivre un groupe de six chimpanzés orphelins qui retrouvaient la vie sauvage dans la forêt. La découverte était totale. Nous avons été déposés en bateau, mon mari Jean-Michel Krief et moi, dans un petit campement. Mais très vite, la guerre civile a éclaté et nous sommes restés là cinq mois, en immersion totale. Pour le coup, ce sont les jeunes chimpanzés qui nous ont fait découvrir la forêt tropicale.

Se sont-ils révélés plus doués que vous pour survivre dans ce milieu?

Honnêtement, oui! Pour les suivre, nous avons dû ouvrir des chemins, apprendre ce qu'était une forêt et comment y vivre. C'était un voyage initiatique, surtout sans ravitaillement. De temps en temps, un pêcheur passait et nous lui achetions des crevettes ou du poisson. Sinon, il a fallu apprendre quels fruits pouvaient se manger, en observant les chimpanzés. Ils étaient très jeunes et n'avaient pas été éduqués par leurs mères, si bien qu'ils mangeaient de toutes petites quantités, sans doute pour tester la comestibilité. Leur apprentissage individuel a dû être efficace parce qu'ils se sont orientés vers le régime alimentaire des chimpanzés sauvages. C'est là qu'est né mon sujet de recherche. En voyant certaines plantes que mangeaient les chimpanzés, les Congolais de notre groupe nous ont dit: «*C'est curieux, ce sont des plantes que nous utilisons au village en médecine traditionnelle pour soigner les diarrhées ou les problèmes respiratoires.*» En tant que vétérinaire, ça m'a beaucoup intéressée, et j'ai décidé de faire ma thèse sur cette question: «*Est-ce que les chimpanzés savent se soigner?*» Mais pour cela, il fallait que j'observe de «vrais» chimpanzés qui n'avaient pas été imprégnés par l'humain. C'est ce que je fais aujourd'hui en Ouganda, dans le parc de Kibale, sur le site de Sébitoli, avec des chimpanzés sauvages, donc très craintifs, qu'il a fallu habituer à notre présence. Nous travaillons là depuis 2008, avec une équipe de vingt-cinq personnes, des Ougandais et des Français notamment.

Quelle est votre mission?

Elle est de comprendre les menaces qui pèsent sur les chimpanzés et de chercher des solutions. Le parc fait 800 km² et nous travaillons sur un espace de 25 km². Le terrain est relativement hostile, montagneux, avec des rivières, pas de chemins et beaucoup d'éléphants.

Des éléphants, en forêt?

Oui, on les a vus arriver il y a quelques années et maintenant il est rare d'avoir une journée où on ne se fasse pas poursuivre! C'est une zone d'hybridation entre éléphants de savane et

Sabrina Krief est vétérinaire et professeure au Muséum d'histoire naturelle. Elle est l'auteure de *Chimpanzés, mes frères de la forêt* (Actes Sud, 2019)


© Jean-Michel Krief

> «Dans le Sébitoli, entre 25 et 30% des chimpanzés sont mutilés par le braconnage.»

éléphants de forêt – plus petits et plus agressifs. Ils se reproduisent entre eux, alors qu'ils étaient considérés comme deux espèces distinctes, et leurs descendants sont fertiles. Cette hybridation leur permet de mieux résister à la réduction de leur habitat. L'amusant est que pendant mes études vétérinaires, je rêvais d'étudier les éléphants. Et puis le hasard m'a fait rencontrer les chimpanzés, et je leur ai consacré ma vie.

Comment se passent vos journées sur le terrain?

On se lève très tôt, avant que les chimpanzés se réveillent, sans savoir si on trouvera leurs nids à 200 mètres ou à deux heures de marche. Si nous avons repéré un individu malade, nous allons essayer de le suivre pour voir ce qu'il va manger, comment va évoluer son état de santé, toujours en gardant une distance de 8 à 10 mètres. C'est très différent du travail que faisait Jane Goodall, qui a nourri les chimpanzés pour pouvoir les approcher. Aujourd'hui, ce serait complètement proscrit! Mon parcours a été l'inverse du sien: j'ai commencé par des chimpanzés qu'on tenait dans les bras, puis j'ai suivi des chimpanzés habitués à l'homme, mais qu'on ne touchait plus, et finalement j'ai essayé de gagner la confiance de chimpanzés complètement sauvages. L'important est qu'ils n'attendent rien de nous et que nous les observions de la façon la plus neutre possible.

Vous n'intervenez jamais?

Le cas où nous pouvons intervenir, c'est pour sauver un chimpanzé qui s'est pris dans un piège à gibier: souvent, à force de tirer sur le nœud coulant, il arrive à se libérer, mais le câble s'est enfoncé si profondément dans sa chair que le membre finit par se nécroser. Dans le Sébitoli, entre 25 et 30% des individus sont ainsi mutilés par le braconnage. Pour intervenir assez tôt, nous devons les endormir, mais un chimpanzé qui prend peur en sentant la piqûre a le réflexe de monter très haut dans les arbres et quand l'anesthésique fait effet, il tombe. Nous avons des bâches pour le recueillir, mais s'il s'agit d'une mère avec un petit, c'est impossible.

Et il n'y a pas que les pièges. Certains chimpanzés présentent des déformations de la face, avec le nez enfoncé. Notre hypothèse était que pendant la gestation, leur mère avait consommé du maïs de champs avoisinants traité avec des pesticides. Les prélèvements que nous avons faits dans les rivières et les sous-bois ont mis en évidence une vingtaine de pesticides. Alors nous sommes allés dans les nids des chimpanzés pour récupérer des poils et voir si eux aussi étaient contaminés. Nous avons trouvé une soixantaine de pesticides différents. Dans une forêt tropicale!

Cela fait trembler pour les humains urbanisés…

On a vérifié sur les chimpanzés vivant dans des zoos en France: ils avaient encore plus de pesticides que leurs congénères sauvages. Mais en leur donnant une alimentation bio pendant six mois, et en supprimant tous les contenants en plastique, on a réussi à faire baisser le nombre et la concentration de polluants. Ces animaux, je les appelle mes frères, parce que ce sont nos plus proches parents et que ce sont aussi des sentinelles de l'environnement; ce qui nuit à leur santé nuit aussi à la nôtre! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE GHERARDI



Amsterdam, 1928. Né en Algérie, Ahmed Boughera El Ouafi remporte sous les couleurs françaises la médaille d'or au marathon.

cahier culture

Olympisme

Histoire

Actualités



Quand la danse contemporaine rencontre les arts antiques dans la salle des sculptures du musée du Louvre. À l'occasion de l'exposition « L'Olympisme. Une invention moderne, un héritage antique », le chorégraphe Mehdi Kerkouche offre aux visiteurs une expérience inoubliable !

OLYMPISME

Inspiration antique JEUX MODERNES

Deux expositions reviennent sur l'olympisme, l'une au Louvre pour en découvrir les sources antiques, l'autre au musée national de l'Histoire de l'immigration pour offrir à travers les Jeux olympiques une autre histoire de notre temps. Deux approches différentes mais complémentaires.

Si chaque édition des Jeux s'attache à développer une identité visuelle qui lui est propre, les références à l'Antiquité demeurent nombreuses : la flamme, les anneaux, l'hymne, la cérémonie d'ouverture. Pourtant, ces éléments aujourd'hui indissociables des Jeux olympiques (JO) n'étaient pas tous présents dès le départ. À l'origine, le projet du baron de Coubertin, le père fondateur des Jeux modernes, ne prévoyait pas d'accorder une place si importante à la Grèce.

COMBINER SPORT ET ANTIQUITÉ

L'exposition «L'olympisme, une invention moderne, un héritage antique», au Louvre du 24 avril au 16 septembre, éclaire en effet ce que les JO modernes doivent aux Jeux antiques et ce qui est création voire recréation. L'olympisme y apparaît comme une fabrication du 20e siècle, non comme une tradition recréée à l'identique.

Les sources antiques permettent de comprendre l'inspiration des Jeux et de mettre en valeur ceux qui ont été les passeurs de ce savoir. «*Il y a une pléiade de personnalités sans lesquelles Coubertin n'aurait pas réussi l'olympisme*», explique l'universitaire Alexandre Farnoux, un des commissaires de l'exposition. On a en effet oublié que les créateurs de premiers Jeux modernes, tels Michel Bréal et Émile Gilliéron, sont des savants férus de langue et d'histoire antique… et peu portés sur le sport.

Pierre de Coubertin, qui déplore la faible pratique sportive des Français, cherche à l'époque des moyens de dynamiser ses compatriotes. Au même moment, des savants de l'École française d'Athènes travaillant sur des inscriptions récemment découvertes font mieux connaître les méthodes d'éducation de la Grèce classique et notamment la place qu'y tient le sport. La société de la fin du 19e siècle est sensible à l'art grec antique. Les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour de nombreux sites, dont ceux d'Olympie et de Marathon. Les journaux en diffusent les images, contribuant à l'essor de l'hellénomanie. Combiner sport et Antiquité apparaît comme la clé pour inciter à la pratique sportive. L'idée est alors poussée par le linguiste Michel Bréal bien plus que par Pierre de Coubertin, lequel ne voyait pas dans la Grèce antique un modèle suffisamment fédérateur.

INVENTER ET RÉINVENTER DES DISCIPLINES SPORTIVES

Pour la renaissance des JO en 1896, le Comité olympique souhaite ressusciter des sports antiques. Mais si le dessin peint sur une coupe antique permet de savoir qu'existait



Tirage moderne en plâtre, d'après le groupe antique dit des lutteurs Médicis. Musée du Louvre, Paris.



Émile Gilliéron. Timbre commémoratif pour la Mésolympiade de 1906. Graveur, Louis Eugène Mouchon.

l'épreuve du lancer de disque, il n'explique pas aux athlètes comment le lancer. L'exposition montre de quelle façon archéologues et historiens du 19e siècle travaillent pour comprendre les gestes des compétiteurs de l'Antiquité et ainsi guider les athlètes modernes. L'artiste Émile Gilliéron joue un rôle crucial. «*Il est le médiateur entre le monde archéologique et le monde sportif*», explique Christina Mitsopoulou, une des commissaires.

Toutes les disciplines actuelles ne sont pas de pures copies des sports grecs. Les organisateurs des JO ont tenu à en moderniser certaines pour les rendre spectaculaires – c'est le cas du lancer de disque. D'autres ont été entièrement créées, à l'image du marathon, qui semble tout droit issu de la Grèce mais a été en réalité «inventé» en 1896 par Michel Bréal.

Cette histoire de la recréation des Jeux olympiques proposée par le Louvre prend corps grâce au legs fait en 2015 à l'École française d'Athènes des archives d'Émile Gilliéron, artiste décédé en 1924. La chercheuse Christina Mitsopoulou qui dépouille les documents se rend alors compte de l'importance jouée par cet homme dans la recréation des JO. Né en Suisse et résident en Grèce, Émile Gilliéron est le principal concepteur de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'identité visuelle de l'olympisme. Tirant profit des découvertes archéologiques de son temps, il crée une iconographie puisant dans les modèles antiques, comme le donnent à voir, juxtaposées, les créations de l'artiste et les œuvres antiques qui l'ont inspiré: statuaire, céramiques et monnaies anciennes côtoient trophées, affiches, cartes postales et timbres du 19e siècle.

> Les fouilles archéologiques ont permis de mettre au jour les sites d'Olympie et de Marathon.

Au final, les JO n'auraient pas l'allure qu'on leur connaît sans les découvertes scientifiques du 19e siècle. Pour autant, il convient de faire la part des choses entre l'héritage antique et la recréation moderne, de discerner ce qui, dans les JO, relève de la tradition et ce qui n'est que du décorum. Si l'olympisme d'aujourd'hui se flatte de ses origines antiques, ses dirigeants ont en partie rompu avec cet héritage. «*Cet héritage a été trahi*», n'hésite pas à dire Alexandre Farnoux.



Jesse Owens aux Jeux olympiques de 1936 à Berlin où il remporte quatre médailles d'or sous les yeux des dignitaires nazis.

Les scènes de fraternisation entre les peuples alternent avec des tableaux plus sombres : le racisme, la guerre, la propagande…

130 ANS D'OLYMPISME ET DE MUTATIONS DU MONDE

Mais les JO éclairent également une autre histoire. Celle de notre temps, comme le montre l'exposition « Olympisme, une histoire du monde », proposée par le musée national de l'Histoire de l'immigration. Chacune des 33 éditions des JO y est successivement racontée dans ses moments marquants, avec ses figures emblématiques et ses thèmes forts. Les scènes de fraternisation entre les peuples alternent avec des tableaux plus sombres : le racisme, la guerre, la propagande… Si les créateurs de l'olympisme moderne voulaient promouvoir la paix, les crises du 20e siècle ont lourdement pesé sur les Jeux, faisant du sport un terrain de rivalité entre les nations.
Au fil de la visite, découpée en six périodes chronologiques, sont présentées les personnalités incontournables telles que Suzanne Langlen, Jesse Owens, Nadia Comăneci. Outre

leurs exploits sportifs, l'histoire personnelle de ces athlètes résonne avec les thématiques majeures du monde contemporain, comme les discriminations et les conflits. Mais aussi les migrations, thématique centrale pour le Palais de la Porte Dorée, à travers les parcours des champions Boughéra El Ouafi, Alain Mimoun ou Johnny Weissmuller. Exposition incarnée donc, riche également par sa présentation, avec une grande variété des pièces présentées au public : médailles, trophées, maquettes de stades, mascottes, produits dérivés… «*Nous voulions montrer des objets, pas seulement faire un livre d'histoire au mur*», explique Élisabeth Jolys-Shimmels, une des commissaires de l'exposition (*lire entretien p. 94*).

ÉMULATIONS ET CONTESTATIONS

Le musée national de l'Histoire de l'immigration n'hésite pas à faire une place aux «autres jeux», ceux qui sont volontairement ou non en marge de la compétition officielle. Les premiers d'entre eux, les Jeux mondiaux féminins, sont créés dans les années 1920 en réaction à la volonté de Pierre de Coubertin d'exclure les femmes des JO modernes. Exclusion qui occultait une réalité historique : il y avait bien des compétitions féminines dans la Grèce antique. Puis sont apparus les Jeux olympiques des personnes sourdes – du reste créés il y a cent ans à la porte Dorée –, les Gay games, ou encore les Special Olympics faisant concourir des personnes atteintes de déficience mentale. Autant de Jeux qui se revendiquent du modèle olympique tout en réclamant de nouveaux droits ou une meilleure visibilité pour certains groupes.

L'exposition n'écarte pas non plus les sujets qui fâchent : le dopage, le sponsoring, les mouvements de contestation… Autre exemple, le coût faramineux de l'organisation des Jeux. Il faisait déjà débat en 1932 lorsque les États-Unis, pays hôte, affrontaient une crise économique majeure. La facture des Jeux de Montréal en 1976 a durablement pesé sur les finances du pays, de même qu'en 2004 à Athènes. Assurément, l'histoire de l'olympisme invite à cultiver l'esprit critique et à dépasser les fausses évidences. ●

THIBAULT LE HÉGARAT



Barcelone 1992, l'Éthiopienne Derartu Tulu remporte le 10 000 m femmes devant l'Africaine du Sud Elana Meyer.


© Lucile Casanova / SdP

Entretien avec
Élisabeth Jolys-Shimmels

«Les Jeux sont *en résonance avec le monde* »

ÉLISABETH JOLYS-SHIMMELS est conservatrice en chef du patrimoine au musée national de l'Histoire de l'immigration depuis six ans, où elle dirige le service des collections. Elle est spécialiste de la préservation des témoignages et des mémoires.

Quel bilan pouvons-nous tirer de ces 130 ans d'olympisme?

En 2024, nous allons connaître les premiers Jeux paritaires. L'égalité est un combat de longue date pour les femmes athlètes, lesquelles avaient été interdites au départ. On voit globalement que les Jeux vont vers toujours plus d'inclusion. Les compétitions paralympiques ont une meilleure place aujourd'hui, alors qu'avant 2000, elles n'étaient quasiment pas médiatisées. Désormais, les champions accèdent à la renommée dans leurs pays et au-delà.

L'autre grand changement tient à l'esprit des Jeux. Le tournant est sensible avec Atlanta en 1996. Sous l'influence d'une nouvelle direction du Comité international olympique, une logique d'entreprise s'empare des Jeux, les questions liées aux finances et à l'attractivité se font plus prégnantes. Aussi, les compétitions se professionnalisent. La «*dream team*» alignée par les États-Unis au basket illustre bien cette bascule. Du point de vue des performances sportives et de la stratification des athlètes, on est dans le «*toujours plus loin, toujours plus fort*». La figure d'Usain Bolt le montre mieux qu'aucune autre.

L'exposition donne à voir que les JO ne sont pas une bulle hors du temps. Comment sont-ils en prise avec leur époque?

Les Jeux racontent une histoire du monde, la nôtre. On peut véritablement plonger dans l'histoire du 20e siècle à travers chaque édition. La ségrégation raciale est un sujet récurrent. Nous abordons par exemple un épisode assez peu connu, celui du boycott lors des Jeux de Montréal en 1976: vingt-deux nations africaines ont choisi de ne pas prendre part à la compétition pour protester contre l'apartheid en Afrique du Sud. À l'inverse, les JO de 2000 à Sydney ont contribué au processus de réconciliation en Australie: l'athlète aborigène Cathy Freeman, qui allume la flamme, symbolise ce moment. Mais nous abordons aussi la guerre froide, la décolonisation... Tout le sens de notre exposition est de montrer que les JO sont en résonance avec le monde.

© Véronique Paul, photographe / SCAU Architecture

De quelle façon mettez-vous en lumière la dimension politique des JO?

Il y a d'abord la politisation et l'instrumentalisation des Jeux par les régimes fascistes, dès 1936 à Berlin, puis lors de la guerre froide, ou encore par le régime chinois en 2008.
Toutefois, nous avons surtout choisi de montrer les épisodes où des sportifs et sportives ont saisi l'occasion des Jeux pour militer pour les droits humains et pour défendre des minorités.
D'où notre choix de faire reposer l'exposition sur des figures d'athlètes, soit qu'ils aient milité ouvertement, soit qu'ils aient incarné ces luttes en tant que symboles, tels Jesse Owens, l'athlète noir américain qui a triomphé devant les nazis en 1936, ou Ota Benga, jeune Pygmée forcé de participer à une compétition sportive raciste en 1904. Nous avons choisi de traiter, au travers du sport, des questions d'identité, de discrimination, d'injustice. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR T.L.H.

Le stade Orange Vélodrome, à Marseille, dans version rénovée en 2014.

Il était une fois... LES STADES

Quels lieux incarnent mieux le sport que les stades? Tantôt modestes tantôt gigantesques, municipaux ou internationaux, ces édifices ont une histoire qui témoigne de la place faite au sport.

À la fin du 19e siècle, la pratique sportive, importée du Royaume-Uni, demeure le privilège d'une élite fortunée. Au tournant du siècle, tout un courant de pensée inspiré par des principes d'hygiène et de santé cherche à démocratiser les sports. Le but est de concrétiser l'adage «*Un esprit sain dans un corps sain*».

Progressivement, le sport entre dans la vie quotidienne pour accéder au statut de culture de masse. Le vélo d'abord, puis les jeux de balle attirent des publics de plus en plus nombreux. Le stade devient une scène pour les exploits sportifs. Au fil des décennies, toutefois, les stades changent de vocation: de lieux dédiés à la pratique individuelle, ils se destinent de plus en plus à des compétitions professionnelles, puis à d'autres formes de spectacles. En effet, depuis la fin du 20e siècle, palais omnisports, arènes et stades accueillent fréquemment des concerts gigantesques réunissant des foules considérables.

D'ÉQUIPEMENT DE PROXIMITÉ À MONUMENT COLOSSAL

Au début du 20e siècle, la construction des piscines et salles de sport reste dépendante du bon vouloir des municipalités et des associations. Le Front populaire (1936-1938) lance le premier grand programme en faveur des équipements sportifs. Le but est de permettre à chacun de trouver, près de chez soi, un lieu où s'exercer. Un nouvel effort en faveur des sports s'observe durant les trente glorieuses et les équipements se multiplient sur le territoire national. Certains lieux ont marqué les esprits tant par leur design que par leur fonctionnalisme, à l'instar des «piscines tournesol» surmontées d'une coupole à vantaux mobiles.

L'évolution formelle des stades ne reflète pas seulement le passage des modes et des techniques architecturales. La tendance à construire des lieux de plus en plus monumentaux doit permettre d'accueillir un public croissant dans des conditions toujours meilleures. Chaque métropole

souhaitant se doter de « son » grand stade, on assiste à une course au gigantisme tandis que les architectes rivalisent de créativité pour donner à leur construction une identité forte.

ARCHITECTURE, CRÉATION ET PATRIMOINE

Notre regard sur les équipements sportifs a changé depuis la fin du 20e siècle, et beaucoup sont aujourd'hui considérés comme un patrimoine à préserver : piscines « art nouveau », stades « art déco », mais aussi circuits automobiles, halles-gymnases, clubs… Un grand nombre de ces lieux sont d'ailleurs protégés, par exemple au titre des Monuments historiques, tout en restant ouverts au public et à la pratique sportive.

Hier comme aujourd'hui, les lieux du sport sont imaginés pour être aussi pratiques d'usage que plaisants à l'œil. Certes, les disciplines sportives qui y prendront place commandent leur conception, mais les architectes ont dès le départ voulu proposer au public des lieux à l'apparence soignée. Les photographes professionnels font honneur à ces architectures, qu'elles soient humbles ou grandioses. Leurs clichés, accrochés dans un musée ou reproduits en grand format dans un beau livre, invitent à la contemplation de ces cathédrales des temps modernes. ●

THIBAULT LE HÉGARAT

À lire : *Les Sports en France de l'Antiquité à nos jours. Une histoire, un patrimoine* Franck Delorme et Pascal Lemaître, éd. du Patrimoine/Centre des monuments nationaux, 2023.

À voir : Exposition « Il était une fois les stades », Cité de l'architecture et du patrimoine, du 20 mars au 16 septembre 2024.



Le stade Allianz Riviera à Nice. Édifié en 2013, il est emblématique des nouvelles arènes sportives.



Vue de l'entrée du stade du Parc Lescure, Bordeaux, 1933-1938.



Stade conçu par Le Corbusier à Firminy (Loire), inauguré en 1969.



Saint-Nazaire, le palais des sports dit La Soucoupe, 1963-1970. L'édifice est inscrit aux Momunents historiques depuis 2019.



Augustin Rouart, *Le Nageur*, 1943. Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

À voir également
SUR LES JEUX OLYMPIQUES

LA MÉCANIQUE DE L'EXPLOIT, LE CORPS À L'ÉPREUVE DU SPORT

Cette exposition pluridisciplinaire, mêlant objets ethnographiques et œuvres artistiques, questionne le corps de l'artiste et interroge la performance, à la fois dépassement de soi et assujettissement. S'y articule une programmation culturelle qui fera une belle place au hip-hop et au *break dance* qui font leur entrée dans les Jeux.

Commissariat: Valérie Perlès, Cécile Jovanovic, Pauline Fleury et Nathalie Lafforgue.

Musée d'art et d'histoire Paul-Éluard, Saint-Denis (93), jusqu'au 25 novembre 2024.

EN JEU! LES ARTISTES ET LE SPORT 1870-1930

À l'occasion des Jeux olympiques, l'exposition retrace l'histoire visuelle du sport de 1870 à 1930, de l'impressionnisme au cubisme. Sujets de la modernité puis des avant-gardes, les sports et les sportifs ont inspiré les artistes à un moment charnière où la pratique sportive se démocratise.

Commissariat: Erik Desmazières, Bertrand Tillier et Aurélie Gavoille.

Musée Marmottan Monet, Paris 16e, jusqu'au 1er septembre 2024.

LE CORPS EN MOUVEMENT

50 œuvres, sculptures, peintures, peintures, estampes ou objets d'art, issues de l'Antiquité jusqu'au début du 20e siècle mettent en valeur le corps et le sport. Un parcours complété par 12 vidéos intitulées « Paroles d'athlètes » dans lesquelles un sportif ou une sportive commente une œuvre de son choix.

Commissariat général: Annick Lemoine.

Petit Palais, Paris 8e, jusqu'au 17 novembre 2024.

D'OR, D'ARGENT, DE BRONZE. UNE HISTOIRE DE LA MÉDAILLE

Fabricant historique de médailles, la Monnaie de Paris met en exergue l'art et l'histoire de la médaille olympique.

Commissariat: Dominique Antérion.

Monnaie de Paris, Paris 6e, jusqu'au 22 septembre 2024.

LE SPORT VU DU CIEL

Le photographe Édouard Salmon donne à voir le sport vu d'en haut. Qu'il s'agisse de football, de basket ou de surf, la photographie par drone offre des tableaux saisissants.

Bercy Village, Paris 12e, jusqu'au 15 septembre 2024.

MATCH. DESIGN & SPORT UNE HISTOIRE TOURNÉE VERS LE FUTUR

Une exposition consacrée au futur du sport et du design: le design joue un rôle dans les progrès du sport tout comme le sport inspire les designers.

Commissariat général et scénographique: Konstantin Grcic.

Musée du Luxembourg, Paris 6e, jusqu'au 11 août 2024.

LES JEUX OLYMPIQUES 1924-2024. LES JEUX OLYMPIQUES, MIROIR DES SOCIÉTÉS

Une exposition qui montre combien les Jeux olympiques reflètent et accompagnent l'évolution des sociétés. Elle interroge en particulier les discriminations dans l'histoire, notamment l'antisémitisme et le racisme, et l'instrumentalisation qui a pu être faite du sport et des Jeux par les régimes totalitaires et autoritaires.

Commissariat: Paul Dietschy, Caroline François et Hubert Strouk.

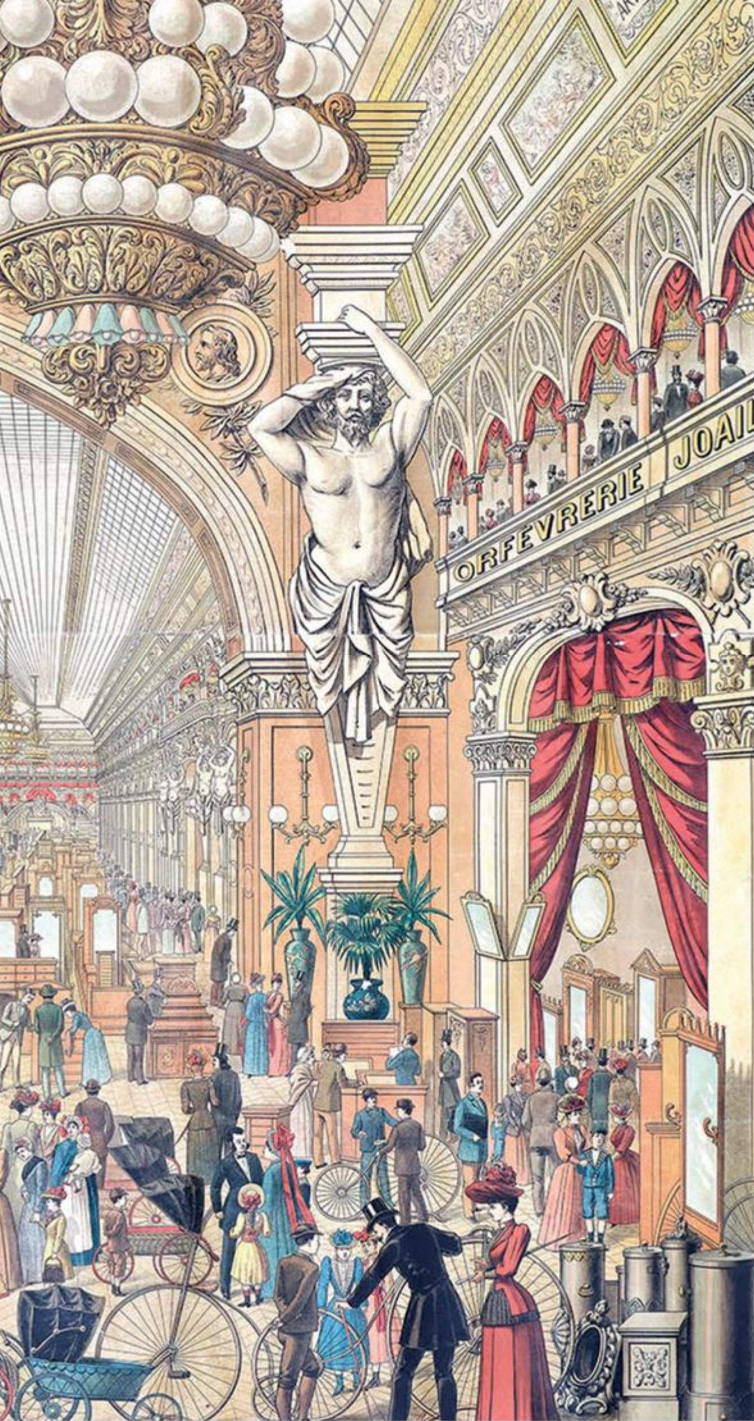
Mémorial de la Shoah, Paris 4e, jusqu'au 17 novembre 2024.



HISTOIRE

La saga DES GRANDS MAGASINS

Démocratisation de la mode, invention des soldes, création de la vente par correspondance… Au milieu du 19e siècle, les grands magasins révolutionnent le commerce, ouvrant la voie à la consommation de masse. Une épopée racontée par le musée des Arts décoratifs dans une foisonnante exposition.



Les Grands Magasins Dufayel à Paris, 1895-1900, affiche, lithographie.

La *Samaritaine*, le *Bon Marché*, les *Galeries Lafayette*, le *Printemps*... L'épopée des grands magasins, nés au milieu du 19e siècle à Paris et célébrés par Émile Zola dans son roman *Au Bonheur des Dames* (1883) ou par les tableaux des Impressionnistes, nous semble familière. On ignore pourtant à quel point ces temples de la modernité, qui jetèrent les bases du commerce moderne, constituent une période charnière dans l'histoire de la consommation. Le musée des Arts décoratifs retrace jusqu'au mois d'octobre cette histoire passionnante à travers une exposition composée de quelque 700 pièces (affiches, vêtements, jouets, meubles, etc.) issues de ses collections (1).

L'histoire commence en 1852 avec la création par Aristide Boucicaut du premier grand magasin parisien: le *Bon Marché*. Cet ancien marchand de nouveautés, portraituré par William Bouguereau, star de la peinture académique de son temps, est emblématique d'une génération d'entrepreneurs au succès foudroyant. Comme lui, Jules Jaluzot et Jean-Alfred Duclos qui fondent le *Printemps*, en 1865, ou Ernest et Marie-Louise Cognacq-Jaÿ, qui ouvrent la *Samaritaine* en 1870, bénéficient de la vaste entreprise de modernisation de la France et de l'essor économique du Second Empire. Influencé par les idées saint-simoniennes, Napoléon III lance à partir de 1851 «*une politique volontariste fondée sur la libéralisation des échanges*» (2). La création de nouveaux établissements bancaires mobilise les capitaux nécessaires au financement de grands projets industriels et commerciaux. Le chemin de fer, dont le nombre de kilomètres exploités passe de 3500 en 1851 à presque 17000 en 1869, révolutionne quant à lui l'activité économique en facilitant la circulation des marchandises à bas coût.

LE MYTHE DE LA PARISIENNE

Les travaux du baron Haussmann – immortalisés par les photos de Charles Marville – remodèlent en profondeur la capitale. Paris devient le centre névralgique d'une vie économique et culturelle intense symbolisée par la bourgeoisie montante. Dotée de moyens financiers parfois conséquents, elle accorde une grande importance à son style de vie et à son habillement, essentiels pour affirmer son statut social. Si la sobriété est de rigueur chez l'homme, la femme bénéficie d'une grande diversité de toilettes. La Parisienne, élégante, affairée, va constituer la première clientèle des grands magasins, qui vont tout faire pour la séduire et la fidéliser. «*Il faut que la femme soit reine dans le magasin, qu'elle s'y sente comme dans un temple élevé à sa gloire, pour sa jouissance et son triomphe*», écrit Émile Zola dans les carnets préparatoires à l'écriture d'*Au Bonheur des Dames*.

La qualité du service passe d'abord par un personnel nombreux et rigoureusement formé. L'enquête menée par Émile Zola en 1882 au *Bon Marché* et aux *Grands Magasins du Louvre* documente de manière précise le fonctionnement de ces «*cathédrales du commerce moderne*». Ces magasins comptent plusieurs centaines d'employés dont les visages sépia s'étalent sur les murs de l'exposition. Il compulse quelques chiffres dans ses carnets concernant l'un de ses deux terrains: 11 administrateurs, 81 employés de cuisines, 226 au service d'expédition, et 2500 dans les rayons, 36 inspecteurs chargés de la surveillance du magasin, ou encore 380 garçons de magasin en livrée. Les chefs de rayon, qui posent fièrement,



Aux Buttes Chaumont, Paris, 1888. Affiche, lithographie de Jules Jean Chéret (1836-1932).

sont des personnalités clés qui imposent une discipline de fer aux vendeuses et vendeurs qui s'échinent jusqu'à 13 heures par jour pour des appointements relativement faibles. L'instauration de la rémunération au pourcentage (la guelte) favorise la concurrence entre les vendeurs. Ces conditions de travail pénibles sont partiellement contrebalancées par des dispositifs de protection d'inspiration paternaliste: nourris et logés, les employés bénéficient de cours de langues ou de sport, de caisses de secours, de retraite et de prévoyance, de soins médicaux, de pouponnières ou encore de maisons de repos...

Les grands magasins innovent aussi sur le plan commercial. Alors que la mécanisation de la production a permis la baisse des coûts de revient, la vente massive et l'écoulement rapide des stocks rendent possible l'élargissement de l'éventail de produits, et la relative diversification de la clientèle. En effet, si certains produits bon marché s'adressent à une clientèle populaire, les grands magasins proposent essentiellement «*des produits de semi-luxe réservés à des consommateurs bourgeois plus aisés*», relève la chercheuse Camille Napolitano (3).

L'INVENTION DES SOLDES

Pour attirer le chaland, ils recourent à la publicité et à des techniques de vente innovantes. La nouvelle science de l'étalagisme permet de mettre en valeur les marchandises visibles depuis les vitrines qui donnent sur la rue. «*À l'intérieur, une profusion de produits est exposée dans un espace décloisonné où les marchandises règnent en maître pour subjuguer le client et l'inciter à acheter*», note Camille Napolitano. Pour écouler les stocks, ils organisent des «expositions de ventes spéciales» et inventent les soldes: janvier, blanc; février, gants, dentelles, parfumerie; mars, nouveautés de saison; avril, costumes et confections; mai, toilettes d'été,

La nouvelle science de l'étalagisme permet de mettre en valeur les marchandises depuis les vitrines.

etc. Les clients sont informés des dates *via* des campagnes publicitaires par voie de presse et d'affichage, des catalogues et de luxueux agendas publicitaires. Plusieurs étonnants petits films d'archives illustrent la fièvre acheteuse qui s'empare des clientes au moment des soldes.

Dans ces séances d'emplettes, les dames sont souvent accompagnées de leurs enfants, qui constituent la nouvelle cible de ces grands magasins. Ces derniers ont rapidement perçu le potentiel que constituent ces chères têtes blondes, sur lesquelles la famille bourgeoise fonde tous ses espoirs. Ils leur consacrent des rayons entiers de vêtements – comme le fameux costume marin –, de jouets, de jeux de construction, d'optique ou d'imitation, comme cette drôle de petite machine à coudre Singer.

VENTE PAR CORRESPONDANCE

Pour élargir leur clientèle, les grands magasins parisiens développent la vente par correspondance. Des catalogues richement illustrés sont postés chaque saison aux clients en France et à l'étranger. Au fil des années, leurs pages s'enrichissent: arts de la table, orfèvrerie, porcelaine, éclairages, tapis, rideaux, articles de chasse ou de sport, matériel de voyage, de photographie, jouets, etc., reflétant les évolutions du goût bourgeois et l'élargissement de la consommation.

Non seulement les grands magasins accompagnent la mode mais, de plus en plus, ils se targuent de la faire, aussi bien en matière de vêtements que de décoration. Le *Printemps*



Cheval tricycle, 1880-1900.

Jean-Gabriel Domergue, Éventail publicitaire « Le bas Tigre aux Galeries Lafayette », 1919.



se distingue ainsi en ouvrant, dès 1912, son atelier d'art, « Primavera », dirigé notamment par l'artiste Charlotte Chauchet-Guilleré. Les *Galeries Lafayette* lancent quelques années plus tard « La Maîtrise des Galeries Lafayette », dirigée par l'architecte et décorateur Maurice Dufrêne ; le *Bon Marché*, « Pomone », etc. Les objets d'art et des meubles modernistes, qui sortent de ces ateliers, contribuent à renouveler le goût bourgeois pour le néohistorique.

L'exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de 1925, sur laquelle se clôt l'exposition, constitue une forme de consécration de ces grands magasins : plusieurs disposent d'un pavillon où promouvoir leurs plus belles créations en matière de céramique, mobilier ou textile. Plus que des lieux de distribution, les grands magasins sont devenus des marques de prestige associées à l'image de Paris et de la France. ●

(1) Exposition « La naissance des grands magasins. Mode, design, jouets, publicité. 1852-1925 », musée des Arts décoratifs, Paris, jusqu'au 13 octobre 2024.
(2) Amélie Gastaut (dir.), *La Naissance des grands magasins, 1852-1925. Mode, design, jouets, publicité*, Éditions du musée des Arts décoratifs, 2024.
(3) Camille Napolitano, « Les grands magasins, une révolution commerciale », dans Amélie Gastaut (dir.), *La Naissance des grands magasins, 1852-1925. Mode, design, jouets, publicité*, op. cit.

CÉCILE PELTIER



À la Place Clichy, vers 1899. Henri Thiriet, papier, lithographie couleur.

Une épidémie de kleptomanie

Les vitrines consacrées aux vols à l'étalage comptent parmi les plus insolites et les plus drôles de l'exposition. À partir des années 1870, la préfecture de police enregistre une augmentation alarmante de ces vols, commis en majorité dans les grands magasins. En 1885, ils représentent même la cinquième cause d'arrestation dans la capitale. Les articles de la presse à grand tirage, qui relatent les forfaits de dames comme-il-faut, contribuent à remettre au goût du jour le concept de « kleptomanie », décrit en 1816 par le médecin suisse André Matthey : « *Une sorte de vésanie, qui consiste dans un penchant à dérober sans nécessité, sans qu'on y soit porté par le besoin.* » Toute une littérature interroge alors le pouvoir tentateur des grands magasins et les ressorts de cette affection, systématiquement associée à la femme. Selon les aliénistes, « *mentalement plus fragile et instable que l'homme, elle se laisserait facilement séduire et emporter par les désirs futiles et irrationnels* », rapporte la chercheuse Lisa Bogani dans le catalogue de l'exposition. Pourtant, à partir de 1850, les psychiatres s'accordent pour dire que les cas de kleptomanie pure sont très rares. Ce qui ne l'empêche pas d'être régulièrement invoquée par la justice, en particulier lorsqu'il s'agit de femmes de la bourgeoisie. ● **C.P.**



Pour soutenir la reconstruction après la Grande Guerre, l'État lance un emprunt en 1920. L'affiche des Galeries Lafayette s'adresse à la générosité des élégantes parisiennes.

Entretien avec Amélie Gastaut

«L'avènement de la société de consommation»



AMÉLIE GASTAUT
Commissaire générale de l'exposition
et conservatrice en chef des collections design graphique et publicité du musée des Arts décoratifs, elle a dirigé *La Naissance des grands magasins, 1852-1925. Mode, design, jouets, publicité*, Éditions du musée des Arts décoratifs, 2024.



Atelier Primavera, Manufacture Daum, Vase, vers 1920.

Pourquoi une exposition au musée des Arts décoratifs sur l'histoire des grands magasins?

Des catalogues publicitaires aux jouets en passant par la mode, le textile, les accessoires, les papiers peints ou encore le mobilier, nous disposons d'un matériau très riche pour raconter la naissance des grands magasins parisiens. Cette histoire passionnante, qui marque l'avènement de la société de consommation, a été assez peu abordée.

C'était l'occasion de mettre en valeur nos collections. Parmi les 700 pièces présentées dans le cadre de l'exposition, une partie a été redécouverte pendant la préparation de l'expo et montrée pour la première fois. Certaines constituent des sources d'information passionnantes. Une robe de 1910 des *Trois Quartiers*, par exemple, nous renseigne sur les relations alors entretenues entre les grands magasins et les magasins de couture. Conçue à la manière du couturier Paul Poiret, cette robe utilise en matière de fabrication des tissus et des coutures de qualité plus modeste.

Comment avez-vous conçu le parcours de l'exposition?

Je me suis assurée de valoriser les collections du musée à travers une approche transdisciplinaire. Au-delà du grand magasin lui-même, l'idée de cette exposition était de resituer ce phénomène dans son contexte sociohistorique raconté dans la première salle: celui du Second Empire marqué par des réformes structurelles et l'avènement d'une nouvelle élite bourgeoise. J'ai ensuite cherché à montrer comment les grands magasins avaient contribué à l'émergence de cette société de consommation. J'ai défini quelques grandes innovations commerciales, qui constituent les grands jalons du parcours: la démocratisation de la mode, l'invention des soldes, l'enfant comme nouvelle cible commerciale, l'arrivée de la vente par correspondance, et la création des ateliers d'art.

Comment avez-vous fait pour reconstituer l'ambiance de ces temples modernes de la consommation?

La configuration du musée – une enfilade de salles relativement petites – empêchait la restitution de l'architecture impressionnante de ces cathédrales de fer et de verre. Avec la scénographe, nous avons décidé de jouer sur les lumières et sur une accumulation importante d'objets qui rend bien compte de cette impression de foisonnement du grand magasin.

Une exposition du musée de l'Architecture présentera aussi du 16 octobre 2024 au 16 mars 2025, l'histoire des grands magasins. Avez-vous travaillé ensemble?

Non, pas véritablement. Nous avons découvert un peu par hasard que nous planchions sur le même thème. Nous avons essayé d'être complémentaires. L'exposition du musée de l'Architecture traitera le sujet sous l'angle de l'architecture que j'aborde très peu. Elle courra jusqu'à la période actuelle et adoptera une approche internationale. Nous sommes de notre côté restés très franco-français et même très parisiens, l'idée n'étant pas de retracer l'histoire de chacun des grands magasins mais de parler de la culture de consommation à travers eux. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR C.P.

À gauche : *Untitled* (*one is no one*), Claire Fontaine, 2007. Peinture spray sur sérigraphie. Collection de l'artiste. Courtesy de l'artiste et Mennour, Paris.
À droite, *What is not visible is not invisible*, Julien Discrit, 2008, installation, ampoules UV, encre invisible, Collection 49 Nord 6 Est-Frac Lorraine, Metz.



EXPOSITION

LE TRAVAIL sous les projecteurs

Le confinement de 2020 a valorisé et donné à voir le travail souvent déconsidéré et invisibilisé des personnes en charge du nettoyage, du soin de la personne, de la livraison à domicile… Une parenthèse qui n'a pas duré, mais qui souligne la place et la reconnaissance qu'elles méritent. C'est bien ce qu'entend donner à voir l'exposition «Sortir le travail de sa nuit» du Centre de création contemporaine Robert-Debré à Tours. Son titre reprend une expression de Jacques Rancière évoquant, à propos de l'art «*la lutte des prolétaires pour sortir le travail de sa nuit – de son exclusion de la visibilité et de la parole commune*» (*Esthétique et politique*).

Il y a le travail de *care*, dans l'écrasante majorité des cas assuré par des femmes, qu'il prenne place dans l'intimité du foyer ou qu'il soit l'objet d'emplois dévalorisés et précarisés. Plusieurs œuvres critiques y font écho. La vidéo *Semiotics of the Kitchen* (1975) de Martha Rosler se moque en les singeant les émissions culinaires à destination des ménagères qui apparaissent à la télé à partir des années 1950. *Feminist Painting* (1976), série de 8 photographies en noir et blanc donne à voir une performance de l'artiste polonaise Anna Kutera qui imitant les mouvements de nettoyage avec un balai enduit d'encre salit au lieu de nettoyer.

L'exposition explore aussi l'invisibilisation du travail quand, au nom de la compétitivité, les lieux de production sont désormais à l'autre bout de la planète pour profiter de bras moins coûteux. Elle explore aussi l'hyperconsommation et la dématérialisation du commerce qui exploite des armées de livreurs à vélo dans les villes. L'œuvre de Juliette Green *How Many People are Needed to Make a Sandwich* (2022) montre la chaîne vertigineuse des travailleurs et gestes requis pour un seul sandwich. Le cyberespace crée pour sa part des emplois et servitudes absurdes, telle celle des travailleurs du clic. Martin Le Chevallier dans sa vidéo *Clickworkers* (2017) éclaire ces microtâches à travers des portraits fictifs de «cliqueuses» charger de liker ou troller à gogo pour des sociétés dont elles ignorent tout.

Tantôt avec humour, tantôt avec gravité, mais toujours avec engagement, l'art contemporain ici interroge et donne à voir des formes de travail souvent absurdes et ingrates que nos sociétés s'attachent à dissimuler. ●

CATHERINE HALPERN

Sortir le travail de sa nuit, jusqu'au 1er septembre 2024, Centre de création contemporaine Olivier-Debré, jardin François-Ier, 37000 Tours.

DANSE

Eh bien, dansez maintenant !

Les passionnés de danse connaissent bien cette mine d'or sur la Toile qu'est *Numeridanse*. Imaginée par Charles Picq, coordonnée par la maison de la Danse de Lyon en collaboration avec le Centre national de la danse, cette vidéothèque gratuite, créée en 2011, permet d'accéder à des spectacles chorégraphiques, en intégralité ou à travers des extraits, mais aussi à des entretiens, des documentaires, des webdocs ou des ressources pédagogiques. Autant de pépites qui sont le fruit d'une collaboration de structures françaises et européennes, qu'il s'agisse de compagnies de danse, de lieux chorégraphiques, de festivals ou de mécènes. *Numeridanse* est un formidable outil pour les professionnels, les enseignants et au-delà pour tous ceux que la danse anime. ● C.H.

www.numeridanse.tv/accueil



© DR / Capture d'écran SH

Spectacle de danse présenté lors de la Biennale de Lyon 2023. Réalisateur: Fabien Plasson. Chorégraphe: Phia Ménard.

THÉÂTRE

DÉBOULONNER DOM JUAN



© Arnaud Bertereau

Pièce classique mais pas moins provocatrice, que peut nous dire aujourd'hui *Dom Juan ou le Festin de pierre* de Molière? Sans surprise, la relecture que propose David Bobée, directeur militant du théâtre du Nord à Lille, centre national dramatique de Lille-Tourcoing-Hauts de France, est décapante. Dans un décor de statues monumentales, déboulonnées, Dom Juan, *bad boy* désabusé en débardeur blanc et pantalon slim noir, incarne la masculinité toxique et agressive. Mêlant chant et danse, dans une distribution cosmopolite, la mise en scène offre une relecture critique et très contemporaine tout en respectant le texte. Assurément une gageure ! ● C.H.

Dom Juan ou le Festin de pierre, mise en scène: David Bobée. Captation du 6 avril 2023 au Phénix, scène nationale à Valenciennes, disponible sur Culture Box et France TV, jusqu'au 11 mars 2025.

PODCAST

Bookmakers: dans la fabrique de l'écriture

Attention! L'écoute de certains podcasts n'est pas sans risque d'addiction violente. Et *Bookmakers* de Richard Gaitet pour les bibliophiles est à classer dans la catégorie des drogues dures. Il suffit d'entendre la petite musique du générique, le phrasé de Richard Gaitet, à la fois doux et énergique, pour succomber à nouveau. Pas de risque d'overdose mais quelques heures réjouissantes à entrer dans l'intimité d'une écriture, dans la fabrique des textes. Écrivain lui-même, Richard Gaitet parvient à instaurer un dialogue fin et authentique, au cours duquel l'auteur, au long de plusieurs épisodes, a le temps de revenir sur son travail au plus près de ce qui s'y joue. Nancy Huston, Constance Debré, Maria Pourchet, Hervé Le Tellier, Claude Ponti et bien d'autres encore se sont prêtés à l'exercice sans détour. ● C.H.

Bookmakers, podcast de Richard Gaitet pour Arte radio: www.arteradio.com/serie/bookmakers/1627, disponible également sur les principales plateformes de podcasts.